

VINCENT BRETON

Mais quel est son
prénom déjà ?



ROMAN

Vincent Breton

Mais quel est son prénom déjà ?

Roman

Présentation

C'est une fille gentille. Lisse, qui ne dérange pas. Discrète, qui marque si peu les esprits qu'on l'oublie. Peu lui importe. Ce qu'elle veut, c'est un mari. Elle n'attend pas qu'il soit beau mais qu'il lui construise une maison selon ses plans et lui fasse trois garçons. Précisément. Reine des mères au foyer, en contrepartie, elle leur dévouera sa vie. C'est ainsi. Sauf que la génétique, le sort, les imprévus, les accidents ou le destin vont contrecarrer ses ambitions. Vincent Breton signe ici un roman féministe, drôle et acide laissant les personnages nous surprendre, attachants malgré leurs défauts, tous en quête de leur identité...

©Vincent Breton, 2023
ISBN : 978-2-9588090-1-0

Orlane

C'est un prénom rare Orlane. Un rien snob. Déjà à l'époque. Aujourd'hui, si vous rencontrez une Orlane, cela marquera votre journée. Vous vous en amuserez. Encore moins donné aux garçons, c'est pourtant un nom de baptême épïcène. Rentrant chez vous, vous ne manquerez pas de le raconter à vos proches. Vous commenterez. « J'ai rencontré une Orlane aujourd'hui ! »

Les enfants trouveront ça drôle. Il faut avouer que porter un petit nom d'origine germanique qui veut dire quelque chose comme « *Gloire du Pays* » suppose de pouvoir assurer noteront les anciens. On lit dans ces ouvrages un peu niais écrits pour choisir un prénom à son enfant, que les filles qui le portent sont à la fois protectrices et dévouées. Mais d'emblée on pense à quelqu'un de rasoir. *Une Orlane se lancera des défis, fuira les disputes mais aimera la présence des siens. Une Orlane adore faire des sorties en famille.*

Mais quel est son prénom déjà ?

Peut-être la raillerez-vous avec son gentil petit nom suranné de crème protectrice pour la peau. Lorsque vous croiserez de nouveau cette Orlane, vous ne chercherez pas son prénom. Une Orlane, ça ne s'oublie pas. Vous insisterez en l'appelant. Vous appuierez les syllabes en étirant la deuxième. *Orlaaaaaaane !* Orlane c'est elle. Orlane bien sûr ! Ça va de soi... Un prénom qui est une campagne de publicité à lui tout seul.

Sauf Orlane. Orlane, cette fille-là, on ne fixait pas. On lui redemandait comment elle s'appelait. À chaque fois. Sur le bout des lèvres. Mais ça ne revenait pas. « Qui déjà ? » On cherchait. On s'en excusait. C'était un peu humiliant. Elle le savait. Jamais ils ne mémoriserait. Elle ne s'en surprenait pas. Ne se montrait pas vexée. Elle le répétait. Avec patience. Et puis on l'oubliait. Oui, ce qui était étrange, c'est que malgré sa rareté et depuis petite, son prénom se perdait. Impossible de se souvenir. On lui redemanderait la prochaine fois. Comme si on ne la reconnaissait jamais. Enfin, on faisait mine de la reconnaître, on savait qu'on la connaissait, croisée sûrement déjà, ou pas, mais où ? Et de bredouiller avec maladresse : « mais, pardon, je ne vous remets pas ? ». Une sensation curieuse. On aurait dit que le prénom et la personne qui le portait étaient deux entités séparées. Une étiquette improbable qui ne collait pas. « Ça n'imprime pas » dit-on ainsi.

Enfin, pour chercher à se souvenir du nom d'une personne, faut-il encore penser à elle.

Mais Orlane, était la fille puis la femme à qui on ne pensait pas. L'oubliée. L'impensée. Celle qui ne traversait aucun esprit ou presque, aucune existence ou alors si rarement, furtivement... Chercher son prénom ? Seuls ceux qui auraient peut-être cité son mari, ou parlé de l'un de ses trois fils auraient pu penser à elle. Dans le meilleur des cas ce serait juste en incise dans la conversation. Sans jamais la citer nommément.

Elle avait si peu de famille, elle n'avait pas d'amis, ses relations limitées au nécessaire étaient réduites aux aspects pratiques. C'est qu'il n'y avait pas de discussion au sujet d'Orlane. Autant dire que personne ne pensait vraiment à Orlane en tant que telle. Elle ne venait jamais à l'esprit. Lorsqu'on parlait d'elle, connaissances ou famille, on avait coutume de dire : « la femme de Robert ». Lorsqu'ils parlaient d'elle à Robert, ses collègues disaient : « la mère de vos garçons ». Sa belle-mère disait à son fils : « ton épouse ». Sa tante devant sa fille : « ta cousine ».

Personne ne l'appelait jamais par son prénom. Ses fils l'appelleraient « maman ». Eux non plus n'auraient pas trouvé si on leur avait demandé. De toutes façons, on l'appelait si peu. Pour eux, elle serait la mère, présente, attentive mais dont ils ne savaient rien au final. Elle était là pour eux. Les rares conversations se réduisaient à la vie quotidienne. Son mari disait « maman » ou « ma chérie » dans l'intimité. « Madame », « ma chère belle-fille », « ma nièce », « ma cousine »...

Mais quel est son prénom déjà ?

Comme elle n'avait pas d'amie, il était très rare qu'elle se fasse appeler par son prénom. Elle-même, lorsqu'elle signait, écrivait *Madame S.* Ou « *ta maman* »... Sur la boîte aux lettres, il n'y eut jamais son prénom à elle. Pas de papier à en-tête. Pas de tampon. Pas d'étiquette même petite.

Au mieux ses initiales. Sur les chèques du compte joint, c'était « *Monsieur et Madame* ». Figurait le prénom de l'époux : Robert. Cette habitude était commune à toutes les familles à l'époque où l'épouse ne pouvait ouvrir un compte bancaire sans l'autorisation de son mari. De toutes façons, il n'y eut jamais qu'un compte joint. Oui, si son prénom était peu commun, Orlane ne marquait guère les esprits. On savait son existence. Mais on ne s'interrogeait simplement pas à son sujet. Au mieux, on ne voyait en elle que la femme dévouée auprès de ses quatre hommes. C'était une évidence. Aucune condescendance ne s'exprimait, c'était ainsi. Elle était dans le paysage. Ça allait de soi. Aucune interrogation ne surgissait jamais à son propos. Un non-sujet de discussion.

Certaines femmes la croisant, pouvaient en la contemplant laisser paraître un bref instant cette sorte de moue dubitative reconnaissable. Une façon incrédule de la fixer. Après la guerre, l'émancipation des femmes cheminait depuis un moment dans les esprits. Certaines se disaient « elle en fait trop ». Un léger dégoût pouvait les effleurer. Elle était à la condition des femmes ce qu'un jeune est au syndicalisme.

Mais ce léger trouble ne durait pas tant Orlane se montrait convaincue dans son rôle, pénétrée de sa mission, satisfaite de son sort. Alors, on soupirait à peine. « Si elle est heureuse ainsi... ». Plutôt qu'Orlane, on aurait dû l'appeler Constance. Elle avait ce quelque chose d'immuable, de résolu et d'intemporel.

En la voyant on aurait pu songer à ces photographies très nettes et soignées en noir et blanc des années cinquante. Le stéréotype. L'illustration parfaite et impeccable pour les manuels. Ces guides conventionnels qu'on offrait autrefois aux futures mariées qui devaient se pénétrer de leur rôle d'épouse et de future mère de famille. Orlane aurait pu y figurer comme modèle. Un exemple type. Mais une référence non incarnée.

La droiture. Oui, il y avait en elle cette détermination besogneuse et consentie. Elle paraissait toujours au service de ses hommes, insensible aux modes et à toute revendication. Un côté bon petit soldat content de son sort. Alors pourquoi la plaindre ? Orlane en réalité inspirait moins de respect que d'indifférence. Toute sa vie aux gestes efficaces n'était orientée que dans un seul but. Servir ses hommes avec ténacité et rigueur. Équipée de ses chiffons, balais, produits miraculeux, brosses multiples, bombes aérosol, son combat permanent et forcément victorieux venait à bout de tout grain de poussière, de toute tache, toute souillure dont elle savait anticiper l'apparition de son œil d'aigle. Il en était de même en cuisine ou à la lingerie.

Mais quel est son prénom déjà ?

Parfaite. Efficace. Précise. La reine du fer à repasser. L'experte en nettoyage de vitres et en carrelages brillants. L'ennemie résolue de toute araignée et de ses toiles. La technicienne hors pair du grill, du four et du mixer. Tout cela se faisait avec une discrétion de machine bien huilée. Sans jamais rechigner, sans un mot de protestation, sans le moindre reproche.

Ses hommes salissaient, c'était inhérent à leur condition d'hommes et son rôle était d'anticiper, de rectifier et de nettoyer dès que surgissait la moindre miette, une éclaboussure, un oubli, un faux pli. Une sorte de servilité assumée, revendiquée en silence dans une abnégation sans faille.

Mais quel est son prénom déjà ?

Une Cause Perdue.

Mais très rapidement, si un instant le doute avait pu s'emparer des unes ou des autres, la consternation teintée d'agacement cédait le pas à l'indifférence. Cela ne valait pas la peine de s'attarder. Aucune femme de son âge n'aurait souhaité devenir son amie. Elles tremblaient toutes à l'idée de s'ennuyer bien vite avec Orlane. Les plus vieilles, qui avaient connu la guerre, plus pragmatiques, marquées par leur éducation, voyaient en elle une femme exemplaire, le sacrifice incarné, mais son absence de charisme n'invitait pas à s'attarder. On la regardait sans la voir vraiment. Orlane était plus qu'une esclave consentante. Levée tôt avant eux, toute son activité tournait seule au bonheur matériel et exclusif de ses fils et de son homme.

Mais quel est son prénom déjà ?

Son but premier était que tout soit prêt. De leur épargner tout vil souci matériel. On aurait pu la prendre pour une employée. Mais c'est elle qui se fixait sa feuille de route. Son entreprise c'était ses quatre hommes. Son agenda, le déroulé précis de ses journées, n'était rythmé que par leur service exclusif et permanent. Il s'agissait là d'une véritable petite industrie qui demandait de l'expertise et ne souffrait d'aucune improvisation. Elle ne faisait pas le ménage, elle gérant la maison de la cave au grenier avec une exhaustivité parfaite. Toute une œuvre, un apostolat. Toujours affairée, efficace, discrète, rapide, nette, parfaite. Toujours debout. Sans un soupir. Sans l'ombre d'un agacement. Toujours à la place qu'elle s'était assignée. En retrait mais continuellement en mouvement ou prête à l'action. Elle était l'œil, elle était la main. Son organisation sans faille était pensée, anticipée, calculée, évaluée. Sa maison était rangée, ses menus écrits à l'avance, ses courses programmées, ses placards impeccables, son repassage systématique n'accusait pas plus de retard que la vaisselle. Tout se faisait sans bruit, sans attente, sans trace. Les lieux étaient absolument irréprochables.

Est-ce qu'on la regardait ? On la voyait à peine. L'humain surtout masculin s'habitue vite. Se laisser servir, mettre les pieds sous la table, proposer son aide mais ne pas trop insister si l'on se fait éconduire. C'est comme une berceuse.

Le confort est si doux lorsqu'une personne anticipe le moindre de vos besoins, a su glisser une assiette après la première, vous découpe la tranche de pain, dispose près de vous le nécessaire, ne vous laisse pas le temps de ramasser une miette ou nettoyer le verre renversé. Difficile de résister à un tel assaut d'efficacité. D'autant qu'Orlane semblait faire cela avec dextérité, une précision professionnelle et montrait une très bonne grâce à être utile.

Si quelqu'un laissait un moment son regard se poser sur elle, qu'aurait-il dit ? Il n'y avait pas grand-chose à dire. Elle n'était pas laide. Elle n'était pas belle. Elle était plutôt petite. On aurait dit quelconque. Mais on ne le disait pas, car personne ne songeait à évoquer son destin ou penser à son physique. Elle ressemblait à ces figurants qui passent à l'arrière-plan dans un film... Indispensables, on ne saurait les décrire vraiment. Non, personne ne la décrivait ou ne parlait d'elle que pour une évocation fugitive, rapide et fugace.

Si un peintre avait voulu ou dû plutôt restituer ses traits de mémoire, il aurait peiné à le faire. Le photographe pour qui elle avait pris la pose le temps d'une photo d'identité, notait vite son nom et le numéro au dos du tirage. Pour ne pas se tromper. Rien de saillant, rien que l'on puisse caractériser. Rien qui incite à s'attarder. Elle ne suscitait aucune jalousie pas plus qu'on n'aurait songé à la critiquer. Une sorte de banalité sans négligence. Pas plus de défaut à souligner que de qualité à valoriser. Les gens n'avaient rien à dire d'Orlane.

Ils n'y pensaient pas. Ou alors comme à une ombre imprécise, une silhouette au second plan, permettant à ses héros, ses quatre hommes, d'évoluer dans la lumière...

Depuis très jeune, peut-être ses douze ans, Orlane avait ce visage immuable. Non pas une face triste mais relativement inexpressive. Il y avait peu de portraits d'elle. On cherchait qui ça pouvait être à côté de la tante. Sa propre tante qui hésitait à chaque fois à la reconnaître sur l'image.

Elle aurait été de ces filles dont on dit « tu ne changes pas ». Mais on ne l'aurait pas dit, car d'une certaine façon, sans que ses traits ne soient marqués, elle avait été vieille avant l'heure ou plutôt précocement dotée de son visage d'adulte, les rides n'avaient pas prise sur elle. Elle était sans âge.

Elle eut très tôt de la poitrine mais pas de proéminence qui attire l'œil. Sa silhouette avait tout pour illustrer l'adjectif discret. Lisse. De ces personnes qu'on ne mémorise pas. Les rares fois où elle retrouvait le médecin qui la suivait, le professeur de l'un de ses fils, on lui redemandait qui elle était pour s'en assurer. Elle était de ces femmes dont la personnalité ne s'exprime ni par la tenue, ni par la posture, ni par la présence, la voix ou l'expression. Son visage n'était pas fermé, mais il était inexpressif, immuable ou concentré sur son seul but, celui d'être présente pour ses hommes.

Sa voix neutre était douce et calme. L'élocution était claire, sans défaut, sans ruptures, sans appui.

Elle avait de l'éducation mais aucune ostentation bourgeoise ni trait, ni accent, ni expression reconnaissable. Aucune de ces formulations qui auraient même permis de la situer socialement, régionalement, culturellement. Son lexique, contemporain, restait ordinaire, soutenu sans être châtié. Elle ne disait jamais un mot pour un autre. Elle parlait peu, mais elle ne bredouillait pas. La calembredaine et toute sorte d'humour lui étaient étrangers. Économe dans ses propos, dans son attitude, dans la gestion rigoureuse de son budget. C'était une femme sérieuse. Après avoir été une jeune fille rangée, une mère de famille accomplie. Une ménagère avertie. Une éducatrice méticuleuse. De ces épouses qui secondent leur mari admirablement en profitant des bienfaits de la modernité. Mais aucune forme d'orgueil ne venait souligner cette exemplarité. Car tout ce que l'on aurait pu pointer en la regardant ne transparaissait pas, puisqu'on ne la regardait pas.

Elle évoluait dans cette indifférence sans apparemment en souffrir. Comme s'il n'y avait pas de question. Rien à dire de spécial.

Son timbre même était marqué de simplicité, sans emphase, sans marqueur qui aurait permis de la reconnaître à coup sûr lors de l'écoute d'un enregistrement. Personne n'aurait songé à l'imiter. Au téléphone même son mari n'était jamais certain que c'était bien elle. Elle était sereine, impassible et impavide sans se montrer amorphe ni nerveuse. Toujours coiffée de son indémodable permanente si bien nommée.

Mais quel est son prénom déjà ?

Les cheveux courts, non pas ternes mais sans éclat particulier bien qu'entretenus. Sur les lèvres, un rien de rouge neutre et discret. C'était tout. Pas de maquillage. Les ongles propres mais taillés nets. Pas de vernis.

Pas de pendentifs aux oreilles, mais de petits anneaux discrets. Tout comme l'alliance à sa main. Pas de bijou, de bracelet ou de collier.

Pas plus que sa maison, sa tenue ne laissait de prise aux défauts. Les vêtements qu'elle portait avaient cette banalité d'une apparence soignée mais sans recherche. Orlane puisait sa garde-robe dans les couleurs grises, beiges ou marron clair. On ne lui connaissait aucune extravagance que son foulard discret au demeurant fort sage. Elle portait dehors un petit imperméable. Son sac à main impeccablement rangé restait utilitaire. Rien pour attirer le regard, rien que du pratique, de l'indémorable. Toujours la même. Rien de futile.

Personne n'aurait su dire avec certitude de quelle couleur étaient ses yeux. Elle était la passante qui se fond dans le décor. Les commerçants l'identifiaient vaguement, connaissaient ses habitudes, mais il y a bien longtemps que les plus anciens d'entre eux s'étaient lassés de tenter de plaisanter avec elle ou même d'échanger à propos de la météo. Si on lui parlait, ses réponses étaient laconiques. Elle était polie mais n'aurait jamais relancé une conversation. Elle avait l'appoint. Elle tenait sa liste à la main. À la caisse ses achats se trouvaient déjà ordonnés sur le tapis, les étiquettes tournées vers la caissière.

Tout était placé soigneusement dans son vaste cabas dès l'achat. Tout se montrait méthodique et sans surprise dans son système de ménagère parfaite.

Si elle avait été un animal, on aurait pensé immédiatement à la fourmi, ouvrière docile et résolue qui porte sans faillir sa charge sur le dos. Un hyménoptère aculéate qui connaît sa route, ne perd pas son temps, ne doute pas. Orlane était cette fourmi qui fait ce qu'elle doit faire. Si pour les autres, « c'était ainsi », pour elle c'était son sillon...

Jamais elle n'aurait interrogé sa propre histoire, jamais elle n'aurait écouté ses propres douleurs ou laissé poindre la moindre incertitude dans le déroulé précis et programmé de ses journées. Elle était en mission. Rien n'aurait jamais su l'en détourner. Elle aimait silencieusement ses hommes, ou en tout cas, elle devait les aimer, cela ne méritait aucun doute.

Ce n'était pas une réelle froideur, si elle se montrait dure avec elle-même ne s'accordant jamais une récréation, elle n'y voyait aucun sacrifice. Elle investissait pleinement son temps de sa mission.

Son amour propre passait par ses hommes. Toute son empathie ou plutôt sa préoccupation était tournée vers eux, exclusivement. Ce qui la caractérisait, c'était son dévouement absolu pour ses garçons et son mari mais en contrepartie une indifférence totale au sort du reste de la planète. Pas un centime pour les mendiants, pas de don aux œuvres ou même à la quête de l'église. Pas de charité dans sa vie.

Mais quel est son prénom déjà ?

Lorsqu'elle ouvrirait plus tard sa table, ce serait pour ses hommes, les affaires de son mari, les amis de ses fils, pour eux, dans une stratégie purement utilitaire et non pour tisser des liens dont elle n'avait cure.

Attentive, à leur service exclusif, cherchant au fil de ses journées à décrypter leurs moindres besoins, son ambition s'incarnait dans un pragmatisme exhaustif. Ses deux ennemis naturels auraient été l'impéritie et la procrastination. Mais elle ne philosophait pas si loin. Son travail consistait à créer toutes les conditions favorables pour que ses trois fils et son mari puissent trouver un bon repas, des vêtements propres et repassés, aller vers leur destin. Ce qu'elle faisait, c'était plus encore qu'un patriote prêt à verser son sang pour son drapeau. Sa vie était son service. Elle assurait. Toute tournée vers son but, son activité n'était pas à proprement parler mécanique, mais il n'y avait aucune espèce de place pour elle ou des amusements personnels et encore moins des tiers qui n'auraient été ni ses fils ni son mari.

Elle n'avait pas d'ami. Elle n'avait d'autre famille que son mari et ses fils à part cette vieille tante et sa cousine qu'elle voyait rarement.

Mais quel est son prénom déjà ?

L'orpheline

Orlane avait été orpheline très tôt. Ses parents étaient morts de maladie, ensemble. Probablement la tuberculose. Brutalement. Elle était encore à l'école primaire. Huit ans. Elle avait appris la nouvelle directement, à l'école, sans ménagement, par la voix de la directrice, mais n'avait pas pleuré. Fille unique, orpheline, elle avait été confiée à sa tante qui l'avait accueillie et prise en charge sans difficulté.

Il n'y avait pas eu de pleurs, pas de plaintes, ni de tristesse exprimée. Mais personne ne s'était attardé sur son sort.

Petite fille, elle ne s'était pas interrogée sur l'épisode. Ses parents étaient enterrés dans un petit caveau gris et froid, sans inscription. Elle n'y revint jamais après cette cérémonie où il n'y eut pas six personnes. Elle ne parla plus jamais d'eux. Si par un fait improbable, on évoquait ses parents, Orlane éludait. Elle avait oublié leurs prénoms qu'il lui fallait à chaque fois rechercher dans les fiches d'État civil.

Sa tante qui restait sa seule parente, fut désignée comme tutrice légale. Mais l'enfant conserva son statut d'orpheline.

Comme pour s'excuser de son malheur et de devoir vivre chez sa tante, elle avait été cette petite fille sérieuse en tout qui ne réclame jamais rien. À l'école, elle ne s'était distinguée ni par l'échec, ni par la réussite. Elle avait toujours fait ses devoirs. Elle avait été dans la « *bonne moyenne* ». Son travail avait été régulier, assidu. Assez bonne élève, ses textes conservés dans ses cahiers de rédaction restaient sages et convenus. Ils ressemblaient à ces petites leçons de morales du manuel de la classe, accompagnées d'un dessin sommaire à l'encre.

Obéissante, elle avait lu sans appétit mais pas sans intérêt les livres qu'on lui avait donnés à lire. Elle avait lu ces romans comme des modes d'emploi. Elle préférait encore les guides, les manuels de conseils. Elle y avait fait son éducation avec réalisme. Tout déjà était ordonné dans ses affaires scolaires. Ses cahiers impeccablement tenus. Son écriture régulière sans personnalité. Les corrections rigoureuses, les fautes barrées d'un trait droit à la règle et les copies refaites si besoin. Ses maîtresses n'avaient rien eu à dire de particulier. Une scolarité sans problème. Pas de conflit. Pas de mauvaise note. Pas de punition. Mais pas non plus d'ambition qui affleure. Elle avait été sage. Sans souci. Et lorsque vous n'avez pas de difficulté ni de talent, on vous oublie. Elle était rarement interrogée. Elle n'était pas rejetée des jeux collectifs.

Mais personne ne recherchait son amitié. Elle était trop sérieuse. On ne l'invitait pas aux anniversaires. De toute façon, on l'oubliait.

Sa chambre était évidemment rangée. Son lit mieux fait que celui d'un conscrit. Elle n'avait jamais eu besoin de rien de particulier. Elle était restée même adolescente d'égale humeur, discrète, ne s'épanchant jamais. Elle n'avait jamais réclamé de tendresses à sa tante ni jaloué sa cousine qui était son contraire.

Celle-ci, joyeuse et souriante n'avait pas cherché à forcer la porte de sa trop sérieuse cousine. À mi-voix, on avait pu se rappeler dans le salon de la tante le malheur qu'elle avait vécu d'avoir perdu ses deux parents. Cela servit de paravent, d'excuse pour ne pas chercher à la déranger dans ses états d'âme. La cousine était bavarde, avait des amies, s'amusait et portait de jolies robes à la mode qu'elle faisait tournoyer. Elle aimait rire et danser. Loin de sa cousine...

Orlane passa donc sa jeunesse paisiblement chez sa tante sans peser.

Serviable, suivant sa route, ne dérangeant personne. D'ailleurs il était arrivé qu'on l'oublie également au moment des fêtes. Si une sortie au cinéma était prévue, plus d'une fois elle était restée à lire ou ranger sa chambre. On l'avait oubliée. On la retrouvait au retour. Sage, sans l'ombre d'un ressentiment. Faisant.

Mais quel est son prénom déjà ?

Si Orlane suivait sa cousine à la piscine, c'était uniquement pour savoir nager et parce qu'il faut rester en bonne santé grâce à la pratique sportive. Sa tante avait vu en elle la possibilité d'un chaperon efficace et discret. Orlane était d'accord. Orlane ne dérangeait pas. Orlane était sage. Orlane était efficace.

À l'adolescence, elle ne connut aucune espèce d'extravagance : jamais de maquillage ni de folie, jamais de robe à frou-frou ou à trous, jamais d'envies d'escapades et les garçons ne la regardaient simplement pas. Elle n'était pas intéressée. La cousine a contrario agitait l'appartement, présentait à sa mère émoustillée des dadets à voix de fausset, fumait en cachette dissimulant son paquet de cigarettes dans la chambre d'Orlane qui le savait mais n'en dit jamais rien. Désignée comme chaperon officiel, Orlane avait accompagné parfois sa cousine dans des après-midis de *surprises-parties* où elle s'était ennuyée sagement sur une chaise. En général, elle y restait pensive jusqu'à ce que sa cousine sonne l'heure du départ en osant : « Tu t'es bien amusée ? »

On peut se demander comment Orlane fit pour rencontrer son futur mari.

Pourtant c'est elle qui jeta assez tôt son dévolu sur Robert. Elle ne l'avait pas choisi pour sa beauté, il n'était pas beau, mais parce qu'il répondait à ses attentes.

Elle l'avait choisi comme elle choisirait plus tard les appareils ménagers de la maison : pour sa robustesse, son efficacité, sa fiabilité supposée, pas vraiment son esthétique. Sa résolution féminine, sa détermination, fut claire immédiatement et constitua la seule arme de séduction nécessaire à la conquête de Robert. Ami du petit ami officiel de sa cousine, c'était un brave type. Sans emphase ni soupçon de romantisme, elle l'avait jaugé un après-midi où ils étaient tous les quatre réunis pour l'anniversaire de la cousine. Comme le couple qui se formait sous leurs yeux les oubliait en se tripotant, il ne leur avait pas été difficile de se rapprocher.

Robert n'était pas beau c'est vrai, il le savait. Comparativement, il était même moins beau qu'Orlane. Son visage replet de gros bébé, ses gestes maladroits, ses grosses mains rouges, auraient pu rebuter bien des filles. Il transpirait beaucoup. De larges auréoles cernaient souvent ses aisselles serrées dans ses polos trop étroits en nylon gris. Il portait des pantalons de tergal qui le boudinaient. Il souffrait d'érythrose depuis toujours. Mais il était souriant, gentil. Honnête. Un brave type. Il ne disait du mal de personne. Il n'aurait pas fait de mal à une mouche. Travailleur, il avait pour espoir de reprendre la petite entreprise de maçonnerie de son père. Il avait des projets, même une certaine ambition.

Il connaissait son domaine et en parlait nettement trop, avec des détails ennuyeux, mais cela évitait à Orlane les assommants moments de confidences ou les états d'âme personnels.

Comme Robert était tout ému qu'on puisse seulement s'intéresser à lui, il ne se fit pas prier au moment où Orlane prit sa grosse main dans la sienne pour la première fois. Il était gauche. Elle était déterminée à défaut d'être séduisante. Il était grand, grassouillet, les verres de ses lunettes s'embaient facilement, il était timide au fond. Il s'était réjoui et rassuré intérieurement qu'une fille veuille bien de lui. Il était d'accord pour confier les décisions domestiques à Orlane. De toute façon, il n'aurait pas su faire, sa mère ne lui ayant jamais rien demandé ni appris des choses de la maison. Il ne s'intéressa pas vraiment à Orlane. Il n'osait pas l'interroger, encore moins évoquer la disparition de ses parents. Il était tellement soulagé de pouvoir trouver à se caser qu'il se laissa donc faire tranquillement lorsqu'elle suggéra à demi-mot les fiançailles puis le mariage. Sa tante l'encouragea, satisfaite d'avoir pu fiancer sa nièce aussi aisément avec un homme qui lui semblait honnête. Un bâtisseur dans la famille, c'était toujours bienvenu...

Tout allait bien dans le meilleur des mondes, pourquoi contrarier un destin qui se construit si simplement ? La cérémonie fut simple et discrète. On fit des photos en noir et blanc.

La Maison

Ils vécurent un temps dans l'appartement mitoyen de celui des beaux parents. Un étroit deux pièces tristounet juste au-dessus des locaux de l'entreprise de maçonnerie du beau-père. C'était dans un petit immeuble blanc qui sentait le navet, sans âme, aux fenêtres rectangulaires. En moins de vingt mois, Orlane avait vaincu la poussière de ciment qui s'infiltrait partout et poussé son mari à développer l'affaire puis à dessiner les plans de leur future maison.

Celle-ci, bâtie à moindre coût par l'entreprise familiale, se trouvait à quelques encablures de l'immeuble, dans une impasse discrète, en retrait. Le quartier, en expansion, mêlait au hasard et sans planification, quelques bâtiments et hangars d'entreprises plus laids les uns que les autres, à quelques maisons sans style, appartenant le plus souvent aux entrepreneurs et commerçants du coin. C'était laid, rectiligne, impersonnel.

Mais quel est son prénom déjà ?

Le béton et le métal régnaient sous le halo de grands réverbères aux lumières orangées allumés de jour comme de nuit.

Orlane enceinte de leur premier bébé, avait obtenu de son mari une construction avant tout pratique. Posé sur un terrain plat et rectangulaire, grand sans être immense, le bâtiment en imposait. Mais il n'avait aucun charme. C'était une robuste maison familiale, bâtie sur des fondations solides. Une bâtisse de maçon dont la façade arborait de grosses pierres jusqu'à mi-façade. C'était là sa seule recherche.

La construction était équipée de tout le confort moderne « à l'américaine » avec une grosse chaudière au fuel. De vastes baies vitrées. Des terrasses carrelées tout autour.

Au sous-sol, où l'on aurait pu loger une famille, outre le grand garage, il avait été prévu d'aménager une lingerie, des locaux pour y emmagasiner la nourriture pour un régiment ou ranger tout un stock de produits ménagers. D'immenses néons éclairaient chaque recoin. C'était froid, pratique, fonctionnel. Le rez-de-chaussée accueillait la longue pièce à vivre sans cheminée jugée trop salissante, une belle cuisine fermée entièrement équipée, avec ses placards en formica de qualité, sa grande hotte au moteur vrombissant et tous les appareils dernier cri pour éplucher, hacher, mixer, pétrir...

Le mobilier fut choisi pour sa solidité, une certaine modernité même si le bois par exemple pouvait être présent. Mais pas de meuble de grand-mère.

Mais quel est son prénom déjà ?

Pas de moulures, pas de formes travaillées. Pas de nid à poussière. Tout était rectiligne, solide, fait pour durer et entretenu facilement. C'était le monde des parallèles, des perpendiculaires et de la symétrie.

La maison était dotée de volets électriques ce qui était une nouveauté et un luxe pour l'époque. Mais rien d'ostentatoire. Tout était raisonnable dans le choix des matériaux comme des peintures.

Orlane avait veillé à chaque détail pratique. Dans cette maison, chaque objet serait à sa place pensée d'avance jusqu'à celle de chaque brosse à dents y compris celles des futurs enfants. À l'étage, avec la spacieuse chambre matrimoniale, trois chambres identiques avaient été prévues ainsi qu'un bloc sanitaire, un petit bureau pour Orlane afin qu'elle puisse gérer les comptes de la maison et tenir les carnets de santé de ses hommes. Tout y serait noté et classé dans des registres et sur de petites fiches bristol rangées dans leurs tiroirs métalliques. La précision absolue de cet archivage avait été anticipée dès le début. Les dégagements permettaient de circuler sans difficulté. Les vastes pièces au carrelage noir résonnaient sous les pas.

C'était la maison d'Orlane, à son image, exactement comme elle l'avait voulue. Si elle avait laissé son mari diriger les travaux, elle avait tout supervisé.

Lors du chantier, elle avait été le régisseur attentif et discret prévoyant tout, y compris pour les ouvriers rassurés par ses consignes précises. Chaque étape avait été suivie, chaque défaut même minime rectifié au fil du travail. Les ouvriers avaient apprécié de trouver en Orlane une personne qui les guidait tout en les laissant faire. Orlane n'oubliait jamais rien. Elle supervisait les commandes de matériel et les livraisons. Elle servait le café à dix heures exactement. Grâce à ses instructions, les ouvriers avaient appris à ranger leur matériel. Aucun gravât ne traînait. Toute souillure de plâtre ou de peinture était ôtée sur l'heure. Mais elle leur laissait le temps de bien faire.

Robert, stimulé par cette présence structurante, transpirait beaucoup mais veillait à répondre aux demandes de sa femme sentant là l'importance de l'enjeu. Il avait trouvé une épouse. Il pressentait qu'il ne fallait pas la décevoir. Il encourageait les ouvriers. Il leur offrait le restaurant. C'était la maison du patron, il était brave, tout le monde s'était appliqué sans renâcler. Tout au plus un vague sentiment de pitié traversait le regard du vieux contremaître lorsqu'il entendait Orlane donner ses instructions à Robert avec une méticulosité implacable. Robert sortait alors son grand mouchoir de coton blanc et s'épongeait le front. Orlane remplaçait immédiatement celui-ci par un tout propre, bien repassé, qu'elle tenait en réserve dans la poche de son tablier.

Lorsque la maison fut bâtie, le chantier achevé, tout se mit en place très vite.

Régnant sur son domaine, Orlane se montrait en symbiose avec le décor de ce théâtre où elle allait évoluer comme un régisseur discret.

Pour les visiteurs, si la villa en imposait par ses dimensions, sa modernité, sa propreté, il n'y avait pourtant pas là de touche personnelle qui marque une ambiance, pas de choix de décoration qui frappe les esprits. C'était une belle maison moderne certes, peinte en blanc dedans comme dehors, mais sans caractère.

À l'intérieur, il n'y avait pas d'éléments personnels. Pas de décoration. Pas de tableaux ou de meubles de famille, pas d'objets anciens, seulement quelques livres achetés par correspondance et neufs comme le reste pour l'installation. L'ensemble confortable restait sans chaleur, insipide et neutre comme le sont ces hôtels modernes.

Rien de mauvais goût qui ne puisse choquer, mais rien non plus pour attirer le regard ou les questions. En cela, la maison était clairement celle d'Orlane. Robert très occupé par ses affaires ne s'en préoccupait pas. Il n'avait d'ailleurs aucune espèce de goût pour la décoration. Il bâtissait vite et bien pour ses clients, en suivant les prescriptions, mais en technicien. Le jardin avait été conçu dans le même état d'esprit. Tout y était propre, rectiligne. Les allées goudronnées éviteraient les herbes folles. Les fleurs avaient été choisies pour ne pas devenir invasives et laisser le moins de déchets végétaux possible aux changements de saisons.

Des dispositifs d'arrosage automatiques et commandés par une minuterie avaient été installés. Des éclairages sous forme de bornes ponctuaient l'espace.

Orlane avait, avant leur naissance, anticipé les espaces de jeu pour les enfants. L'ensemble rappelait plus certains squares municipaux qu'un jardin d'agrément mais comme lui avait dit Robert peu expert en la matière : « Si ça te convient, c'est parfait. »

Robert prit l'habitude de ranger sa Peugeot directement dans le garage. Au fil de l'expansion de sa carrière, et l'âge venant, le modèle deviendrait plus luxueux. Toute sa vie, Robert roulerait en Peugeot diesel. Orlane avait passé son permis de conduire. On la voyait parfois, toute petite derrière son volant partir seule pour le supermarché récent avec sa liste et ses caisses de rangement. Elle prenait chaque jour quelques minutes pour nettoyer la voiture, passer la peau de chamois, faire les vitres...

Elle possédait aussi un vélo un peu grand pour sa taille. Elle n'avait pas voulu de voiture pour elle. Pour les grosses courses, elle avait décidé de se faire livrer et rangeait les produits dans le cellier ou de vastes congélateurs.

Tout cet ensemble, cette organisation, cette propreté... c'était la mise en œuvre précise du projet d'Orlane.

Mais quel est son prénom déjà ?

L'amour.

Orlane avait lu quelques manuels publiés à la fin des années cinquante à propos de l'amour. Elle n'en avait retenu que les aspects pratiques ou techniques, exactement comme elle procédait avec les modes d'emploi pour son matériel électroménager.

Pour les fêtes ou les anniversaires, Robert lui offrait un bouquet de fleurs. Invariablement des roses rouges et le même parfum choisi sur les conseils de la cousine d'Orlane. Sa compagne n'aimait pas beaucoup les fleurs en bouquet qu'elle jugeait salissantes pour un intérieur et rangeait les boîtes de parfum dans un placard dédié, car elle n'en mettait pas, plus adepte des fragrances franches du savon de Marseille. Toutefois, elle veillait à remercier son mari, lequel restait persuadé de bien faire et qu'elle en était heureuse. Les roses trônaient deux jours sur la table rectangulaire de verre et de métal du salon puis disparaissaient.

Pour Robert, Orlane serait, il le savait, la seule et unique femme de sa vie. Il s'y connaissait peu en femmes et était bien conscient de ses talents et potentialités limités de séducteur.

Orlane lui faisait des cadeaux à Noël et pour son anniversaire. Des choses pratiques, des vestes chaudes pour le chantier, des écharpes, des gants, du matériel de bricolage. Il la remerciait. Il était content de ces objets n'imaginant pas autre chose. Robert appelait Orlane « ma chérie » dans la chambre, « maman » en présence des enfants, « ma chère et tendre » devant les invités. Ce qui était rare. En réalité d'ailleurs il l'appelait peu et leurs conversations étaient aussi économes que discrètes. Orlane parcimonieuse en paroles comme pour le reste, l'appelait « Robert » en public, « papa » devant les enfants et « chéri » ou « mon chéri » dans la chambre.

Jeune homme, Robert n'avait eu comme expérience que la masturbation stimulée par des revues pornographiques qu'il avait trouvées dans les placards métalliques des ouvriers de son père. Robert n'avait jamais parlé de sexe avec personne. Impossible avec son père. Trop timide avec ses amis qui l'avaient charrié à l'adolescence dans les vestiaires du gymnase à propos de la taille de son sexe d'enfant. Vers douze ans, le curé de la paroisse avait bien tenté de lui arracher des confessions saugrenues. Mais Robert était une âme assez innocente, incapable de voir malice même dans les mains baladeuses du prêtre.

Il savait qu'il fallait être gentil avec sa femme, mais il manquait d'idées. Il s'était attaché à elle mais n'aurait jamais su comment l'exprimer. Il ne parlait pas d'amour, n'écrivait rien et se bornait à des sourires. Toute sa vie, malgré l'expérience ou l'accroissement de ses affaires, Robert ne sut que se montrer timide, gauche et redevable à Orlane de lui accorder ses faveurs. Rien n'était théorisé chez lui. Il était débonnaire et maladroit. Plus à l'aise sur un chantier, un peu frustré avec son épouse. Il avait compris que c'était avec Orlane qu'il pourrait épancher ses pulsions mais comme pour la gestion domestique, il lui avait délégué la direction de leurs relations sexuelles. Orlane était arrivée évidemment vierge au mariage mais avait lu quelques guides trouvés à la bibliothèque. Certains restaient assez sibyllins et abusaient de métaphores hermétiques.

Nonobstant, elle avait pu lire des guides traduits de l'Américain et qui lui apportaient des indications assez précises. Pour Orlane, le sexe était l'un des volets essentiels de son projet personnel. Il était clair qu'elle liait l'activité sexuelle à la reproduction tout en concédant qu'il fallait se plier aux besoins de l'homme. Interrogée, si quelqu'un lui avait jamais posé la question fatidique de savoir si elle aimait son mari, elle aurait répondu : « Oui bien sûr ». Mais personne n'aurait songé à interroger Orlane à propos de sa vie amoureuse, de ses sentiments et encore moins de ses ébats.

Mais quel est son prénom déjà ?

Les trois enfants « *nés de leur union* » selon la formule consacrée étant les seuls témoignages de leur activité intime, rassureraient à leur façon ceux qui auraient eu la curiosité de s'interroger. Mais il n'y avait rien de glamour ni de *sexy* dans ce couple qui puisse attiser l'intérêt. Orlane aimait son mari comme on aime un repère. Comme une étape dans son projet. Elle savait qu'il n'était pas beau mais cela ne la dérangeait pas. Peut-être que cela la rassurait car personne n'aurait l'idée saugrenue de vouloir lui prendre. Elle n'éprouvait pas d'attirance et la question de son propre plaisir ne s'était jamais posée. Elle n'était pas jalouse, elle savait qu'elle avait peu à craindre. Mais elle savait clairement qu'il lui fallait répondre « *au devoir conjugal* » et « *satisfaire son époux* ». C'était écrit dans un certain nombre de ces guides qu'elle avait pu lire. L'idée de séparation, de divorce ou même d'adultère était inconcevable pour elle. Ce n'était pas dans son projet. Ça n'existait pas. Ou alors chez les autres, chez la cousine délurée. Ça la dégoûtait si jamais l'idée l'effleurait.

Son mari ne lui avait jamais demandé le fameux « *tu m'aimes ?* » considérant que le mariage et la résolution de son épouse à conduire les projets de la famille suffisaient pour le rassurer... ou craignant peut-être de façon inconsciente de découvrir n'être qu'un objet dans le projet de sa femme.

Conformément aux guides lus et selon l'emploi du temps de son mari et son propre calendrier de fertilité, Orlane organisait avec régularité leurs relations sexuelles.

Mais quel est son prénom déjà ?

C'était en général le samedi soir, car il avait pu récupérer de sa semaine par une bonne sieste.

Après la télévision regardée au salon, les enfants au lit quand ils en eurent, au moment d'aller se coucher, après s'être lavés les dents, Orlane lui demandait du même ton qu'elle employait pour lui proposer un dessert lacté à la fin du repas : « Tu veux faire l'amour ? »

Robert, debout dans son pyjama à rayures, se tenait un peu balourd, souriant au pied du lit. La sueur perlait à son front. Il était tout heureux qu'elle veuille bien le faire. Il attendait docilement comme un toutou s'assoit pour avoir sa récompense.

Alors Orlane étendait une grande serviette de bains blanche sur la couverture du lit. Elle s'y allongeait sur le dos puis elle relevait sa chemise de nuit au-dessus de son pubis parfaitement entretenu mais fourni. Elle s'offrait.

Il grimpait sur elle en soufflant un peu. Parfois son visage transpirant et gras s'approchait du sien et il l'embrassait. Il arrivait à Orlane d'avoir en tête l'image saugrenue d'un éléphant de mer sur elle. Il ne faisait en réalité qu'effleurer la bouche d'Orlane. Leurs langues ne se mélangeaient jamais. Elle percevait son souffle lui passer sur le visage. C'était un peu chaud. Il sentait le liquide de rinçage dentaire au bicarbonate. Malgré la douche, l'odeur de sueur revenait vite. Elle s'y était faite. Après tout, elle nettoyait son linge.

Le pantalon de pyjama baissé sur ses grosses fesses molles, Robert commençait à donner des coups de reins. Il avait l'attaque lourde du marteau piqueur contre la surface de ciment. Compte tenu de son poids et du format d'Orlane, c'était tout de même une épreuve pour elle.

Leur relation se bornait souvent à ces coups de reins qui s'accéléraient allaient permettre à Robert d'atteindre l'érection, de s'introduire en elle et d'éjaculer rapidement dans un halètement significatif et habituel suivi d'un petit grognement. Pour mieux la voir, il gardait ses lunettes. Mais la buée sur les verres, à la fin, masquait ses yeux. Il arrivait que les binocles tombent. Il bougeait maladroitement sur le lit pour les rattraper et écrasait davantage encore son aimée en tentant de les déposer sur la table de nuit. Elle contenait son agacement. Elle étouffait et serrait les dents. Parfois, il osait maladroitement lui toucher les seins. Elle se laissait faire imperturbable mais n'en éprouvait pas de plaisir. Il fallait que « *ça se passe* ». De son côté, Orlane se contentait d'être absolument passive sauf périodes où voulant tomber enceinte, elle veillait à stimuler son mari.

Elle avait lu comment faire une fellation. Elle n'appréciait guère la chose. Son mari avait un petit pénis presque enfantin, un peu rougi par une descente de prépuce qui restait difficile. Ce sexe surmontait en revanche deux gros testicules poilus et veineux qu'elle voyait tels des oursins sentant la mer, recouverts d'algues, gigantesques et difformes.

Mais quel est son prénom déjà ?

Ce qu'elle redoutait malgré elle, malgré son sens du devoir, c'est qu'elle trouvait que les parties génitales de son mari, même après la douche, sentaient le lard cru et salé. Le haut le cœur la menaçait souvent, mais elle procédait tout comme elle aurait fait pour une tâche ménagère rebutante mais nécessaire : en retenant sa respiration. Pour éviter de vomir.

Une fois l'érection atteinte, elle le guidait vers sa fente où il pénétrait alors pour une jouissance qui viendrait heureusement rapidement. Lorsqu'elle voulait être enceinte et qu'il avait joui, elle retenait longtemps les cuisses fermées avant de se relever. Mais elle abaissait la chemise de nuit. Lui, de nouveau debout, la contemplait en souriant ou parfois riant bêtement de contentement :

— Tu as aimé ? demandait-il.

— Oui bien sûr, et toi mon chéri ?

Il gloussait de satisfaction. Sa voix ressemblait alors à celle d'un adolescent en cours de mue.

S'il s'agissait « d'une relation sexuelle à vocation non reproductive », dans ce cas Orlane se relevait très vite et se précipitait vers la douche.

Aucun geste tendre ne venait, ni de sa part, ni de celle de Robert.

Elle n'oubliait jamais d'embarquer la serviette de bains souillée qui filerait au nettoyage.

Mais quel est son prénom déjà ?

Lorsqu'elle revenait dans la chambre, elle retrouvait immanquablement son mari ronflant déjà béatement sous les couvertures.

À ce moment, vérifiant que tout était en ordre elle éteignait la lumière.

C'était là strictement tout ce que l'on pouvait raconter de leur amour ou de leurs relations sexuelles.

Répondre aux besoins de Robert et faire des enfants.

Mais quel est son prénom déjà ?

Les Enfants

Les rares fois où elle avait pu se confier à sa cousine, adolescente, ou même plus tard lorsqu'elle se fiancerait à Robert, Orlane avait affirmé qu'elle aurait trois enfants et que ce serait des garçons.

La cousine l'avait écoutée d'une oreille distraite. Elle prenait cela pour des gamineries. Elle-même ne se sentait pas si pressée et préférerait pouvoir prendre du bon temps le plus longtemps possible. Elle aimait écouter les variétés, aller danser, le cinéma, avoir des amoureux et fumer des cigarettes en cachette. Orlane était tout son contraire de ce point de vue. Il n'y avait en elle aucune espèce d'appétit pour la fête ou le loisir. Elle restait insensible au twist.

Robert lui, dans la faible part que son cerveau laissait à l'intuition, avait d'emblée mesuré à quel point Orlane tenait à ce projet. Il n'était pas question d'en rire. De dire que ce serait peut-être deux ou quatre.

Qu'il pouvait aussi bien naître des filles. Quand elle évoquait ses plans, il ne savait que lui tenir la main en opinant du chef. Il y aurait la maison et trois garçons.

C'était écrit, elle le voulait. Trois garçons. Il ne pouvait en être autrement. Personne ne se serait avisé de tenter de la contredire. Mais de toute façon personne n'aurait songé à revenir avec elle sur le sujet.

Sa tante avait mis fin aux remarques de sa fille. « Elle fera bien ce qu'elle voudra ». Sa belle-mère, petite dame boulotte et pragmatique attachée à son chihuahua, ne s'était guère épanouie dans la maternité. Son mari taciturne qui sentait la gitane, ne l'avait pas comblée, c'était peu de le dire. Elle ne voyait en son lourdaud de fils qu'un grand nigaud trop gourmand.

C'était vraiment une chance de l'avoir vu se marier. Sinon il serait resté à l'appartement comme un éternel enfant encombrant. Robert n'était pas beau. Elle le savait. Bien qu'étant sa mère, elle n'avait aucune admiration pour lui pas plus que pour les hommes en général. Il y avait à craindre que les enfants à venir ne fussent à l'image du père.

Pour la future grand-mère, il restait moins grave d'être un homme laid qu'une fille laide. Si l'affaire continuait de se développer, un ou plusieurs fils pourraient prendre la relève.

Car elle mesurait cet atout. Sous l'influence de sa femme, Robert, étonnamment stimulé, savait développer l'activité paternelle pour lui donner de l'ampleur.

Âpre au gain, elle avait été heureuse de bénéficier très vite de retombées matérielles significatives à ses yeux. La télévision qui trônait sur le buffet en était le premier retour tangible. Elle adorait passer des heures à la contempler en vidant des pots de crème glacée. Cela lui suffisait.

La perspective de devenir grand-mère l'indifférait. Elle savait qu'Orlane ne l'envahirait jamais avec des bébés ou des gamins à garder. Alors, au courant de ses projets, elle n'avait pas cherché à en discuter plus avec sa belle fille. Orlane voulait des enfants. Peut-être parce qu'elle avait été orpheline et n'avait que peu connu l'affection d'une mère ? Peut-être parce qu'elle avait été fille unique ? Une sorte de désir de revanche sur le destin qui l'avait trop tôt privée d'une véritable famille ? En réalité, si quelqu'un avait pu pénétrer son cerveau ou sonder ses états d'âme, il aurait été surpris.

Il était évident que ces questions ne la traversaient pas. Orlane était indifférente à son propre destin et ne faisait pas de psychologie.

Ce qui était étonnant c'est qu'elle ne se projetait pas spécialement dans les gestes affectueux d'une mère entourée de ses enfants. Elle n'avait pas de référence familiale en la matière, elle n'allait pas au cinéma et lisait peu de romans d'amour.

Elle n'éprouvait pas d'attrance particulière pour les bébés ou les petits. Elle n'avait joué à la poupée que pour ranger les affaires et la dinette.

Elle n'avait aucune espèce de projection affectueuse d'enfants câlinant sur ses genoux maternels. Sa perception de l'éducation était plus hygiéniste que psychologique. La question des valeurs, de la transmission, l'esprit de famille, toutes ces sortes de choses ne l'habitaient pas autrement que sous l'angle des conventions.

Ses modèles, elle les avait pris dans ces guides et manuels, ces revues sur papier glacé... La référence classique mise en avant était celle de deux enfants, un garçon, une fille. Le mâle étant l'aîné. Trop d'enfants, c'était prendre le risque de l'épuisement et de restreindre les parts d'héritage.

L'originalité du projet d'Orlane résidait dans ce choix d'avoir trois garçons. Elle voulait trois enfants comme des objectifs à atteindre. Elle était dans la planification, mais elle ne s'interrogeait jamais sur le pourquoi. Elle n'évoquait pas, ni pour elle-même, ni pour les autres, la façon dont elle voyait la vie de la famille qu'elle souhaitait fonder. Elle n'imaginait pas plus un avenir pour ses enfants. Elle ne leur programmait ni parcours, ni destinée particulière. C'était juste qu'il fallait qu'elle donne naissance à trois garçons.

Trois garçons.

Il n'était pas question de fille. Là, indubitablement, elle percevait qu'il était plus facile d'être un garçon. Et puis, elle ne se serait pas vue au service d'une fille...

Le premier, conçu dans l'appartement jouxtant celui de ses beaux parents, naîtrait dans leur maison.

Mais quel est son prénom déjà ?

Les deux suivants naîtraient à moins de dix-huit mois d'intervalle les uns des autres, de façon à ce que cela puisse être géré sans difficulté tout en limitant les écarts d'âges entre eux.

C'était cela qu'elle voulait.

Elle avait étudié longuement les prénoms qu'elle leur donnerait. Elle voulait des prénoms qui n'aient jamais existé dans la famille auparavant, des noms de baptême intemporels et plus classiques que le sien.

Elle choisit François. Elle se dit que pour un aîné ce prénom s'imposait. Le second s'appellerait Laurent. Le troisième Xavier. Elle avait fait fabriquer, bien avant leur naissance, au moment de la construction de la maison, trois petites plaques avec leur prénom écrit en belles lettres italiques, en laiton doré, identiques et rectangulaires.

À peine le chantier terminé, elle les fit apposer sur chacune des portes des chambres. Elle avait défini l'attribution de chacune. L'ouvrier n'avait pas posé de question alors qu'aucun enfant n'était encore né. Un doute lui avait pourtant traversé l'esprit. Il ne comprenait pas vraiment. Mais il n'était là que pour faire ce qu'on lui avait demandé.

Robert ne remarqua pas tout de suite les plaques.

Il s'arrêta un soir sur le vaste pallier qui menait aux chambres. Un frisson lui parcourut l'échine.

Mais quel est son prénom déjà ?

Inscrire sur les portes, le prénom d'enfants qui n'étaient pas encore nés avait de quoi surprendre, une façon osée de forcer le destin.

Il resta un long moment à s'arrêter devant chacune des trois portes, comme s'il avait voulu s'imprégner du prénom de ces trois fils à venir. Fille ou garçon, cela lui importait peu. Mais ce qui le dérangeait un rien, c'était ces plaques, posées comme des certitudes. Il sentait la détermination d'Orlane. Mais il lui trouvait quelque chose d'un peu effrayant. Un risque.

Robert était un homme bon mais faible. Contredire ou simplement questionner Orlane c'était s'exposer inutilement. Elle savait ce qu'elle voulait.

Elle était agréable avec lui, loin des reproches et du mépris qu'il recevait de sa propre mère. Elle le chouchoutait et il ne manquait de rien. Si ces trois petites plaques apposées faisaient plaisir à sa femme, ce n'était pas cher payé.

Il n'osa jamais en parler à sa femme.

Trois enfants. Le premier allait bientôt naître. Cela, il le savait.

Mais quel est son prénom déjà ?

Le Premier Fils

Entre les joints des dalles cimentées de la terrasse pourtant impeccable, une graine portée par le vent avait réussi à s'insinuer. Malgré les courants d'air, la sécheresse et le peu de pluie, la plante s'était élancée vers le ciel pour donner naissance à une fleur unique aux larges pétales rouges. Un énorme coquelicot. Ainsi toute personne qui arrivait à la villa ne pouvait que le voir. Chacun était attiré et subjugué par la beauté de cette corolle légère. Le béton froid semblait rehaussé de sa lumière. Cette pousse vivante sur sa tige dynamique et fragile était l'improbable touche de poésie et de liberté apportée à cet univers rectiligne.

Orlane grimpa les marches vivement en serrant contre elle le bébé emmitouflé dans ses langes blancs. Elle se pencha de côté et de la main gauche arracha d'un coup sec la fleur qu'elle jeta dans la poubelle de l'entrée.

Elle contempla le hall de son domaine d'un air satisfait :
« Te voici chez toi, François, mon fils ! »

À l'hôpital où il était né après de longues heures d'attente et de douleurs, toutes les infirmières s'étaient réunies autour du berceau. Le bébé était la fleur poussée dans l'univers moderne mais froid et immaculé du service de maternité. Orlane fatiguée fixait le plafond. Le bébé souriait déjà dans son berceau. Si les yeux accommodent mal à la naissance, François montrait pourtant un regard rieur et attentif au monde qu'il découvrait avec bonheur agitant ses petits poings. À peine lavé et posé dans son petit lit, paraissait-il vif et déjà communicant, sensible à son univers. Il diffusait un véritable sentiment de joie. Il faisait montre d'un charisme étonnant pour un nourrisson. Une irrésistible aura apaisante se dégageait de lui.

La grossesse d'Orlane avait été presque discrète. Non pas qu'elle en eut le moindre déni, elle sut dès le début, avant même les tests et la visite chez le médecin qu'elle était enceinte. C'était prévu. Tout était logique. Elle s'alimentait sans excès de façon équilibrée suivant les préceptes des guides. Robert avait été prié de ne plus venir sur elle le samedi soir, mais elle avait consenti néanmoins à le satisfaire manuellement. Elle n'avait ennuyé personne avec son petit ventre. Il aurait fallu vraiment l'observer pour percevoir le renflement sous sa robe. Gestation discrète, sans histoire. Le médecin avait craint un moment compte tenu du profil de Robert nettement en surpoids, un bébé trop gros.

Orlane avait si bien contrôlé son régime que cela n'avait pas été le cas. Le bébé fit ses trois kilogrammes précis à la naissance.

L'accouchement avait été long. C'était le premier. Orlane avait serré les dents, ne s'était plainte de rien. La sage femme, une religieuse, avait tiré le bébé plongeant ses longs bras maigres entre les cuisses d'Orlane. Elle avait confirmé que c'était un garçon : « il est bien pourvu ! ».

Une fois assurée que le nouveau né allait bien, sa mère s'accorda un répit. Elle ne voulut toutefois pas immédiatement le prendre sur son sein. Il serait bien dans son berceau. À peine la religieuse sortie, les aides soignantes et infirmières s'étaient toutes précipitées pour admirer le bébé dans une joyeuse excitation. On aurait dit des collégiennes ou des fées bavardes s'extasiant autour du berceau.

La rumeur avait vite fait le tour du service. C'est que François était beau. L'adjectif allait revenir souvent. Et les exclamations aussi ! Beau et souriant. Beau et charismatique. Un incroyable bébé qui semblait illuminer la chambre.

Un moment après, Robert accompagné de sa mère, fut autorisé à rejoindre la chambre. La vieille faisait la tête. Elle serrait contre elle un petit sac à mains, assez ridicule pour une personne âgée, car c'était un sac rose de petite fille. Comme à son habitude, raide et gauche, Robert s'était placé devant le lit et contemplait benoîtement son épouse.

Il arborait son habituel sourire mou et mouillé, fixant son épouse, encore un peu inquiet, mal à l'aise avec cet environnement médical. Il n'osait absolument pas tourner la tête vers le berceau où gigotait son enfant.

« Mais venez donc voir comme il est beau ! » s'exclama une jeune infirmière enthousiaste.

« Beau, tu parles ! » maugréa en elle-même la nouvelle grand-mère. C'est qu'elle se souvenait précisément de la tête difforme de Robert à la naissance. Déjà replet, déjà rougeaud, amorphe. Elle savait que de toutes façons, un bébé ce n'est pas beau à la naissance. Mue par la curiosité mais une pointe de dégoût à la bouche, elle concéda de se pencher à son tour sur le berceau. Elle tourna incrédule son visage vers le jeune père. Elle se sentit presque vexée mais fut surtout traversée d'un doute affreux : « était-il possible que son fils si laid et sa belle-fille si terne aient pu donner le jour à un bébé si beau et lumineux ? »

Elle prit un chemin détourné pour s'informer auprès de l'infirmière. « Avant de placer les bébés dans le berceau, la nourrice leur donne des soins et les prépare dans une pièce séparée pour les déposer ici ? »

On lui expliqua que non. Tout avait été parfait, il avait pu être rapidement langé et préparé dans la chambre.

— Il n'arrive jamais que des nourrissons soient mélangés à la clinique ? ajouta la grand-mère suspicieuse.

— Pensez-vous ?! Regardez, chaque bébé a son joli bracelet fixé au poignet. Les erreurs de bébés, c'est dans les films.

Robert se pencha à son tour au-dessus du visage de François qui ne perçut qu'une forme lourde et diffuse mais émit une sorte de vagissement comme s'il le reconnaissait. Le jeune père n'en revenait pas d'avoir un bébé si avenant. Une sorte de cadeau du ciel. Il se dit qu'il avait vraiment eu de la chance. Devenant presque expansif, il se tourna vers Orlane : « C'est vraiment un bébé très joli ! Alors ? Tu l'appelles François ? » Robert souriait vraiment touché. Mais cela n'émut pas Orlane. Ce bébé c'était d'abord comme une case que l'on coche dans la liste des choses faites. Il était visiblement parfait. La jeune mère en était satisfaite mais ce qui la préoccupait c'était ce qu'il faudrait prévoir : le linge, la nourriture du bébé... En réalité, il y avait un moment qu'elle avait tout anticipé et elle ne faisait que réviser mentalement ses listes de choses faites ou à faire.

Tout suivait l'ordre prévu. Alors, quand vint le temps de rentrer à la maison, ce qui se fit très vite, la jeune mère dirigea les opérations avec son autorité habituelle.

François était présent au monde. Touche de vie et de couleur, il illuminait naturellement la maison comme ceux qu'il rencontrait.

Orlane s'employa à guetter le moindre de ses besoins. Cet empressement n'était pas à proprement parler l'expression d'un tendre amour maternel.

La mère communiquait constamment avec son enfant, sans emphase, sans élever jamais la voix, sans non plus les formules, gazouillis et bruits de bouche ou encore moins ces apitoiements réservés habituellement aux bébés et aux petits chiens. Orlane parlait à François de façon concrète et pragmatique, pour lui expliquer ce qu'elle faisait, lui désigner les objets et les lieux. Elle restait économe de démonstrations mais précise dans ses formulations. Elle n'avait pas écouté les conseils de sa belle-mère, mais ceux de ces guides de pédiatrie divers qui peuplaient l'étroite bibliothèque en acajou de son petit bureau. Elle les connaissait par cœur et les appliquait non sans discernement mais avec sa précision habituelle d'intendante. Elle aurait pu prétendre passer un diplôme de puéricultrice. Elle avait lu les principaux pédiatres et psychologues pour enfants, ceux que publiaient les grandes maisons d'édition, sans pour autant sombrer dans telle ou telle doxa.

Non, Orlane n'utilisait pas le langage que les adultes croient habituellement devoir employer avec les bébés. Pas de diminutif, de sobriquet idiot, de démonstrations surjouées... Jamais ou presque, elle n'aurait besoin de gronder ou de faire des reproches à son enfant. Attentive, pédagogue mais relativement distante ou économe d'élans, elle veillait à ne pas l'étouffer de sa présence et savait lui proposer tout ce qui peut stimuler les sens d'un bébé. L'enfant très tôt recevait ces propositions avec enthousiasme et témoigna d'une réelle précocité.

Toujours partant avant d'initier lui-même ce mouvement joyeux qui animerait la maison, son père, plus tard ses frères.

Était-ce le fruit de la constance structurante et de la présence rassurante de sa mère qui lui permettait d'entrer en confiance dans le monde ? Ce qui frappait, c'était la bonne humeur permanente de François continuellement souriant, toujours accueillant, bébé naturellement joyeux, de bon entrain et invariablement d'excellente composition. Ses pleurs étaient limités, son dynamisme ne semblait jamais dans l'énervement. C'était comme si François voulait signifier sa joie d'être au monde, son plaisir de rencontrer les autres et chaque découverte nouvelle lui était un bonheur ajouté. Il prenait. Il entrait dans le monde et faisait pénétrer toutes celles et ceux qu'il rencontrait dans son monde joyeux de félicité, de bienveillance et de joie pure et féconde. Cette aura, ce charisme dont le bébé était doté, cela n'échappait à personne et si personne ne parlait d'Orlane, François était sur toutes les lèvres et constamment avec force de compliments.

On louait son regard incroyable. Les yeux de François, un bleu céruléen étonnant, très vite soulignés par de longs cils qui poussèrent rapidement. Sa bouche fut l'objet des mêmes éloges : souriante et joyeuse, elle était étonnamment mobile. Il rappelait à sa façon l'enfant Jésus peint par Raphaël mais avec un sourire qui aurait été plus ouvert encore.

Ce sourire que l'on donne aux représentations des statues de Bouddha bébé, François l'offrait avec une grâce communicante, une présence à la fois généreuse, gaie et aimable à quiconque se penchait sur son berceau. Cette beauté qui n'avait rien de surfait ne pouvait que charmer. Quiconque entrait en contact avec l'enfant ressentait cet attachement immédiat, ce courant vivifiant, ce "*feeling*" dit-on de nos jours.

On ne connaissait personne pour le médire ou ne pas ressentir ses bondes ondes. Il y avait là un tel consensus que tous l'avaient adopté presque avec ferveur, incapables de jalousie. C'était le chérubin en vogue du bourg, celui qu'on espérait croiser, celui que l'on attendait au square, dans les boutiques, sur le trottoir. Une sorte de porte-bonheur collectif.

En ville, dans les rendez-vous, chez les commerçants, partout où ils se rendaient qu'elle le pousse, le porte ou plus tard assez vite marche derrière, Orlane était là, présence discrète, veillant au grain, mais lui laissant toute la lumière. Ainsi, quand Orlane le conduisait chez le pédiatre, lorsqu'elle faisait des courses ou l'emmenait à la promenade, si personne ne la voyait, elle, tous les regards étaient tournés vers l'enfant.

On aurait dit que les oiseaux chantaient sur son passage et tous les visages s'illuminaient. Oui incontestablement, il était impossible de ne pas céder à son charme, de ne pas se sentir à l'aise et touché comme par une onde lumineuse et bienveillante.

Mais quel est son prénom déjà ?

Orlane poussait devant elle le petit landau, on aurait pu croire que la pluie épargnait volontairement l'enfant et que le soleil s'évertuait à l'éclairer en le suivant à la manière d'un projecteur de théâtre. Dans ses bras, on ne voyait que son sourire. Puis plus tard lors de ses premiers pas, on était frappé de cette façon amusée de s'essayer à l'équilibre de la marche. Jamais de pleurs s'il tombait. Il se relevait promptement avec toujours le même entrain.

Les plus sombres vieillards dans le bus sortaient de leur morosité, les enfants interrompaient leurs bavardages ou leurs jeux pour venir vers lui le saluer, les mères s'extasiaient et le médecin perdait de son aplomb touché par le charisme de du chérubin. À chacun, François répondait par un sourire, un babil engageant, agitait joyeusement son poignet. Il était impossible de résister. Robert avait trouvé le courage de le présenter à l'entreprise. De la comptable au contremaître, tous furent séduits. Mine de rien, on aimait François aussi parce qu'il donnait l'espoir que des parents dépourvus de charme ou de beauté puissent donner naissance à un bel enfant, contredisant les lois de l'hérédité.

Ils étaient nombreux à parler de lui comme une chance incroyable pour ce couple. Il n'y avait pas de jalousie, mais tous percevaient l'écart entre ses parents et lui. D'une certaine façon François était le contraire de son père par ses traits gracieux et de sa mère par sa lumière.

Très tôt, ils furent nombreux à lui prédire un grand destin.

Robert confiait volontiers que sa réussite n'était rien à côté de ce que son fils vivrait plus tard. De façon presque surprenante, un léger agacement pouvait alors parcourir l'échine d'Orlane. Elle interdisait à Robert toute auto disqualification. Mais surtout, elle lui refusa le droit de formuler l'idée qu'un destin hors du commun attendait François. « Nous verrons bien ».

Orlane qui programmat tout, qui calculait le moindre détail, ne voulait qu'être au service des siens. Ses hommes trouveraient eux-mêmes leur chemin. Son but était juste de débroussailler et d'enlever les cailloux sur la chaussée. Inlassablement. François le souriant et l'accueillant bébé était un vecteur d'énergie douce. Son père lui-même, peu enclin aux initiatives, se sentait stimulé par la bonne humeur de son jeune fils et proposait des promenades en Peugeot. Orlane accepta bien volontiers. L'enfant était ravi. Elle veillait. Elle supervisait toujours en léger retrait. Son sens de l'organisation restait impeccable et d'autant plus efficace qu'il était réactif et discret. On n'aurait jamais vu une souillure sur la layette ou les tenues du petit, jamais senti le soupçon d'une odeur malvenue. Elle avait toujours avec elle le nécessaire, elle savait d'un geste parer aux aléas. On ne l'aurait jamais vue une couche à la main. L'enfant y mettait du sien, épargnant les renvois ou les imprévus.

La grand-mère ralliée aux charmes du bébé, se rengorgeait quelque peu auprès de ses amies.

Le service diligent imposé par la présence du nourrisson, n'avait en rien limité l'attention que portait Orlane aux besoins de Robert. Tout son repassage était anticipé. Son petit déjeuner servi à l'heure, ses repas délicieux servis chauds... Robert, gourmand se sentait comblé.

Orlane ne baissa jamais la garde, ne connut jamais de « *baby-blues* », ne montra à aucun moment le moindre signe de faiblesse. Elle voyait l'admiration suscitée par le bébé mais n'en tirait pas de gloire particulière. C'était pour elle une sorte de normalité. Il ne pouvait pas en être autrement. Tout était pensé, prévu, programmé.

François était le premier bébé. L'aîné de la fratrie des trois garçons qu'elle avait décidé de mettre au monde. Elle savait qu'il fallait organiser son calendrier des naissances pour que le second naisse entre douze et dix-huit mois après lui.

Orlane poursuivait son travail de planification. Restant à sa place et sans trop s'immiscer au début dans les affaires de son mari, elle savait pourtant lui suggérer les bons choix, l'orienter pour qu'il poursuive le développement de son entreprise, rencontre les bonnes personnes, oublie les habitudes dépassées de son père. Elle était de bon conseil et Robert prenait de l'ampleur dans ses affaires comme dans son embonpoint.

C'était comme si le bébé leur portait chance.

Mais quel est son prénom déjà ?

Orlane qui ne prenait pas le temps de s'attarder sur ses propres sentiments, mesura qu'elle avait fait le bon choix et se surprit pour la première fois de sa vie à éprouver un zeste d'empathie et de l'attachement pour son petit garçon. Il y avait quelque chose qui dépassait l'amour conventionnel maternel.

Assez vite, elle avait perçu que son petit était différent des autres par son charisme, sa présence et ses capacités. Elle ne s'épanchait pas, mais elle dut concéder en elle-même qu'elle aimait bien son fils.

Sans crainte excessive, car tout était si bien structuré dans sa vie que le hasard ou les accidents pensait-elle ne pourraient déstabiliser cette réussite, elle restait toutefois en vigilance. Elle prenait ce bonheur avec retenue pour ne pas risquer de le briser. Mais oui, elle admettait qu'elle aimait bien ce petit et cela lui fit redoubler d'ardeur pour avancer dans ses projets.

Elle fut enceinte comme prévu une deuxième fois. Quinze mois plus tard, elle retrouvait la clinique pour accoucher.

Mais quel est son prénom déjà ?

Laurent

Le second bébé fut un garçon. Ce n'était évidemment pas une surprise. La programmation suivait son cours. L'accouchement s'était mieux déroulé que le premier. Orlane avait retrouvé la nonne accoucheuse et son aréopage d'infirmières et d'aides soignantes. C'était comme si les habitudes étaient déjà ancrées.

Orlane ne s'était pas formalisée. Comme d'habitude, personne ne l'avait reconnue à la maternité pas plus qu'ailleurs.

Ce fut seulement à l'évocation de son aîné que les visages s'illuminèrent, car tout le monde se souvenait parfaitement du merveilleux bébé François. Un frisson parcourut l'étage.

Ce fut l'enthousiasme dans tout le service ! François avait tant marqué les esprits par son charme. En toute logique, les jeunes femmes s'imaginaient que le futur enfant avait toutes les chances de ressembler à son aîné.

Il ne fallait pas manquer ça ! Les infirmières entrèrent en ébullition. Une joyeuse impatience parcourait tout l'étage suscitant le questionnement des autres parturientes dans les chambres. On aurait dit qu'on attendait l'arrivée d'une personnalité.

Lorsqu'il passait dans le couloir, toujours aussi gauche et intimidé, les bras ballants, Robert était félicité d'avance. Il rougissait. Jamais autant de jeunes femmes ne lui avaient adressé la parole. Seule Orlane, calme et résolue, semblait assez neutre, concentrée sur l'organisation matérielle et le déroulé précis des événements. L'enfant attendit midi pour naître. Tout se passa bien. Lentement mais sans douleur, Orlane expulsa le nouveau né.

Alors les infirmières se rassemblèrent comme la première fois autour du berceau pour admirer l'enfant. Petites fées joyeuses vêtues de blanc. Elles se penchèrent d'un seul geste. Mais comme la flamme d'une bougie s'éteint brusquement, toute l'agitation retomba plus vite qu'un soufflé raté. Aucune sorte d'exclamation. Professionnelles, elles surent sans commenter, cacher leur déception. Elles retournèrent discrètement à leurs occupations laissant la chambre nette dans un parfait silence.

Lorsqu'ils entrèrent dans la pièce comme ils l'avaient fait quinze mois plus tôt pour la naissance de François, Robert portait son aîné dans les bras. Celui-ci avait été autorisé à pénétrer dans la chambre pour le simple bonheur des infirmières.

Et comme la première fois, instituant désormais le rituel, ce fut la grand-mère qui se pencha à son tour sur le berceau de Laurent. Elle comprit très vite. Un seul regard lui suffit. Elle se retrouva jeune mère. Elle crut en effet revoir Robert bébé. C'était saisissant. Elle se retint de réagir trop fort. Ses sentiments étaient mélangés. Elle était à la fois déçue et pourtant rassurée. C'était comme si la naissance de Laurent lui permettait de revenir vers un scénario plus conforme à la normalité de l'attendu. La grand-mère se tourna vers son fils la lippe sèche : « ton portrait tout craché, on dirait toi bébé ». Elle prit François dans ses bras pour que le père puisse constater. Et c'était vrai. Il faut dire que Laurent portait les traits de son père en miniature. Ce même visage replet, rougeaud, ce côté un peu flasque et mou. Si l'on ose rarement dire ouvertement d'un nourrisson qu'il est laid, les premiers jours leur visage peut encore manquer d'attrait, la différence avec l'aîné était saisissante. Le bébé était assez moche, avait une tête de vieux. Il était en forme incontestablement, sans problème apparent, rien pour inquiéter... mais il rappelait furieusement son géniteur. Aucun doute possible sur la paternité.

Robert le comprit à son tour et en tira une sensation confuse. Il avait bien vu que le second n'aurait pas la beauté, les yeux, le charisme de l'aîné. Il fut d'abord déçu lui aussi, bien qu'il n'en laissât rien paraître. Pourtant, il sentit dans le même temps un lien particulier naître entre ce fils et lui.

Cet enfant ressemblait tant aux rares photos en noir et blanc et jaunies le montrant lui à la naissance. Il se reconnut immédiatement en Laurent.

Robert avait toujours su qu'il était laid. Cette laideur l'avait un peu isolé des autres et probablement engendré cette timidité malade qui l'encombrait, accru sa gaucherie. Mais en voyant pour la première fois son petit garçon, il se dit que celui-là lui serait à son image. Que cela créerait un lien entre le puîné et son père.

Il avait ce pressentiment indicible que pour le premier de ses fils, le charme et l'allant lui rendraient les choses faciles. En voyant le petit cadet flasque et mou dans le berceau, il comprit que pour celui-là, il faudrait un peu d'aide. Secrètement, il pressentait les difficultés que Laurent vivrait plus tard. Vivre moche dans un monde où déjà le paraître était un critère de réussite c'était aller au-devant de complications. Plus encore, il reconnaissait cette forme d'apathie, il devinait que l'enfant risquait de devenir un homme aussi timide et gauche que lui. Ces pensées partagées et tristes furent vite rompues par la joie de l'aîné. François commençait à dire quelques mots. Laurent restait difficile à prononcer, mais il savait parfaitement articuler « bébé ».

François accueillit son petit frère avec ravissement et la joie communicative que tout le monde lui connaissait. Cela fit oublier aux adultes toutes leurs questions. Comme il découvrait tout être vivant, il voulait le toucher, il riait.

C'est François qui engendrait cette bonne humeur autour de lui. Le petit restait totalement indifférent, poupon inerte dans son berceau.

Orlane comprit immédiatement que son deuxième garçon ne ressemblerait pas au premier. Elle mesura l'apathie, les traits élastiques, le côté languissant, le manque d'attrait et d'allant. Elle ne s'en formalisa pas. L'objectif était atteint. Elle pouvait avec satisfaction cocher une case supplémentaire sur la liste.

Plus tard, elle ne s'était pas émue lorsqu'à la visite du médecin celui-ci avait confirmé dans une litote que le nouveau né n'aurait peut-être pas les « *qualités* » du premier mais se portait aussi bien que possible. Il était juste plus gros, il faudrait faire attention à ne pas le gaver, Orlane savait.

En découvrant Laurent, les relations de la famille, ne purent que formuler des félicitations polies. L'aîné égayait les rencontres et permettait de se dispenser de commenter plus avant. Car le plus sincèrement heureux c'était François. Avec son charme, cette grâce indubitable, il mettait toujours cette lumière et cette joie dans la maison. Il était fier de la venue de son petit frère. Avec François tout était forcément joyeux, facile, dynamisant même pour les gens de passage.

De retour à la maison, Orlane reprit instantanément ses habitudes. La deuxième chambre accueillit Laurent. La planification suivait son cours et Orlane poursuivit son activité sans faiblir.

Elle se montrait totalement indifférente aux regards en dessous, à la petite gêne, à l'attitude de la grand-mère qui ne cessait de rappeler la ressemblance entre Laurent et son père.

Il restait malgré tout chez Orlane cette préférence pour l'aîné ou plutôt ce sentiment intact, cet amour qui ne disait pas vraiment son nom. Elle ne maltraita pas Laurent. Elle était vigilante pour lui comme elle l'était pour François et son mari. Il n'y avait en apparence aucune espèce de différence de traitement. Simplement c'était en termes d'attentes vis-à-vis de Laurent que les exigences de sa mère étaient moindres. Ce n'était pas visible à l'œil nu pour un visiteur qui serait passé à la maison. Sans le dire, elle avait construit une sorte de distance presque professionnelle avec lui, se montrant plus encore puéricultrice à temps plein que maman affectueuse.

Laurent eut droit au biberon plus tôt encore que François. Le choix des layettes et des tenues s'orientait toujours vers ce qu'il y avait de mieux en termes de qualité, la couleur et la fantaisie accordées à François en moins. C'était un peu comme si Orlane accordait les tenues de Laurent à celles de son père. Avec ce côté pratique, indémodable, un rien austère...

La naissance de Laurent ne faisait que souligner la singularité, la grâce et l'ascendant de l'aîné. Lequel poursuivait son action bénéfique sur la maison, l'éclairant de sa bonne humeur, de sa capacité à relier et créer toujours autour de lui une ambiance chaleureuse et conviviale. Sans François, la demeure aurait reçu bien moins de visiteurs.

François était le lutin joyeux, l'enfant bavard et attachant et cela se confirmerait en grandissant, c'était lui qui mettait une ambiance douce et chaleureuse dans le grand salon impersonnel où Robert recevait parfois un invité et sa femme pour un repas d'affaires.

Avachi dans son grand fauteuil de cuir, le père restait souvent admiratif à contempler son aîné dépourvu de timidité, capable très tôt de réciter une comptine au visiteur ou de discuter avec les grands en faisant preuve d'un réel aplomb. Pendant ce temps, plusieurs mois plus tard, à l'âge où d'autres marchent depuis longtemps, presque muet, Laurent jouait entrain, assis mollement sur le tapis, tentant sans succès de bâtir une tour avec deux cubes.

Robert recevait. François animait. Orlane servait discrètement l'apéritif. Laurent jouait sans mot dire, la bouche entrouverte, l'œil éteint, la lèvre mouillée, vagissant sur son tapis.

Tout inspirait la réussite dans cette maison bourgeoise moderne, parfaitement chauffée ou climatisée selon la saison, confortable et agréable malgré son absence d'originalité, toujours impeccablement rangée et entretenue. On aurait dit une de ces maisons témoin que montrent les catalogues.

Tout était si « *parfait* ». Certes, le père débonnaire paraissait un peu mou dans son fauteuil. La mère de famille si discrète qu'on l'oubliait, assurait le service impeccable.

Mais quel est son prénom déjà ?

François captait l'attention par son esprit, sa gentillesse, son babil mutin et son aptitude à communiquer avec tous.

En riant aux récitations de François ou tout en s'amusant de ses réparties étonnantes pour un si jeune enfant, le visiteur de passage, jetait toutefois de temps à autre un œil étonné à cette réplique en miniature du maître des lieux, quasiment amorphe sur le tapis. Que deviendrait ce bébé mou plus tard ?

Le phoque gras et son petit. Père et fils identiques gros bébés. Un léger malaise surprenait alors le visiteur. Et chacun se demandait intérieurement comment avec un tel tempérament Robert réussissait aussi tranquillement et sûrement dans son entreprise.

Les Affaires.

L'époque était propice aux affaires. Si les affres de la guerre étaient loin presque vingt ans après, le pays voyait son économie se redresser. La décolonisation se poursuivait. Une main d'œuvre pas chère était invitée à traverser la Méditerranée. Il n'était pas nécessaire de recruter des ouvriers très qualifiés. Il fallait juste qu'ils comprennent quelques rudiments de la langue. On les logeait dans des foyers. Ils y étaient souvent plusieurs par chambre. Le confort n'était pas là. Personne ne s'en préoccupait.

Robert était un bon patron, plus débonnaire que son père en apparence. Il savait être souple avec ses gars. Les contremaîtres le respectaient, bien qu'ils lui trouvent moins d'autorité que son vieux paternel silencieux.

Dans la boîte, on distinguait d'ailleurs les anciens des autres. Eux avaient travaillé pour le vieux et avaient vu le fils gamin, puis grandir. Robert avait commencé par donner un coup de mains. Bon bougre mais un peu lourdaud. Trop de gras pour soulever des sacs de ciment. Volontaire, mais toujours maladroit.

On ne lui disait rien, c'était le fils du patron, mais les finitions avec lui n'étaient jamais parfaites. Il fallait passer derrière. C'est la raison pour laquelle son père l'avait assez vite affecté au démarchage. Il était devenu le commercial de la maison, le vieux validant les contrats en opinant du chef. Les anciens, la casquette vissée sur le crâne, la clope au bec, se sentaient de la famille. Alors quand Robert prit les commandes, ils le respectaient d'abord parce que c'était le fils de son père. Lequel, toujours taciturne, se mit tout seul en recul, préférant aller jouer aux cartes au bistrot avec ceux qui avaient pris leur retraite.

La comptable gérant les commandes, les factures et le versement des salaires. L'entreprise grandissait tout en restant familiale. Robert tutoyait ses hommes qui le vouvoyaient mais la vouvoyait. Avec ses airs revêches, la vieille fille n'aurait concédé aucune familiarité.

Lui, voyageait pour l'entreprise, roulant dans sa Peugeot à travers toute la région pour rapporter des marchés. La voiture c'était son luxe à lui. Son bonheur. Il en changeait tous les deux ans, puis tous les ans quand les affaires prospérèrent. C'était des grosses Peugeot souvent vertes, avec de confortables sièges en cuir beige et des appuis tête qu'il montait haut. Il aimait rouler en mettant le chauffage à fond. Il écoutait la radio en suçant des pastilles de menthe. Le genre de programme un peu bête avec des jeux. Il savait qu'Orlane n'apprécierait guère. C'était sa folie à lui. Il roulait père.

Mais quel est son prénom déjà ?

Il s'était fait une bonne clientèle parmi les élus. C'était sa spécialité avec les gros commerçants du coin, les directeurs des premiers supermarchés, des chefs d'entreprise qui voulaient implanter de nouveaux bâtiments et souvent leur propre villa à proximité.

Il leur fixait rendez-vous dans des brasseries, des restaurants. Contre un marché public, il rajoutait discrètement une piscine en cadeau au pavillon de tel ou tel maire, ou il refaisait une toiture, ajoutait une extension aux grosses villas. Il payait le restaurant à ses clients, il était patient et savait mobiliser ses troupes pour respecter les délais. Mou en apparence, il donnait toujours l'impression que l'on faisait de bonnes affaires avec lui. Ce n'était pas en réalité exactement le cas.

Car discrètement, sans que personne d'autre que son époux ne le sache, depuis son bureau du premier étage à la maison, Orlane supervisait chaque marché. Elle révisait les devis. Elle vérifiait l'agenda de son mari et attentive aux projets des communes, elle savait l'inciter à démarcher à bon escient.

Robert l'appelait son « *premier ministre* ». Et c'est vrai qu'elle confirmait être une gestionnaire remarquable et savait soulager son mari ou orienter ses décisions. Son influence était aussi décisive que discrète.

Pour Orlane, s'immiscer progressivement dans les affaires de son mari, ce n'était pas tant s'émanciper que se divertir un peu de ses tâches ménagères.

Elle profitait de la sieste des garçons ou des heures pendant lesquelles Robert regardait les matches de football sur la grosse télévision dont ils venaient de s'équiper. Elle gérât tout de son petit bureau. Personne n'aurait pu se douter. Pas même la comptable dont elle révisait les comptes. « Tu lui diras qu'elle a laissé une erreur là, et puis là... » Orlane avait entouré en rouge les petites fautes de calcul, parfois de quelques centimes, qu'elle avait su repérer dans les livres de comptes. La comptable vexée, ne revenait pas de la perspicacité de son patron à effectuer les corrections avec une telle précision. Dans le quotidien, il se trompait lui-même souvent quand il fallait estimer une somme ou une quantité de tête. Depuis son bureau, l'employée ne savait rien des chantiers, des quantités de ciment ou de parpaings nécessaires. Alors, elle ne voyait pas ce qui était discrètement ajouté afin de bâtir telle ou telle piscine non prévue dans le contrat. Orlane s'était procurée des revues spécialisées. Elle avait lu des ouvrages pour les chefs d'entreprise voulant développer leur affaire. Comme elle avait fait pour la maison ou l'éducation des enfants, elle s'appuyait sur cette littérature pratique, mais elle fondait ses propres principes. Elle possédait le sens du « *business* » comme on commençait à le dire dans les écoles de commerce, mais elle ne voulait pas pour autant de développement démesuré. Elle avait le goût du confort mais savait les dangers de l'excès. Elle connaissait les potentialités et les limites de son mari.

Il ne deviendrait pas le chef d'une multinationale ou même d'une entreprise d'envergure, mais il pouvait se faire une bonne place dans le paysage local.

Elle était foncièrement honnête, mais avait compris l'intérêt de concéder à des « *petits arrangements* » pour se faire une place avec les élus. Elle avait toujours veillé au grain. Que les choses se fassent mais avec une certaine discrétion.

« *Les petits chantiers* » comme les appelait Robert pour parler de ces travaux annexes offerts aux élus, étaient régulièrement assurés par un ouvrier promu contremaître qui touchait de belles heures supplémentaires et une équipe de gars en attente de papiers qui n'iraient pas raconter ce que de toute façon personne ne leur demanderait jamais. Ces cadeaux discrets étaient invariablement négociés discrètement au café.

— Et, vous, vous n'avez besoin de rien pour chez-vous ? demandait le chef d'entreprise.

— Ma femme aimerait bien que l'on agrandisse l'auvent, annonçait l' élu presque distraitemment...

— On verra ça, en passant, c'est pas grand-chose, murmurait Robert.

Il notait cela discrètement sur son petit carnet. À l' élu de se débrouiller pour faire voter les budgets et obtenir les autorisations rapidement. Plus tard, en donnant les consignes, Robert glisserait dans la main du contremaître la page arrachée du petit carnet.

« Tu verras ça en passant, prends la petite équipe, tu me diras pour les heures », disait-il. Le contremaître fourrait la page dans sa poche avant de la jeter. Robert demandait des nouvelles de la famille. On changeait vite de sujet. Tout passait crème, admirablement.

Le talent de Robert c'était sa molle rondeur, cette onctuosité qu'il mettait dans les échanges, sa gentillesse évidente, son allure débonnaire d'honnête homme, sa simplicité qu'il conservait même dans son apparence.

Ses costumes étaient propres mais discrets. Il portait la cravate ou plus généralement un pull-over à coll roulé en nylon beige. Un stylo dépassait souvent de la poche extérieure de sa veste. Cette allure tranquille et désuète avait quelque chose de rassurant.

Les petits arrangements étaient vus comme d'aimables gestes commerciaux, une façon de fidéliser la clientèle. On disait toujours que « *ce n'était presque rien* »... quelques hommes, quelques jours, un peu de matériaux ajoutés au chantier plus gros.

Si par hasard, un élu se montrait trop gourmand, Robert clignait doucement des yeux derrière ses verres embués et demandait si un autre chantier était envisagé prochainement... et l'élu en question ne manquait pas d'imaginer brusquement un nouveau gymnase, une piscine pour sa commune, une salle de classe pour l'école... Orlane parfois intervenait en coulisses.

« Tu diras à ton maire qu'il ne mette pas non plus en péril les finances de sa commune, s'il va trop vite, il ne pourra pas avoir de piscine... et il ne sera pas réélu ». L'époux d'Orlane savait trouver les formulations pour inciter à la patience et limiter les appétits trop gourmands. On était raisonnables pour assurer la pérennité du dispositif. Les élus écoutaient ses conseils. Tout se réglait ainsi discrètement, entre braves gens. Au fil des années, les camions de son entreprise s'inscrivaient dans le paysage.

La boîte grossissait sans dépasser les cinquante employés. Dans une maison trop grosse lui avait dit Orlane, il y a les syndicats. « Les syndicats, c'est le commencement des ennuis. Ils voudront décider à ta place comment tu gères ta boutique. » Quitte à ce qu'on décide à sa place, Robert préférait encore la sagesse d'Orlane à qui il devait cette expansion. Il était connu et reconnu. Il apportait de l'emploi.

Il engageait des jeunes. Il prenait parfois sous son aile un fils de maire ou un jeune cousin dont on ne savait que faire... c'était son côté « *compréhensif* » ou « *social* ».

S'il fréquentait les politiques, Robert qui aurait été incapable d'émettre un point de vue citoyen, restait d'une neutralité absolue. Il se fichait bien de la couleur ou du parti, pourvu qu'il y ait un marché derrière. Les cadeaux, gauche ou droite, c'était pour tout le monde, mais guidé en ce sens par son épouse, il avait sa morale. Jamais d'argent de main à main. Des cadeaux en nature... et pour les permis de construire, il n'était pas difficile de les obtenir.

Oui, l'entreprise prospérait, elle se développait avec ses appétits toujours raisonnables qui faisaient que la concurrence n'était pas effrayée. Il y avait assez de place pour tout le monde et si de très gros constructeurs se pointaient pour des marchés conséquents, il n'y avait pas de compétition. Il travaillait parfois pour de plus forts, comme sous-traitant, mais il préférait rester indépendant sur ses chantiers. Le gros ne touchait pas au petit. On lui laissait des marchés honorables mais modestes : une salle des fêtes, une école... pas un ensemble d'immeubles complets ou de quartiers. Les premières villes nouvelles allaient se développer plus au Nord. La petite entreprise ne serait jamais de ces marchés pharaoniques mais récupérerait tout de même des équipements à bâtir, des logements pour les cadres qui s'installaient en périphérie des villes... Une sorte de système non écrit s'était imposé dans un équilibre que permettait une croissance régulière pour tous, l'absence de réelles revendications salariales, la promesse du progrès dans une modernité partagée. C'était un peu l'Amérique à la française. Les mafias n'avaient encore investi le secteur immobilier que sur la côte.

Dans les bureaux, les machines à écrire avaient fait leur apparition depuis un moment, mais les livres de comptes restaient manuels. On y écrivait à peu près ce que l'on voulait. La comptable eut droit à une adjointe qui assurait le secrétariat et tapait à la machine en fumant des cigarettes américaines.

Mais quel est son prénom déjà ?

Orlane veillait au grain et tout ce qu'il fallait était correctement déclaré aux impôts. Robert avait d'ailleurs construit la maison du percepteur avec une certaine générosité dans les équipements. Ce dernier était fier de constater que sa maison ressemblait beaucoup à celle de son bâtisseur, ce qui constituait à ses yeux un gage de qualité.

S'il y eut quelques frémissements plus tard, lorsque le pétrole devint plus cher ou lorsqu'il fallut augmenter les salaires, travailler avec quelques nouvelles contraintes, l'entreprise en ayant su se développer tout en restant sage, avait fortifié ses fondations, s'était constitué un solide matelas et ses réseaux lui garantissaient cette progression tranquille et raisonnable. Pour Orlane, cette solidité était la garantie que ses propres projets allaient pouvoir se poursuivre. L'argent, elle ne le recherchait pas spécialement, mais c'était « *le nerf de la guerre* ». Elle adorait l'expression. Elle en avait besoin pour avancer dans son plan méthodique.

Les économies étaient placées. Mais jamais à la légère. Tout était fait pour sécuriser et assurer l'avenir. Orlane avait même incité son mari à prendre une assurance-vie en cas d'accident. Chacun de ses fils aurait un compte épargne bien rempli d'année en année à chaque anniversaire. Xavier n'était pas né qu'il possédait déjà son carnet à la Caisse d'épargne. On achetait, mais on ne dépensait pas sans compter.

On s'équipait mais en préférant la qualité. Jamais rien d'ostentatoire. Du robuste, du fait pour durer, du facile à entretenir.

Les mêmes principes s'appliquaient à l'entreprise comme à la maison. Les investissements n'étaient jamais excessifs.

Robert aurait parfois aimé souffler un peu. Il s'endormait immanquablement dans son fauteuil lorsqu'il rentrait tard le soir avec le fameux sentiment du devoir accompli. Il faisait toujours bon dans la maison, il était récompensé par un riche repas et il adorait les desserts. Il s'était centré sur son rôle professionnel et le développement de l'entreprise. Il s'y sentait utile et avait le sentiment d'être redevable à Orlane. Il ne voulait pas la décevoir. Alors, il n'hésitait pas à se lever tôt le matin et prendre la route. Il savait ce qu'il avait à faire. Son agenda était clair. Travailler permettait à Robert de s'engager tout en se dispensant de s'occuper de la maison ou de l'éducation des garçons. Là, il se sentait maladroit. Il n'aurait pas su. Son rôle était de faire rentrer de l'argent, de recruter des hommes, de superviser les chantiers. La hiérarchie était très claire mais comme plus jeune il avait goûté aux différents métiers, il savait de quoi on lui parlait et reconnaissait le travail bien fait.

Il y avait des primes à Noël, raisonnables. Avec une boîte de pâtes de fruits pour chaque « dame » et un cadeau par enfant. Orlane choisissait tout dans des catalogues ou des boutiques d'achat en gros. Ses adjoints n'abusaient pas de sa générosité. S'il y avait un souci, il n'était pas difficile de déplacer ou virer un ouvrier mais en général la discipline était assurée par les contremaîtres qui géraient directement ces problèmes.

Parfois, Robert, avec un casque rouge trop petit sur sa grosse tête ronde, faisait un tour sur les chantiers. Il serrait les mains, offrait le vin et le saucisson dans la cabane de chantier à ses adjoints... À chaque fois il semblait se souvenir soudainement que ses ouvriers, la plupart musulmans, ne buvaient pas de vin et mangeaient encore moins de saucisson. Il envoyait chercher du café chaud et des pizzas au fromage, commandées en nombre de façon à ce que les ouvriers puissent en rapporter chez eux.

Ainsi roulèrent les affaires de Robert, profitables à tous. Parfois un ouvrier claquait la porte ou était renvoyé s'il avait volé sur un chantier. On lui trouvait un remplaçant dès le lendemain. Robert se déchargeait de ces soucis qui lui déplaisaient sur ses chefs d'équipe. Ça causait bref. Les contremaîtres ouvertement racistes se la jouaient bonhommes. La secrétaire enregistrtrait. Le tempo était soutenu. On parlait camions, ciment, plans. Un ou deux architectes passaient parfois. Quelques commerciaux. La boîte était dans le paysage. La maison du patron à deux encablures rappelait comme un gage de notabilité, la réussite tranquille...

Le banquier n'était jamais inquiet. Robert restait fidèle à la banque où son paternel avait ouvert un compte. Les placements étaient sages, contrôlés par Orlane. Elle avait signature sur le compte joint. Toute cette affaire fleurait la réussite du brave père de famille.

Mais quel est son prénom déjà ?

La Maternelle

Ce ne fut pas vraiment un accroc dans la planification mais Xavier tardait à naître plus que prévu. Tout se déroulait correctement selon les plans d'Orlane, excepté ce petit retard. Elle tenait le rythme bien qu'avec la supervision de l'entreprise, elle n'eut jamais de loisirs. Si on l'interrogeait, elle répondait qu'il était en préparation, qu'il arriverait en temps utile son numéro trois.

Les rares personnes admises à monter à l'étage de la maison avaient toujours ce regard en dessous en passant devant la chambre de Xavier. Cette petite plaque déjà fixée sur la porte pour un enfant qui n'existait pas encore troublait malgré tout.

« Ce sera une demoiselle, ça lui apprendra » marmottait la grand-mère qui secrètement aurait bien voulu voir si une petite fille aurait des chances de lui ressembler, elle.

Mais jamais personne n'aurait osé affronter directement Orlane sur ce sujet. De toutes les façons comme d'habitude, elle ne faisait qu'apparaître dans le paysage, en retrait. Toujours active, peu bavarde. Avec Robert les échanges étaient amicaux, peu développés. Lui restait bloqué dans sa timidité, elle économe de mots s'exprimait plus en gestionnaire.

On attendait donc la venue de Xavier. Indiciblement, une question s'insinuait pourtant : ressemblerait-il à l'aîné ou au cadet ?

Les plus raisonnables faisaient l'hypothèse que le plus vraisemblable serait qu'il ressemblerait à son père comme Laurent. On s'interrogeait alors de savoir s'il serait aussi apathique et mou que lui ou un peu plus dynamique.

L'interrogation lancinante traversait l'esprit de celles et ceux qui approchaient la famille. Pour certains, c'était le prix à payer de la réussite. Les commentaires s'exprimaient à voix basse : « Il faut savoir se contenter de ce que l'on a. Ne pas oublier qu'Orlane était une orpheline à la base. Robert avec son physique, on peut dire qu'il a eu de la chance de trouver à se marier et voir ses affaires prospérer ».

Inlassablement Orlane veillait au grain. La maison tournait comme l'entreprise. Jamais d'imprévu, jamais d'écarts ou d'aléas. On ne manquait de rien. Tout était prévu : en cas de tache, s'il était nécessaire de se changer, si un dessert n'allait pas...

Toujours prête comme les scouts, invariablement patiente, éternellement prévenante. Ses enfants n'avaient pas à être capricieux, elle était à leur rescousse. Elle savait ne pas les étouffer et les laisser jouer. Mais son œil précis évitait tous les dangers, anticipait les accidents. Les garçons se blessaient rarement, ils étaient absolument impeccables, leur vie était sécurisée, réglée, confortable. Les petits plats justement équilibrés, les jouets éducatifs rangés dans leur chambre toujours nette... c'était leur quotidien. Ils évoluaient dans un univers aussi parfait que possible. C'était aussi ce qu'admiraient les visiteurs, surtout les rares mères de familles, épouses de relations de travail, tous ces invités à ces repas quasi professionnels. C'était Orlane qui avait compris leur intérêt pour la carrière de son mari et sa petite entreprise prospère.

Ces chefs d'entreprises et leurs femmes à chignon, ces notables, ces commerçants et grossistes de la préfecture, friands de bonne chair et de bons vins, contemplaient la grande salle à manger nette, où l'on dînait fort bien ce qui compensait les conversations de Robert uniquement axées sur les chantiers.

Et l'on admirait les deux petits qui se tenaient gentiment à table avec leur serviette autour du cou.

Quand on les regardait mieux lors du repas ou lorsqu'ils étaient autorisés à sortir de table, la différence frappait les esprits.

Mais quel est son prénom déjà ?

François était cet enfant gracieux, amusant, bavard et dynamique dont la mère acceptait volontiers les sollicitations et l'allant. Laurent suivait, de bonne composition, mais dodelinant comme une sorte de gros ours en peluche.

Aucune forfanterie, ni moquerie jamais chez l'aîné qui captait spontanément l'attention. Sûrement stimulait-il le cadet.

François jouait avec son frère. Aîné bienveillant, encourageant, ne se moquant pas de ses maladresses pourtant visibles. Il les perçut intuitivement assez vite.

Sur Laurent on ne s'attardait pas. Non qu'il heurtât ou rebute, mais on ne voulait froisser personne. Il ressemblait tellement à son père. Cela se confirmait. C'était même étonnant chez un tout petit et presque drôle de les voir l'un à côté de l'autre.

Il était la réplique miniature de son géniteur qui n'aurait pu le renier.

Alors il y avait une forme de pudeur à ne pas trop commenter. Parler de l'un eut été parler de l'autre. Le seul jeu un peu moqueur que s'autorisa très tôt François, ce fut d'engager son frère à jouer devant la Société : « tu vas faire papa qui va au travail ».

Mais quel est son prénom déjà ?

L'habillant comme une poupée qui se laissait faire, il l'affublait d'un col roulé beige de son père, trouvait une veste à lui mettre dont les manches et les pans pendaient bêtement et lui faisait tirer l'espèce de lourde gibecière de cuir où Robert rangeait son agenda et son casse-croûte. Très tôt, François organisa de petits défilés de son frère alors tout fier qui traversait le tapis du salon en tirant le gros sac, la tête rougie par l'effort. Tout le monde riait sauf la grand-mère si elle était là et sauf Orlane, le torchon à la main, prête à parer ou réparer tout incident. La grand-mère, ça la rendait maussade cette ressemblance. Et les rires enjoués de François l'auraient presque agacée.

Les visiteurs retenaient tout de même leurs gloussements quand le petit s'approchait de son père.

Robert récupérait en riant le marmot qui chavirait en tirant la besace de cuir : « Ah mais voilà ! Tu veux aller à mon travail à ma place ! Dès demain je te donne les clés de la Peugeot et je ferai la grasse matinée ».

Prise d'un soupçon, Orlane réclamait alors qu'il prenne garde de ranger ses clés de voiture en hauteur, que les gamins n'aient pas la sombre idée de s'amuser avec. Robert rougissait, tel un enfant pris en faute.

Il tentait de prendre sa petite réplique dans les bras avec l'impression de se soulever lui-même du sol. Mais c'était l'un des rares moments où Laurent marquait quelque opposition, se débattait et réclamait le sol pour s'y rouler.

Mais quel est son prénom déjà ?

Peut-être bien Laurent pressentît-il en lui-même et très tôt ce qu'il y avait de fatal dans cette ressemblance. À quel moment commença-t-il à percevoir qu'il n'avait pas le charme de François ? À quel moment habiterait-il insidieusement du côté de cette tristesse, de ce renoncement : il ne serait jamais beau comme son frère, jamais drôle comme son frère, jamais agile comme son frère.

Les regards qui passaient sur l'enfant sans s'y poser sauf lors de la petite mise en scène des défilés, cette pudeur proche de la gêne, c'est très tôt qu'il ressentit sur lui comme l'ombre de leur aile. Les yeux ne s'attardaient pas sur Laurent. Les sourires et les exclamations étaient pour François. On ne se moquait pas de Laurent, on ne le critiquait pas. Mais on regardait François admirant d'ailleurs sa gentillesse et sa générosité avec ce petit frère si maladroit, gauche, déjà trop rond.

De mois en mois les enfants avaient grandi. S'il restait encore une chambre de libre, comme une attente suspendue dans l'air, c'était pour les deux garçons, l'heure de la première école. Orlane fit tout pour les scolariser très tôt.

Non pas qu'elle voulait s'en débarrasser, mais elle était consciente de ce que l'école pourrait leur apporter. Elle avait lu les conseils dans ses guides.

Elle savait comment motiver les enfants. Elle n'éprouvait aucune espèce d'angoisse à l'idée de les confier à des tiers.

Mais quel est son prénom déjà ?

Ce qui fit que les garçons n'éprouvèrent aucune inquiétude à rejoindre l'école maternelle, l'aîné investissant les lieux avant le plus jeune confortant le cadet dans son envie.

François fit une belle entrée à l'école maternelle où il rencontra le même succès qu'à la maison. Il était d'autant plus apprécié qu'aucun sentiment d'orgueil ne l'habitait jamais. Il connut très vite une forme de célébrité dans la classe comme dans la cour, auprès des adultes comme des grands. L'école, son rythme et les apprentissages semblaient faits pour lui et il réussissait en tout. Son charisme faisait du bien à tous.

Alors, il se passa pour Laurent un peu la même chose qu'à la maternité, en plus visible peut-être.

Charmées qu'elles avaient été par François, véritable moteur de la classe et animateur vivifiant de la cour, les maîtresses attendaient avec impatience l'arrivée du petit numéro deux. Elles s'attendaient au même regard pétillant, à cette énergie joyeuse. François était devenu en quelques semaines la coqueluche de l'école. On attendait Laurent avec enthousiasme.

Il est certain que le premier matin où Laurent arriva à l'école avec sa mère et son frère, le désappointement put se lire en direct sur le visage de la directrice. Elle en fit tomber le crayon de son chignon.

En quelques secondes tout enthousiasme était retombé et s'il n'y avait pas eu François pour mettre ses sourires dans la rencontre, l'accueil eut été très froid. Il resta poli. Orlane quitta l'école sans pourtant marquer quelque inquiétude. Elle comptait sur l'aîné.

Un peu plus tard, sa tasse de café à la main, juste avant de rentrer en classe, la maîtresse de Laurent se glissa rapidement dans le bureau de la directrice : « Mais dis-moi Thérèse, ce n'est pas possible, ils ne sont pas du même père ! ? »

Les maîtresses ne pouvaient s'empêcher de glousser. « Ne dis pas ça, tu vas nous attirer des ennuis... Si, si, ils sont bien déclarés du même père. Ça arrive parfois. François tient peut-être du côté maternel. Laurent c'est sûr, tient de son père. C'est même incroyable comme il lui ressemble ! Tu l'as jamais vu ? Il a construit la maison de mon oncle. Mais cette mollesse à ce point chez un petit ! Il est gentil, mais mou, mou ! »

Et ça ne manqua pas. Dans les jours qui suivirent, les maîtresses dans la cour, assises sur leur banc trop bas, ne tardèrent pas à affubler chacun des deux garçons d'un surnom. Il y avait « *Mon prince charmant* » déjà en usage mais plus terrible fut « *le caramel mou* ».

Il est vrai que Laurent qui adorait les sucreries avait constamment le tour de bouche sucré et un peu luisant. Il fallait essuyer son visage.

Mais quel est son prénom déjà ?

Il reconnaissait son frère dans la cour et voulait jouer avec, mais il pouvait se perdre quand la cloche sonnait à la fin de la récréation. La dame de service le prenait par la main et veillait à ce qu'il suive le rang. Il suivait sans rechigner. Gentil.

François, autour de lui, c'étaient des fous rires, des envolées de jupes, des sourires, des jeux de ballons où tout le monde demandait à participer.

Dès les premières classes il avait eu ce ton enjoué, cette capacité à se montrer fédérateur, animer une partie, effacer toute velléité agressive chez ses camarades. Il était le leader, médiateur, souriant, avec sa voix flûtée qui articulait parfaitement les syllabes, celui dont on se dispute la présence dans une équipe, dont on réclame la main dans le rang, celui près duquel on veut s'asseoir pour écouter une histoire ou travailler dans un atelier. Il n'avait pas la forfanterie de celui qui se croit le plus fort. Il était naturellement bon camarade et partageur. Toujours partant, toujours positif, présent sans être envahissant. Le genre d'enfant parfait dont toutes les mamans entendaient déjà parler à la maison. Il faudrait l'inviter aux anniversaires. Tous les adultes appréciaient son sourire, son regard franc, ses salutations amicales...

En classe, François était le stimulateur, le moteur, celui qui comprend toujours tout et sur lequel la maîtresse pouvait s'appuyer pour expliquer ou raconter ou décrire une image. Il possédait un vocabulaire surprenant pour son âge, il mémorisait la moindre étiquette, réussissait à lire le prénom de ses copains et connut très vite ses lettres.

Mais quel est son prénom déjà ?

Au milieu de ses camarades, avec ce regard intelligent et tendre, ce teint frais et lumineux, il captait l'attention. Bonheur suprême, lorsque l'inspectrice des écoles maternelles passait par là, on savait sans-soucis compter sur lui pour répondre de façon amusante et pertinente et la dame opinait admirative de ses talents.

François était un peu la bouée de secours de ses maîtresses, celui sur lequel elles savaient pouvoir compter lorsque la classe dormait un peu, ne trouvait pas la réponse. Il avait le talent de reformuler une consigne peu claire, de poser la bonne question, de repérer même les erreurs de la maîtresse si elle se trompait de jour, de nom dans une liste ou un groupe. Il était l'aide mémoire, celui qui se souvenait de tout, du lieu et de l'heure, celui qui aidait spontanément l'enfant en difficulté ou l'assistante spécialisée à ramasser les restes du goûter.

Le contraste avec Laurent était saisissant forcément. Certes, il était plus jeune. Mais l'indolence, ce corps mou, déjà en surpoids, ces petits yeux éteints cachés derrière sa première paire de lunettes aux verres épais, ce sourire permanent, ce côté gauche qui s'exprimait dans les premiers essais de l'enfant n'en faisaient pas un bambin spécialement attirant. Il ne souffrait pas de réelle déficience. Il comprenait. Mais il conjugait lenteur et maladresse. Sous ses doigts la pâte à modeler s'écrasait sans jamais former un personnage cohérent.

Même en grandissant, il ne révélerait aucune espèce de talent ou de sensibilité artistique, indiscutablement brouillon là où son aîné organisait la page, jouait de couleurs, traçait des lignes et très tôt écrivait ses premiers mots.

Laurent se perdait facilement dans les circuits montés par la maîtresse pour ce qu'on appelait les exercices de motricité, il devait s'y reprendre plusieurs fois avant de toucher une cible avec sa balle. On le rapprochait ostensiblement. Sauter d'un cerceau dans un autre était un exploit rarement atteint. Le travail était simplifié pour lui. Très tôt, il se positionna dans la queue de classe. Pas déranger pour deux sous. Les dames de service l'oubliaient parfois aux toilettes assis sur le trône. On le retrouvait suçotant un bonbon ou son vêtement. À la cantine où il restait avec son frère, il finissait les assiettes des copains sous l'œil amusé des cantinières : « au moins pour manger, il est fort ! » opinaient-elles en le regardant se réveiller pour finir les compotes de ses voisins de table. À la sieste, bon dormeur, il était le premier à s'endormir et le dernier à se réveiller. Jamais une plainte, pas d'opposition, peu communicant.

C'est le jour fort exceptionnel où Robert fut missionné par Orlane afin de récupérer les enfants à la sortie des classes, qu'un bruissement s'empara de toutes les dames de l'école. Robert, peu habitué aux espaces scolaires et abasourdi par les cris enfantins, ne perçut pas l'intérêt qu'il suscitait, surtout au moment où le reconnaissant, François se dirigea vers lui tout sourire, tirant Laurent par la main.

Mais quel est son prénom déjà ?

Debout tout autour du préau, le même murmure parcourut ces dames qui se donnaient du coude tout en saluant Robert et lui confiant sacs, doudous et manteaux.

Pour les unes il était impossible qu'il soit le père de François.

Pour les autres, il était incroyable de voir comme Laurent était au contraire son double en réduction. Elles gloussèrent un peu en plaignant le cadet sur ses capacités futures de séduction, sur l'injustice de la nature, sur le mode du « au moins elle en a réussi un » dans un mélange de supputations, de sous-entendus, de petites jalousies et de pitié...

Les trois hommes d'Orlane étaient déjà dans la rue, que ces dames bruissaient encore... « Tu vois, je te l'avais dit » ricanait la directrice à ses collègues.

Xavier

« Peut-on gagner deux fois à la loterie ? » c'est ce qu'avait répondu la religieuse, la sage-femme qui avait accouché les premiers enfants d'Orlane à l'infirmière qui l'interrogeait. Le troisième allait-il ressembler à l'aîné ou au cadet ?

La réponse de la nonne était logique si on se plaçait du point de vue de l'héritage génétique. C'était François l'exception. Pas Laurent. En toute probabilité, le numéro trois serait plutôt à l'image du cadet et du père. Il fallait même espérer que ce ne soit pas pire.

Robert en lui-même redoutait un nouvel enfant ressemblant à Laurent. Il ne l'aurait avoué à personne. Le miroir de la salle de bains lui renvoyait chaque matin l'image d'un corps qui prospérait autant que ses affaires. Le médecin l'avait invité à plus de prudence avec les plats en sauce et les pâtisseries. Mais la gourmandise était sa récompense, son addiction. Robert se savait laid.

Plus il grossissait et plus il vieillissait, moins son corps comme son visage, ne semblaient avoir de contours marqués. Les traits de son faciès fondaient en eux-mêmes. Pour dessiner sa figure, François faisait sur la feuille une forme de grosse pomme de terre. Il rajoutait un peu de rouge pour rappeler le brillant de la peau. Le menton s'enfonçait dans le cou. Le front souvent mouillé de sueur, était noyé dans la face. Les joues molles enrobaient le tout. On aurait dit des tranches de lard flasque tremblotant. Le nez était à peine marqué. Seule la grande bouche soulignait cet ineffable large sourire mou, tombant.

On ne voyait jamais ses dents mais parfois une grosse langue jaune. Ses petits yeux enfoncés, disparaissaient sous les hublots de ses lunettes qui devenaient presque le seul signe vraiment distinctif de cette face lunaire. Quasiment imberbe, ses seins s'étaient développés et son ventre boudiné masquait un sexe devenu si petit que le médecin se demandait secrètement comment il avait réussi à féconder sa femme. La naissance tardive de Xavier, on la devait aussi à ses faibles performances, à ses essoufflements d'éjaculateur précoce. Bien qu'il n'en parle jamais, Robert se confrontait à son corps avec tristesse. Il avait le sentiment que son enveloppe charnelle lui échappait dorénavant. Il trouvait d'autant plus de mérite à Orlane de l'avoir épousé. Mais il redoutait de voir Laurent trop lui ressembler, ce qui était déjà le cas. Alors, que le numéro trois rappelle à son tour ce triste héritage ne le réjouissait guère.

S'il se trouvait proche de Laurent, il avait conscience du handicap de la laideur ajouté à celui de la lenteur. Voir son double grandir lui pesait. Il craignait pour l'avenir du cadet. Son attachement était réel, mais fait d'inquiétude. Que ce soit pour les études – il comprenait qu'aujourd'hui il fallait faire des études après le bachot – ou pour trouver plus tard chaussure à son pied ; le chemin pour Laurent risquait d'être douloureux. Les jeunes femmes en s'émancipant attachaient plus d'importance aux apparences et préféraient les hommes dynamiques, bien musclés et intelligents...

Robert mesurait qu'avec la modernité et l'américanisation de la société, l'allure, la prestance, la compétition des corps allaient prendre le dessus. Alors, tout en faisant confiance à Orlane, le brave homme avait développé cette anxiété. Et puis Orlane avait pris un peu d'âge et parfois les naissances tardives donnent des enfants plus fragiles.

Orlane ne se posait pas toutes ces questions. La routine la commandait. Son sens de l'organisation ne faiblissait pas. Elle avait à présent presque l'habitude de venir à la maternité. Elle y allait avec d'autant plus de contentement qu'elle savait que ce serait la dernière fois. Elle n'avait pas d'inquiétude particulière. Certes, elle s'était retrouvée enceinte un peu plus tard que ce qu'elle avait pu imaginer. Mais ce n'était pas plus mal. Les deux grands étaient plus autonomes et elle aurait du temps pour s'occuper du bébé. Tout se déroulait comme prévu, étape par étape, son plan se mettait en œuvre.

François attendait ravi l'arrivée d'un petit frère. C'était pour lui un sujet de conversation qu'il partageait volontiers. Laurent nourrissait moins d'enthousiasme. Sourdemment, sans pouvoir le formuler explicitement, il ressentait qu'il allait devenir l'enfant du milieu. Le bébé capterait l'intérêt. La bonne nouvelle c'est que peut-être on l'observerait un peu moins lui, avec ce regard étrange, un peu fixe, des personnes troublées par sa disgrâce. La mauvaise c'est que François aurait peut-être moins envie de jouer avec lui. C'était diffus dans son esprit. Laurent affrontait les événements avec une sorte de passivité docile. Il était là où on le posait. Sa mère le nourrissait et le laissait se gaver à l'image du père. Le seul mouvement réel dont Laurent était capable, c'était vers le gras et le sucré. Pour le reste, il suivait son frère ou si on ne le sollicitait pas, pouvait rester dans cet état semi-comateux, posé là où l'on l'avait laissé, un biscuit ou un bonbon à la bouche, un peu de bave au bec. Laurent était incapable de mettre des mots sur ce qu'il percevait. Mais il ressentait que les choses allaient évoluer pour lui.

La chambre était prête pour Xavier. Orlane en avait fait le grand ménage. Tout était paré, ordonné. Le matériel renouvelé. La pièce était lumineuse et fonctionnelle, identique aux deux autres.

Tout au long de la grossesse qui fut normale, Orlane n'avait eu aucun doute sur le sexe de l'enfant tout en refusant de le savoir explicitement. Ses certitudes, elle se les forgeait seule.

Elle avait un peu vieilli, peut-être son propre corps s'était-il à la fois asséché et son bassin un rien élargi, mais elle restait de bonne constitution. Elle n'avait aucun souci de santé, ne buvait pas, ne fumait pas.

À la clinique, il n'y eut pas cette fois d'aréopage de jeunes infirmières papillonnant autour du berceau dans l'espoir d'un miracle. Les habitudes avaient pris le dessus. La religieuse mit au monde le bébé sans discours avec des gestes aussi précis que sûrs. Orlane émit juste un bref gémissement. Le nouveau né sortit sans ambage. Il fut déposé dans son petit lit.

Était-ce une forme d'anxiété ? Robert avait laissé les garçons à sa mère et était venu seul. Il avait eu la bonne idée d'apporter des fleurs. Une initiative, c'était rare chez lui.

Ce qui était étrange c'est que c'était un bouquet de violettes, très parfumées. Il s'approcha maladroit et intimidé de son épouse qui se reposait au calme. Il tendit le bouquet comme l'aurait fait un gamin venant de voler des fleurs dans le jardin pour sa mère. Sans effusion, elle lui fit remarquer qu'il manquait un vase. Il alla courageusement s'enquérir auprès des infirmières de la possibilité de trouver quelque chose pour le bouquet. Que Robert prenne une décision spontanée était rare. Il rapporta un petit pichet en inox et passa lui-même chercher de l'eau dans le cabinet de toilettes pour y déposer les fleurs nouées. Presque un évènement pour cet homme dispensé de tâches domestiques. Il mit beaucoup d'eau par terre. Les fleurs tombaient dans le vase de fortune.

C'est qu'en réalité Robert faisait tout afin de différer le moment où il se pencherait sur le berceau pour y contempler son troisième garçon. Il chercha à bavarder et nourrir la conversation de banalités comme s'il était venu pour une simple visite. Orlane agacée, l'interrompit : « Tu ne vas pas voir ton fils ? »

Robert plus perturbé que jamais, s'approcha du berceau, hésitant à regarder l'enfant, il lança un premier regard : « Il est beau ! » Puis soudainement surpris, il revint sur ses pas : « il est vraiment beau ! »

« Vous avez-vu ? dit une infirmière qui pénétrait dans la chambre pour vérifier l'installation du nourrisson. C'est la réplique de votre aîné ! »

Façon pudique d'éviter de rappeler la déception précédente. Le petit miracle avait eu lieu. La chance avait de nouveau frappé la petite famille en leur donnant un enfant lumineux et charmeur, à peine plus menu que François, Xavier lui ressemblait en tout point. Un ange, vif et souriant, déjà tout heureux d'être au monde. Le père se pencha ému sur le benjamin, se demandant comment il avait pu par deux fois donner naissance à de si beaux petits.

Il était soulagé. Et dans le même mouvement se dit qu'il ne faudrait pas négliger Laurent et ses difficultés. Ce serait Laurent « *le vilain petit canard* » de la portée... enfin « *petit canard* » n'était pas le bon mot se dit Robert qui malgré lui pensait plutôt à « *cochon* » ou « *crapaud* ».

Toutes ces pensées traversaient Robert et se brouillaient en lui. Saveur douce amère bizarre. Joie mélangée. Car il y avait ces deux garçons magnifiques, il y avait Laurent comme un raté dans la portée, Laurent son double miniature. Il se sentait désorienté, misérable, s'affligeant tout autant sur lui-même qu'il se réjouissait d'avoir eu la chance de rencontrer Orlane et de prospérer.

Il osa :

— Alors, tu les as enfin, ces trois garçons que tu voulais tant dans ta belle maison !

— J'ai toujours fait ce que j'ai dit confirma Orlane sans orgueil.

Elle avait sa conviction pour foi, sa détermination intacte. Elle accomplissait ce qu'elle devait accomplir. Elle était là pour ses hommes, elle ne chômerait pas, elle le savait. C'était son destin qu'elle fabriquait elle-même à bout de bras sans aucune espèce de doute et ni la moindre angoisse. Ce n'était pas vraiment une vengeance sur sa propre enfance. C'était comme si c'était écrit, exactement comme elle l'avait raconté à Robert alors qu'ils n'étaient pas encore mariés : « Un jour, nous vivrons avec nos trois garçons dans une belle et grande maison. »

Une nouvelle case pouvait être cochée.

Mais quel est son prénom déjà ?

Bien que peu de monde n'accorde de véritable importance à sa personne, la famille et son entourage percevaient cette résolution, cette force, cette abnégation, ce travail inlassable de fourmi qui finissait par payer.

Les trois garçons étaient là. On n'allait pas chipoter. La maison familiale était bâtie, solide sur ses fondations. La réussite du mari était indéniable. La prospérité prospérait. Leur place était faite.

Dans deux jours, Orlane pourrait rentrer à la maison avec le sentiment du devoir accompli. Mais c'était comme ça. Elle n'en avait jamais douté.

Les Années Heureuses

Ces années-là sont faites pour qu'on s'en souviennne plus tard. Des années pour la nostalgie douce. Les pages d'un album de photographies que l'on tourne. Ou pour mieux pointer la douleur du présent. « En ce temps-là... souviens-toi, nous étions heureux... ». Il reste les souvenirs aux vieux pour masquer leur décrépitude.

Bonheur visible, bonheur affiché. Tout va bien ? Malheurs en germes. Bonheur qui anesthésie la lucidité afin de masquer les déboires et les catastrophes futurs. Bonheur dont on pense que la croissance ne sera peut-être pas infinie mais pourra se sécuriser. Il faut avoir du bien. Posséder une bonne affaire. Avoir su épargner. Faire les bons choix, travailler avec constance.

Ainsi le bonheur distille son insouciance pour éviter le désespoir. Dans un monde matérialiste où l'idée de Dieu se dissipait, le confort moderne apportait cette promesse d'immédiateté, de paradis sur terre. Le progrès dans la modernité.

Mais quel est son prénom déjà ?

Le bonheur ne prévient pas qu'il est un jour à son apogée et que celui-ci précède le déclin. Le bonheur ne met jamais à jour ce qu'il contient en lui de drames à venir. C'est du bonheur pourtant que vient le malheur.

Qui aurait pu seulement concevoir que la famille d'Orlane ne baignait pas dans la félicité ? Les trois garçons grandissaient dans la joie et le confort rassurant apporté par leurs parents unis. Certes, disaient les gens, Robert n'était pas gâté par la nature. Mais son entreprise marchait bien. Son épouse dont on cherchait toujours le prénom était toujours là, efficace. Certes, le deuxième garçon n'avait pas les charmes de ses frères. Mais il avait la chance de les avoir. François se montrait si prévenant !

François faisait encore et toujours l'admiration de tous. C'était lui qui animait non seulement la fratrie mais la famille. La permanence de son optimisme joyeux et zélé était un carburant pour la maison. Son humeur équilibrée, stimulante sans excès, apaisante, un baume. On le citait en exemple pour sa capacité à communiquer, mettre chacun à l'aise, déjouer tout risque de dispute ou de conflit, faire que chaque visiteur se sente comme chez lui... Il était le meilleur ambassadeur de la maison. La plupart des visiteurs se réjouissaient à l'idée de le voir. Sa précocité jamais prétentieuse illuminait les conversations où il savait si jeune, avec une certaine éloquence mêler humour et réflexion tout en écoutant chacun.

Xavier était le plus chétif. Quelque chose de fragile dans les traits ou la silhouette. Mais rien de dangereux.

Rien qui ne puisse en tout cas vraiment inquiéter. Les traits encore plus fins si c'était possible que ceux de l'ainé. Toute sa présence agissait en écho à celle du grand. Xavier était le délicat. Il savait toucher par sa présence le plus dur ou la plus revêche. Sa pureté, sa fraîcheur, sa lumière, éveillaient la tendresse. Il était plus doux qu'une fille, mais sans afféterie. Il était démonstratif et tendre. On lui aurait tout pardonné. Mais qu'aurait-on eu à lui pardonner ?

Robert affichait une satisfaction benoîte. Comme il grossissait, sa démarche d'année en année se montrait plus essoufflée. Les affaires ne cessaient pas de se développer mais raisonnablement. Il serait presque devenu un notable s'il n'avait conservé les manières simples de son milieu d'origine. On lui en savait gré.

Il avait échappé aux manières des parvenus. Son luxe, son embourgeoisement, conservait ce côté pratique. Rien d'imbu chez lui. Il avait le contentement simple. Il était gourmand. Il aimait son confort. Il roulait maintenant dans le haut de gamme que proposait Peugeot. Sa voiture cossue ressemblait à celle des ministres. Il n'aurait jamais roulé dans une voiture clinquante. Il aimait conduire, mais à son allure tranquille, il savait rester calme au volant. Il appréciait passer du temps à table avec ses clients. Manger était un vrai plaisir pour lui. Il lui fallait de la quantité et des plats en sauce où il pouvait tremper son pain. On lui en apportait de larges panières. Il restait encore raisonnable avec le vin.

Le soir, il veillait à ne pas rentrer trop tard, pour voir son émission favorite à la télévision et se régaler du babil joyeux de ses garçons qui étaient son bonheur. Orlane lui préparait des amuse-gueule. Immanquablement il proposait son aide tout en sachant qu'elle serait refusée. C'était une politesse. Il ne demandait pas ce qu'il y aurait à dîner. Il aimait les surprises.

La maison n'avait pas changé, mais elle était repeinte régulièrement et toujours parfaitement entretenue. Orlane avait acheté de gros canapés de cuir noir.

Elle enrichissait progressivement son matériel électroménager haut de gamme, robuste et efficace. Les épouses des clients de Robert qui venaient parfois, les voisines des gros commerçants qui habitaient le quartier, sa belle mère même, s'étonnaient : Orlane n'avait jamais voulu prendre personne pour l'aider à la maison. Il n'en était pas question. Ce ne serait pas fait correctement, à sa façon. Elle voulait vérifier elle-même la propreté de chaque pièce, l'absence de calcaire dans chaque lavabo, l'alignement impeccable des slips et chaussettes tous repassés par ses soins, dans les placards où chacun de ses hommes allait retrouver pour chaque jour la tenue à porter.

L'intendance était absolument parfaite. Les quatre hommes n'avaient qu'à penser à leur métier, à leurs études ou à leurs loisirs. Orlane n'aurait jamais accepté que l'un d'entre eux s'empare du balai, d'un torchon, mette la table ou remplisse le lave-vaisselle.

Xavier, très tôt avait eu quelques velléités de l'aider à la cuisine. Cela lui fit vite interdit même si ponctuellement avec l'aîné, ils se lançaient dans la préparation d'un gâteau ou d'une salade de fruits. Orlane veillait et rangeait derrière eux.

À Xavier qui l'interrogeait sur le ménage et la charge pour leur mère, François expliqua que celle-ci préférait tout faire elle-même, qu'il ne fallait pas la déranger. Il proposait des jeux dans le jardin.

Xavier ne rechignait pas. Ils jouaient en trio. En réalité, il était en général le véritable partenaire des jeux. Laurent était l'innocent, le balourd qui perdait dans les parties les plus simples, incapable de la moindre stratégie. On le laissait parfois gagner avec bonté car même une partie de bataille aux cartes, il l'aurait perdue.

Qu'il s'agisse de courir, nager, construire des cabanes, monter le petit train électrique, inventer des histoires avec de petits soldats, se déguiser ou fabriquer des objets, Xavier réussissait forcément mieux que Laurent. Admiratif de l'aîné, il buvait ses paroles et apprenait tout très vite. Ils étaient complices. Ils inventaient ensemble des aventures de pirates ou d'explorateurs qu'ils vivaient avec intensité sous l'œil morne de Laurent qui dévorait les paquets de biscuits emportés pour « *l'expédition* ». En visite, en voyage, en famille ou au restaurant puisqu'ils commençaient à sortir, les trois garçons épataient les autres mères toutes admiratives de la bonne humeur qui régnait entre les enfants : jamais de dispute, jamais d'impatience, jamais de jalousie ou de scène.

Ce qui était épatant, c'est qu'ils savaient être joyeux sans troubler ni déranger. Si François était l'initiateur de nombre d'activités, il était aussi le régulateur de ses frères. Les parents n'avaient besoin d'exercer aucune espèce d'autorité. Le cadet était replacé discrètement sur les rails. François veillait à ce qu'on ne le perde pas dans les promenades ou les lieux publics. On était polis, gentils, bien élevés.

Cette bonne humeur contagieuse fit que rapidement ils furent invités partout.

« C'est toujours un bonheur de vous accueillir ! disait l'un. » « Et si vous veniez pour les petites vacances à la campagne ? disait l'autre. » Et c'est ainsi qu'on les vit de plus en plus souvent, partir en famille, à la campagne ou à la mer, chez les uns ou les autres.

Il n'était pas encore question de voir les garçons s'évader seuls. Il fallait même inviter les trois garçons avec leurs parents. Mais outre le fait que leur présence était agréable, qu'ils joueraient volontiers avec les autres enfants apportant leur bonne humeur pacifique, ce qui était formidable, c'est qu'Orlane mettait automatiquement et généreusement ses talents d'intendante au service de la famille qui les accueillait.

Le coffre de la Peugeot était rempli de quoi nourrir un régiment. C'étaient des gigots, des pâtés en croûte, du boudin blanc truffé, des quenelles, des pâtisseries. Tout était prévu jusqu'à la vaisselle, les nappes ou les serviettes.

Mais quel est son prénom déjà ?

Inviter Orlane et sa famille pour un week-end à la campagne, c'était bénéficier d'un traiteur et d'un personnel de service à la maison. Le tout gratuitement et sans avoir rien à faire. Car Orlane ferait tout. Les enfants pouvaient jouer tous ensemble, les parents discuter au salon... Orlane prenait vite ses repères et s'affairait discrète.

Si une maîtresse de maison voulait l'aider, elle s'emparait du balai ou du torchon prétextant qu'elle ferait plus vite et qu'envahissant les lieux avec sa famille, elle leur devait bien ça. Il était difficile de résister et après tout Orlane faisait si bien les choses, il était si facile de se laisser prendre en mains.

On comprit vite qu'Orlane choisissait toujours des plats de qualité, qu'il y aurait du très bon vin et des restes pour la semaine à venir. Pourquoi résister ?

Il arrivait que des amis des familles hôtes, invités également, se trouvent pris de confusion. On prenait Orlane pour la bonne.

— Tu as pris une extra pour le week-end ? Ça a dû te coûter une fortune ! disait-on à la maîtresse des lieux.

— Pas du tout ! C'est la maman des petits, la dame de Robert que tu vois sur le fauteuil, répondait-on en cherchant désespérément le prénom d'Orlane.

On s'en amusait, les conversations reprenaient le dessus.

Comme François de son côté animait la petite troupe d'enfants sans que jamais il n'y eût l'ombre d'une dispute, un dégât ou un problème quelconque, chacune des visites était appréciée et parmi leurs connaissances, l'habitude vint vite de se répartir leur venue. On allait les uns chez les autres. Tout cela était festif et fait d'insouciance.

Côté enfants, il y avait parfois de grands jeux dans les jardins, les forêts ou sur les plages. François savait inventer des histoires de cow-boys ou de Mohicans, de pirates et de naufrages où chacun trouvait son rôle.

La bande d'enfants vivait alors de ces moments intenses dont tout adulte qui a eu la chance d'avoir une belle enfance se souvient avec ferveur. C'était une petite société toute tournée vers le rêve et l'aventure. François en était le grand metteur en scène et Xavier enrôlait les plus petits. Personne n'était de côté. Les adultes les regardaient de loin, parfois presque jaloux, trouvant qu'ils formaient une jolie équipe.

Lorsque le jour s'assombrissait, les enfants se retrouvaient dans les chambres. Orlane servait l'apéritif du soir aux parents.

Alors, les petites filles appréciaient de pouvoir jouer avec Xavier. Il savait être doux, adorait habiller les poupées en inventant des histoires. Les gamines avaient les joues un peu roses. Les garçons de leur côté adoraient la présence de François. Il était l'ami idéal. En grandissant, ses traits préadolescents confirmaient sa beauté lumineuse, ce charisme.

Ses yeux profonds étaient une invitation à la confiance. Ça chuchotait à voix basse des secrets de garçons et l'amitié se tissait genoux contre genoux.

C'est peut-être à ce moment-là, imperceptiblement, que Laurent ne trouvait plus tout à fait sa place. Ou plutôt posé dans une chambre, près de l'un ou de l'autre de ses frères, se trouvait-il alors légèrement en retrait. Non pas exclu, mais pas tout à fait concerné. Spectateur passif, on ne venait pas vers lui. Il ne dérangeait pas. Mais il était à côté. Il n'engageait rien et petit à petit on tendait à l'oublier.

Il n'était pas rare au moment du dîner, quand Orlane appelait la petite troupe d'enfants, car on les faisait en général manger à part sur la table de la cuisine, avec un menu spécialement pensé pour eux, qu'on oublie tout simplement Laurent dans une chambre.

Il fallait se souvenir avec lequel de ses deux frères il était resté. On le retrouvait sur un tapis ou assis sur un lit. Comme un objet posé là où on l'avait laissé. Sa mère l'asseyait à la table avec les autres enfants, mais lui nouait toujours une grande serviette autour du cou. Il se salissait pas mal en mangeant. Cela tenait plus du bavoir que d'autre chose. Ça faisait parfois un peu rire les autres. C'est que Laurent comme son père, appréciait beaucoup manger et en grandissant allait manger de plus en plus y consacrant l'essentiel de son énergie.

« Tout se passe bien ? » lançait parfois Robert lorsqu'il osait une incursion dans la cuisine pour voir sa femme œuvrer. C'était aussi une façon ostensible de signaler à Orlane qu'il commençait à avoir faim et que l'apéritif était terminé.

Orlane qui n'aimait pas être prise en défaut sur son « *timing* », lui redonnait parfois une bouteille ou un saucisson qu'elle venait de découper, tout en s'affairant auprès des petits. Il y avait presque une pointe d'agacement dans sa voix, mais elle savait se contenir.

Robert repartait comme un enfant, rougissant légèrement et se dirigeait vers les autres en ne manquant pas de se cogner à une chaise ou à la porte.

Les petits gloussaient. Orlane veillait à ce que les assiettes soient remplies. Elle servait toujours les garçons en premier. Elle commençait par François, puis par l'aîné des garçons de la maison imposant ostensiblement une forme de hiérarchie dans la distribution des morceaux de poulets. Les cuisses pour les plus grands, les ailes pour les cadets, le blanc pour les filles. Une fois le dessert avalé, les enfants filaient sans aider. C'était refusé par Orlane. Bien commode.

Après le repas du soir, qu'il fallait ensuite servir aux adultes, Orlane n'avait pas terminé sa journée.

À peine avait-elle rangé la cuisine et balayé le salon, qu'elle veillait déjà au bain des enfants puis aux préparatifs pour la nuit. Il fallait un peu plus aider Laurent. François pouvait s'en charger en partie.

C'était là son rôle d'aîné qu'il assumait bien volontiers. Xavier lui était autonome et vivait sa vie avec les plus petits ou les filles s'il y en avait.

Il y eut ce soir, cette fois, en Normandie, dans une maison où ils allaient souvent : l'aîné des enfants de la famille qui les accueillait avait le même âge que François. La petite fille le même âge que Xavier. Les aînés devaient aller sur leurs onze ans et la première année de collège les plaçait du côté des grands. L'autre était un Aurélien au regard très bleu, aux cheveux qui tombaient dans le cou avec peut-être un côté un rien sauvage, sa mère concédait qu'il n'était pas toujours facile, mais il montrait une vraie tendresse qui passait et rencontra celle de François. Ils se prirent l'un pour l'autre d'une amitié intense et entière. Une amitié faite de confidences et d'élans complices.

C'est là, dans l'ambiance chaleureuse de cette famille tranquille, que Laurent se sentit vraiment plus seul. Il n'y avait pas d'autre enfant de son âge. Il allait d'un binôme à l'autre. On le faisait jouer pourtant il ne se sentait ni tout à fait du côté des petits, ni du côté des grands. Il était dans cet entre-deux. Pas exclu mais pas sollicité. Même le chien de la maison lorsqu'il rejoignait les enfants en battant de la queue semblait l'ignorer pour aller se frotter aux autres. Laurent n'était pas inclus dans les conversations ou ses rares interventions n'étaient jamais à propos.

C'était après le repas. Les petits avaient pris leur bain, mais Aurélien et François, avaient décidé d'occuper seuls ensuite la salle de bains et de faire couler un grand bain moussant.

Ils fermèrent la porte à clé. Pris par l'ennui et rôdant par là, ne parvenant pas à voir ce qu'il se passait par le trou de la serrure, Laurent trouva un tabouret haut dans le couloir qui lui permit de se hisser jusqu'à une sorte de lucarne. Il ne vit pas grand-chose, mais assez pour deviner dans la baignoire Aurélien et François assis face à face, jambes mélangées et se passant affectueusement la mousse dans le dos.

Orlane arriva dans le couloir et surprit son cadet :

— Que fais-tu là Laurent ? Tu vas tomber ! Elle s'approcha et constata que la porte était fermée à clé.

— C'est François, ils font l'amour avec son copain ! lança Laurent comme il aurait jeté une bombe.

— Tu dis n'importe quoi... Puis à haute voix,

— Quand vous aurez fini François, il faudra coucher ton petit frère.

Cet incident resta à flotter dans l'air comme une étrangeté. Dans le regard de Laurent d'habitude éteint derrière ses lunettes, s'était allumée une lumière noire et dure. Une vraie méchanceté. Une dureté. Une petite haine. Juste un éclair.

Lorsque nous évoquons les années heureuses de notre vie ou lorsque tout simplement nous parlons du bonheur, nous occultons soigneusement ces petits signaux, ces légères entailles, ces presque riens qui pourtant annonçaient les malheurs futurs. Tout ce que donnait à voir Orlane du bonheur de sa famille, était à l'image de ces guides aux sommaires bien structurés, aux illustrations sages. Un bonheur si parfait. Chaque chose était à sa place. Tout était prévu, ordonné, rangé, soigné, planifié avec une méticulosité inaltérable. Les parents de Robert étaient tranquilles. La tante d'Orlane était rassurée. Sa cousine presque dépitée de voir à quel point « *tout roulait si bien* » comme prévu : les affaires de Robert, l'auto confortable, la maison moderne, les trois garçons, les amis qui les invitaient... La belle vie ! C'était l'image impeccable de la famille parfaite. L'image d'une réussite constante, affirmée sans jamais sombrer dans l'extravagance des parvenus. Robert travaillait beaucoup, Orlane était une mère exemplaire et dévouée. Il n'y avait rien à leur reprocher. Des parents modèles. Une famille française moderne et prometteuse. Leurs garçons étaient formidables, beaux et drôles... enfin, il y avait bien Laurent... on en parlait à peine, discrètement, avec une sorte de pudeur gênée : moins beau – il fallait l'avouer –, moins doué, – enfin, après un aîné comme François, c'était difficile de soutenir la comparaison –, mais il semblait heureux, – c'était souvent répété dans l'entourage comme pour se rassurer – et avec son père, il trouverait toujours un métier.

Il aurait été idiot de s'inquiéter.

Xavier était un peu fragile, mais très sensible et si intelligent, à l'image de son aîné bienveillant, chaleureux et dynamique, lequel veillerait toujours sur lui comme il faisait déjà, il n'y avait rien à craindre. Les conditions étaient réunies pour qu'ils réussissent leur vie plus tard !

Ce bonheur si bien planifié s'était imposé comme une évidence. Une institution.

Par chance, Orlane, dont on oubliait invariablement le prénom, avait un tel sens du sacrifice, témoignait d'une telle abnégation, d'une telle persévérance dans son rôle de mère efficace et présente mais discrète, toujours au front, tout en ne faisant jamais d'ombre à personne, qu'aucune de leur relation n'aurait émis la moindre jalousie à son égard. Elle aurait été séduisante et chaleureuse, il en eut été autrement. Elle avait réussi sans spécialement faire envie.

« Tu ne voudrais pas d'une femme comme elle ? » disaient souvent les dames si le sujet venait sur le tapis. Ce à quoi les hommes répondaient en riant que « non merci ! ». Car on se l'avouait pour se dédouaner, ils avaient réussi, mais Robert et Orlane ne formaient pas un couple sexy ni très amusant. Ils restaient très convenus, conventionnels alors que les premiers frémissements de la libération soixante-huitarde commençaient à agiter jusqu'en province. C'était une belle famille, une famille de son époque, une famille moderne qui se chauffait au fuel, roulait dans une grosse berline.

Orlane malgré son manque de charisme et le fait qu'on trouvait toujours aussi difficilement des sujets de conversation avec elle, était généreuse, elle assurait et rassurait. Ses congélateurs étaient pleins. Elle avait de bonnes adresses quand on cherchait un boucher, un plombier ou un électricien, elle connaissait les meilleurs modèles d'aspirateur à conseiller, elle pouvait toujours dépanner si on cherchait un détachant, un sèche-cheveu ou un mixer. Elle se rendait utile si besoin. Indispensable quand on l'invitait : elle restait la seule personne que l'on connaissait qui faisait tout chez vous si on l'invitait... Il arrivait que ces dames se l'avouent : inviter Orlane et les siens en week-end c'était un peu comme prendre des vacances. Orlane s'occuperait de l'intendance, de la cuisine et des enfants. François et Xavier animeraient les jeux des petits... Certes, il y aurait Robert assis dans le fauteuil, un verre à la main, à moitié endormi, mais il était gentil et guère dérangeant.

Alors, les toutes petites graines de malheur, ces petits points discrets, ces failles minuscules, personne ne les pressentait ni ne les voyait vraiment.

Sauf Laurent qui fixait étrangement la compagnie sous ses lunettes sales. Avec son regard noir et perçant.

Si son esprit était moins vif que celui de ses frères, il comprenait qui attirait immanquablement l'attention. Il savait pour qui seraient les premiers baisers lorsqu'ils arrivaient chez leurs amis.

Il avait remarqué sa propre ressemblance avec son père et qu'il n'avait pas la beauté de ses frères. Il le constatait chaque jour un peu plus. Une sorte d'éloignement.

En grandissant, il ressentait qu'on veillait toujours sur lui avec gentillesse. Mais c'était la gentillesse qu'on aurait accordée à l'animal de compagnie de la famille sans les caresses affectueuses.

Dans les maisons où il était reçu, il était accepté, mais comme un second rôle dans les jeux. Un figurant. Un personnage dans le décor. On ne lui faisait pas de confiance. On ne lui prêtait pas le vélo reçu à l'anniversaire, le dernier jeu à la mode, le ballon de cuir. On ne lui demandait pas de raconter des histoires, d'animer une partie. On ne s'adressait pas à lui directement, on ne le questionnait pas sur ses passions ses jeux et encore moins l'école.

Sa mère ne le disqualifiait jamais. Mais elle servait l'aîné en premier. Parce que c'était l'aîné. Laurent avait droit à une cuisse de poulet comme François. Mais la sienne serait peut-être moins dorée. Il recevait une part de gâteau comme celle de Xavier. Identique en taille et en apparence. À bien y regarder c'était celle où il avait pu rester un petit défaut, une griffure dans le glaçage, une perle sucrée de moins... presque rien. C'était imperceptible. Mais Laurent le ressentit avant de le savoir. Il recevait souvent en cadeau la même veste en laine que ses frères. La sienne serait de même facture. Mais il y aurait ce petit défaut, ce bouton de guingois, cette couture de travers. Il fallait un œil averti pour le voir.

Le sien sut l'être étonnamment précis. Acuité secrète. Il voyait. Il savait. Il taisait.

Quand François et Xavier recevaient des livres : c'était pour eux des histoires d'aventures, des romans épiques ou des bandes dessinées drôles. Laurent recevait des livres avec de nombreuses photos, sur les animaux ou les fossiles, ou les pays du Monde. Beaux et ennuyeux. Du coup il les laissait de côté. Chacun croyait devoir noter qu'il aimait donc moins les livres que ses frères, serait probablement moins intellectuel que les deux autres. Il avait cela en commun avec son père. On lui faisait plutôt des cadeaux pratiques, utilitaires alors que ses frères recevaient des jeux amusants et inspirants. Et cela s'accentua indiciblement de jour en jour.

Au fil des années, François continuait de faire preuve de charisme, arborait ce sourire charmeur qui mettait tout le monde de bonne humeur, tandis que le petit Xavier, sur ses pas, touchait par sa grâce, la bonté et la douceur de ses yeux. A contrario, le visage de Laurent, réplique replète et juvénile de celui de Robert, restait impassible, le regard inexpressif derrière les lunettes rondes qu'il portait toujours un peu plus sales et embuées comme son père.

Si le regard de Laurent s'allumait brièvement, c'était pour laisser passer ces éclairs noirs. Si brefs. Imperceptibles. Personne ne s'en était jamais rendu compte. Puisque personne ne le fixait jamais dans les yeux.

Personne sauf le chien de la famille d'Aurélien qui reçut un jour un coup de pied de Laurent dans les côtes au moment où sardonique celui-ci vola le biscuit qu'on venait de donner à l'animal. Le chien s'était sauvé dans un couinement apeuré tandis que Laurent ricanait la bouche pleine de miettes.

De la jalousie à la vengeance il n'y a qu'un pas. En Laurent germait et prospérait cette méchanceté sourde et muette qui reste dans la poitrine, qui se fixe et bute sous le front fermant un peu plus le visage. Car petit à petit, dans le secret de son mutisme et de son apparente naïveté docile, Laurent commençait à nourrir du ressentiment et de l'aversion.

Contre son père dont le modèle de laideur lui devenait insupportable, contre sa mère sèche, contre ses frères trop beaux, trop charmeurs qui captaient toute l'attention. Contre leurs fréquentations et cette amabilité dégoulinante des amis qui l'isolait. Contre le miroir de la salle de bains où il se percevait à présent trop semblable à son père, avec ces formes molles, sans énergie, sans volonté apparente. Là, il se tenait longtemps debout. Il restait des minutes entières. Face à lui.

Il lui arrivait, torse nu devant le miroir, les chairs pendantes, de caresser son ventre strié de vergetures. Le gras le marbrait déjà comme ces viandes que sa mère tranchait d'un coup sec sur le plan de travail de la cuisine. Il pensait à manger. Ce qu'il aimait c'était le gras. Il touchait son abdomen et il se dégoûtait. Et il pensait à ce qu'il allait manger. Son goût pour le gras et le sucre l'obsédait.

Il pouvait se faire un sandwich dans la moitié d'un gros pain où il ajoutait pêle-mêle, restes de rôti, saucisson, gâteau à la crème, mayonnaise... Il aimait manger jusqu'à l'écoeurement. Sa mère le laissait faire mettant cela sur le compte de la croissance. Elle ramassait en silence tout ce qu'il avait laissé tomber sur le sol de la cuisine.

Il n'était pas rare qu'il transporte des restes de miettes au coin de sa bouche luisante et circule ainsi sans vergogne.

Ses frères lui faisaient la remarque sans agressivité. Il se sentait humilié mais léchait avidement ce qui pouvait rester.

Parfois, dans la salle de bains, devant le miroir, il découvrait des restes accrochés à son menton. Il jouait à les attraper avec sa grosse langue jaunâtre.

Laurent se sentait seul. Il effleurait son ventre puis le soupesait à deux mains. Il le caressait doucement dans l'ombre, caressant l'antre de la revanche de sa haine naissante. Sa vengeance. Cette vengeance qu'il ne se disait pas encore vraiment à lui-même. Cette vengeance qui tenait plus de la bête enfouie que du projet. Une chose énorme tapie dans son ventre.

Ce ventre était son ami. Son allié. Il le voyait s'élargir d'année en année, de mois en mois. Il le contemplait dans un mélange confus de honte et d'amour avec le tortillon de son gros nombril. Il pensait à un gros cochon. Il lui arrivait qu'il se le dise. « Je suis un gros cochon ». C'était un des rares moments où on pouvait le voir sourire face à la glace.

Mais quel est son prénom déjà ?

Alors debout, dans la salle de bains au carrelage impeccable, grande pièce qui résonnait, il osait produire un pet : une longue, énorme, puante et visqueuse flatulence qui envahissait la pièce.

Il riait et restait un moment avant de sortir dans un étrange état second.

La Neige

Un nouveau rituel s'imposa dans la famille. Après celui des séjours chez les amis où Orlane faisait tout, on prit l'habitude de partir chaque année à la neige. On y allait passer Noël, puis en février lors des vacances d'hiver puis même au fil du temps en fin de semaine...

C'était une idée de François. Il avait vu des skieurs à la télévision. Il avait entendu parler des nouvelles stations qui apparaissaient partout. On parlait d'or blanc. Certains de leurs amis y louaient ou y achetaient des appartements. Il les avait vus rentrer le visage bronzé, joyeux, racontant des histoires amusantes.

Le garçon qui se passionnait pour tout, avait regardé des magazines, s'était renseigné sur les prix. Jeune adolescent, il savait faire preuve d'initiative. Avec sa bonne humeur habituelle, il milita tranquillement pour convaincre la famille.

Il commença par son père et se l'attacha en montrant son intérêt pour les affaires immobilières et de vraies connaissances du marché.

« Ce serait un bon placement ! » disait-il à son père qui dodelinait de la tête admiratif en souriant.

Les nouvelles stations de ski, construites dans des résidences très laides, se développaient comme des champignons détruisant des pans entiers de montagne et de forêt. On construisait de larges routes que l'on perçait sans ménagement à travers les rochers. Les gens du pays ébahis, constataient que l'on accordait plus d'intérêt à ces gros tronçons que l'on reliait aux autoroutes qu'aux chemins en ruine de leurs communes. Mais ils sentaient que c'était ça le progrès. De gros chasse-neige équipaient dorénavant les petites communes choisies pour y implanter des stations, rejoints par d'autres étranges grosses machines destinées à créer et entretenir le domaine skiable. Pour leurs projets, les promoteurs avaient acheté leurs terres pentues. Parfois on leur donnait en échange de quelques hectares un deux pièces dans l'une de ces barres aux étonnantes formes architecturales. Dans le même temps, de rusés brocanteurs échangeaient leur mobilier de bois massif contre du formica si facile à nettoyer. Il y avait comme une ivresse à se livrer au progrès et tous ces équipements modernes.

Incontestablement, acheter un appartement à la montagne dans ces immeubles modernes, était vu à la fois comme un investissement et le témoignage avéré d'une belle réussite sociale. François montra à son père que le placement ne pourrait être qu'utile.

Déjà convaincu par l'érudition de son fils, Robert était épaté par les connaissances et l'assurance de François. Il devinait en lui un futur commercial redoutable d'énergie et de conviction pour l'entreprise. Mais il lui fallait l'aval de son épouse. On sollicita donc un soir l'avis de la « *première ministre* » qui tenait serrés les cordons de la bourse familiale. Elle n'avait jamais elle-même évoqué ou envisagé un tel projet. Mais l'initiative de François lui plut. De toutes façons l'appartement constituerait un bon placement pour plus tard. François poursuivit son travail de conviction d'abord en direction de Xavier qui fut immédiatement ravi à l'idée de découvrir de nouveaux horizons. Il aimait les paysages, rêvait de découvrir marmottes et chamois dans leur milieu naturel. L'idée de grand air, la neige, le soleil, les glissades avec ses frères, tout cela l'enchantait d'avance. Sa joie acheva de charmer les adultes déjà plutôt convaincus. Ce projet conjugait les intérêts du père pour l'immobilier, ceux de la mère pour les bons placements et l'image sportive du ski s'associait à merveille l'optimisme de l'époque. Cela deviendrait donc le projet de la famille.

Un peu moins celui de Laurent.

Comme s'il allait de soi que le ski n'était pas vraiment fait pour lui, François suggéra délicatement que Laurent pourrait faire de la luge. On pourrait lui en trouver une belle et solide que l'on fixerait au toit de la Peugeot.

Ainsi, Laurent pourrait participer et faire de belles glissades et descentes avec eux.

Le puîné écouta passivement comme toujours sans témoigner d'enthousiasme. Il ne bruissa pas quand on lui fit comprendre que le ski n'était peut-être pas pour lui. Le vélo où il s'essouffait en moins de cinq minutes était déjà un calvaire. Laurent n'aimait pas beaucoup le sport. Sans que cela ne fut jamais prononcé, il était implicitement le handicapé de la famille. Son père qui s'identifiait à lui, avait trouvé cela très bien. Il avait promis d'essayer la luge ce que désapprouva immédiatement Orlane d'un ton sec : « Tu n'y penses pas ! Tu n'es plus un enfant, mais chef d'entreprise ! »

François promettait d'aider à tout organiser. Il revint régulièrement sur le sujet. Quand il était seul avec son père, il alla même voir Orlane dans son petit bureau, évoquait souvent la question avec Xavier et même devant leurs amis. Ceux qui s'étaient déjà lancés se sentaient flattés de raconter leurs vacances à la neige. Il y eut des séances de diapositives pour achever de convaincre Orlane. On montrait l'équipement, les marques de bronzage...

Ce fut Robert, mandaté par Orlane qui en réalité avait tout acté, qui fit l'annonce lors d'un repas du soir. Le projet était validé. Il savait où il y avait de beaux appartements à vendre pas très loin de Grenoble. On pourrait s'y rendre aisément en voiture.

Les garçons explosèrent de joie. Sauf Laurent accaparé à verser la raclette sur la pomme de terre.

Tout s'enchaîna assez vite dans une certaine jubilation.

On entraît déjà dans l'hiver, François, en tant qu'aîné et instigateur du projet, fut autorisé à accompagner son père. Ils firent le déplacement le dimanche suivant et visitèrent des appartements.

Cette fois Orlane était restée à la maison mais avait noté ses nombreuses consignes sur une fiche bristol. Cela tombait bien, les appartements étaient livrés équipés et répondaient à ses exigences. À défaut d'être beaux ils étaient modernes, pratiques et confortables. Des vides-ordures équipaient chaque appartement. On pourrait y avoir le téléphone.

Dans le vaste cinq pièces qu'ils choisirent, avec une vue magnifique sur les pistes, chaque chambre était dotée d'une douche et d'une moquette orange pour les chambres des enfants ou bleu vif pour la suite parentale. Un local était dédié aux skis. Le chauffage central tournait à plein régime. Il y avait un interphone, un parking pour la Peugeot et des restaurants juste au pied de l'immeuble. Les remontées mécaniques, visibles depuis les fenêtres étaient à moins de cent mètres. Le vendeur leur assura qu'ils pourraient louer tout le matériel dont ils auraient besoin pour s'amuser, comme des combinaisons, ou l'acheter dans les boutiques neuves de la station. Tout fut rondement mené le jour même. L'appartement fut acheté comptant. L'agent immobilier ne retenait plus sa joie. La neige se mit de la partie pour fêter l'évènement. L'agent peina et dérapa souvent avant de réussir à fixer les lourdes chaînes sur les roues de la Peugeot.

Ils rentrèrent assez tard dans la nuit, avec des prospectus plein les mains. Orlane leur avait gardé leur repas au chaud. Bien qu'elle ne s'épanche pas, elle était satisfaite intérieurement.

« Tu auras une luge orange comme la moquette de ta chambre ! » lança François en riant à Laurent. Il venait de confirmer à Xavier déjà sous les couvertures qu'il avait vu de très beaux skis dans une vitrine.

Alors, il fut décidé que la famille se rendrait dès la semaine suivante à l'appartement pour l'inaugurer et découvrir les pistes puisque la neige était là.

—
Années de neige, années de joie... les garçons comme leurs parents s'approprièrent vite les lieux. Il ne fallut pas beaucoup de temps à François pour apprendre à virevolter dans la neige. Il dégageait tant d'énergie joyeuse que cela contaminait toutes les pistes. Plus timoré, Xavier suivait avec grâce. Il aimait glisser à la manière d'un danseur. Orlane les contemplait souvent d'en bas, buvant son chocolat chaud en terrasse. Elle semblait ne pas avoir froid dans son éternel imperméable mastic. Elle avait simplement noué son foulard sur la tête.

Robert, le visage rouge, essoufflé par la côte, aidait péniblement Laurent à monter la luge sous les sapins tandis que François et Xavier glissaient et dansaient déjà au loin sur la neige loin des grappes de skieurs maladroits.

Pour peu qu'il y ait un rien de soleil, les garçons évoluaient vifs et beaux dans la lumière. Ils savaient être souples, épouser les contours de la piste. François comme Xavier se montraient à l'aise. La silhouette mince et rapide de l'aîné dans sa combinaison rouge s'éloignait pour ne devenir qu'un point puis se rapprochait soudain à la vitesse d'une fusée envoyant des gerbes de neige sur son passage. François déployait sa force en jouant de virages coupés, fonçant à bout de souffle dans les éclats de rire... puis il s'amusait à dérapier. Endurant, avec un véritable instinct, il savait faire montre d'une fluidité inégalée. On aurait dit un skieur émérite. Sa force de jeune adolescent se déployait. Xavier s'inspirait de son grand frère pour la grâce du geste mais restait plus calme tandis que Laurent sur sa luge, descendait ensuite, dents serrées. Son allure était plus proche de celle du bulldozer ou du char d'assaut. Il avait du mal à diriger sa trajectoire et finissait la plupart du temps en s'enfonçant avec un bruit assourdi dans la neige meuble presque aux pieds de sa mère.

Les joues rouges, les yeux brillants, on rentrait à l'appartement en s'ébrouant des derniers flocons avant de se réchauffer de gaufres brûlantes et d'un chocolat mousseux.

Il y avait tant d'insouciance et d'exaltation, qu'Orlane se surprit presque à se laisser aller au bonheur de ce spectacle.

Elle n'osait pas se le dire, mais elle sentait que c'était ça le bonheur. Seul Laurent se montrait un peu grognon, secoué par ces descentes trop rapides en luge qu'il maîtrisait mal.

Il avait en réalité assez peur. Robert était content. Orlane le reprenait doucement s'il abusait du vin chaud.

Les nuits des garçons à la montagne étaient tranquilles et profondes. Orlane passait le soir tard un dernier coup de balai ou de serpillière pour s'assurer que l'appartement soit impeccable avant de rejoindre Robert endormi, l'air satisfait, les mains sur son ventre.

C'étaient de belles journées.

Il était arrivé parfois pour de courtes vacances que l'on invite un enfant de l'une ou l'autre des familles amies. Aurélien vint le plus souvent. En grandissant, sa lèvre supérieure s'était ombrée de duvet, mais il avait conservé les traits fins et une peau diaphane. Il échappait aux disgrâces de l'adolescence et déployait cette beauté d'ange, un peu sauvage mais une vraie gentillesse. Il n'avait d'yeux que pour François dont il buvait les paroles et qu'il ne quittait jamais. La complicité entre eux était évidente. Il n'y avait jamais l'ombre d'un désaccord.

Quand Aurélien venait, le regard de Laurent prenait au contraire une certaine dureté. Il s'apprit progressivement à détester Aurélien. Parce que celui-ci avait su gagner l'amitié de François. Parce que François lui faisait des confidences à voix basse et l'entraînait skier au loin, hors de la vue des adultes. Cette proximité le dégoûtait presque. Il s'était réjoui lorsqu'il avait entendu d'autres adolescents en bord de piste, commenter le passage de François et de son ami.

L'allure presque efféminée de ce dernier poussait aux quolibets et engagea Laurent à se moquer de lui ouvertement. Les parents durent le reprendre. Orlane ne tolérait pas les familiarités.

Elle limita toutefois les invitations en direction d'Aurélien après avoir surpris un matin celui-ci endormi au creux des bras de François et non dans son lit gigogne. Cette image la troublait par ce surcroît de sensualité qu'elle dégageait. Par le sentiment d'un risque sourd. Comme quelque chose de contrariant pour la norme à laquelle Orlane veillait à se conformer depuis toujours. Sans douter de lui, François expliqua à sa mère qu'Aurélien avait eut froid dans la nuit.

Elle invita alors la sœur d'Aurélien en lieu et place de son frère. L'enfant était proche elle de Xavier. Mais Orlane se ravisa. En les observant, elle voyait Xavier prendre les allures féminines de la fillette, jouer avec ses poupées. Elle en fut tout autant contrariée. Rien ne fut dit vraiment. Mais un trouble traversa Orlane comme la jalousie et l'agacement traversaient Laurent.

Orlane invita alors un garçon d'une famille de l'école. Il avait l'âge de Laurent et sans être aussi épais et mou que lui, ressemblait davantage au cadet dont il avait l'âge avec sa grosse tête de boxeur et son côté mastoc. Ça ferait un ami pour Laurent avait-elle dit affichant soudainement un souci d'égalitarisme.

Mais cela fâcha Laurent qui osa lui dire un jour dans la cuisine : « Tu invites Marc pour jouer avec moi, car il est gros et moche comme moi et bête comme moi ! »

Il y avait quelque chose de compliqué dans ces invitations. Orlane voulut les limiter mais François réclamait Aurélien avec insistance. Il fallut que sa mère lui demande de rester discret et de ne pas rendre jaloux ses frères. En réalité seul Laurent était jaloux. Xavier appréciait Aurélien puisque François l'appréciait. Il ne se posait pas de question. Xavier était une jeune âme, loin de tout sous-entendu ou de toute parole de disqualification. A contrario, le ressentiment, l'aigreur, poussaient en Laurent comme une mauvaise plante. Sa bouche aux lèvres tombantes, prenait un rictus amer. Il critiquait François et se moquait des manières d'Aurélien.

Tout cela ne détruisait pas la bonne ambiance des jours passés à la neige. Ce n'était qu'une sorte d'ombre au tableau. Un arrière-plan. Un petit arrière-goût désagréable qui surprenait puis qu'on s'efforçait d'oublier et repoussait comme une mouche du revers de la main. Robert échappait tout à fait à cette psychologie. Pour lui tout allait bien dans le meilleur des mondes. Ces récréations à la neige étaient inespérées pour lui. Il devenait sportif par procuration.

La famille vint de plus en plus souvent s'échapper à la neige. Les garçons s'enivraient de descentes. La station devint leur seconde maison.

Mais quel est son prénom déjà ?

Et comme tout continuait de bien aller, il n'y avait rien qui puisse inquiéter ni les parents, ni les enfants que ces petites contrariétés ou impatiences qui frissonnent à l'adolescence.

Famille moderne, famille en réussite... Tout le monde s'accordait à le confirmer. Les amis, la famille, les collègues de travail de Robert. Robert lui-même tout en gardant une forme de modestie, était bien content de tout cela et d'avoir été choisi par Orlane.

Sans elle, il habiterait encore dans le petit deux pièces à côté de l'appartement de ses parents. Il n'est pas dit qu'il aurait trouvé seulement une autre femme pour vouloir de lui. Ou alors une femme sans ambition, laide qui lui aurait donné des enfants à son image et tout le monde aurait végété dans la médiocrité.

Robert se le disait souvent, il conservait pour Orlane une réelle reconnaissance. Il était fier tout de même de sa réussite matérielle et fier de ses garçons, même s'il sentait au fond de lui qu'il faudrait aider Laurent. Comme une sorte de prix à payer pour ce bonheur trop parfait.

Mais quel est son prénom déjà ?

Le Brouillard

Ce jour-là, il était très tôt encore, il avait plu la veille mais la neige n'avait heureusement pas fondu. Les garçons étaient partis devant piaffant d'impatience. François, en éclaireur comme toujours, brûlait de s'emparer des pistes. Laurent tirait et poussait sa luge ahanant pour aller la hisser en haut de la piste la plus facile avant d'entamer une longue descente. Suivait Xavier toujours aussi fin sur la neige, avec sa silhouette bleue, presque frêle. En réalité tout se passa très vite.

À cause de la luge et du monde en bas, ils avaient grimpé la piste à pied, délaissant les remontées mécaniques. L'air était vif mais humide de brume. François avait pris de l'avance. Il s'apprêtait déjà à aborder la descente plein d'énergie. Laurent était en haut, positionnant lentement la luge, attachant ses moufles. Xavier arrivait derrière ayant au contraire de l'aîné pris un peu de retard sur le groupe.

Un gros homme qui appartenait à l'équipe de la station, reconnaissable à son bonnet rouge et pompon bleu, son sifflet autour du cou et son anorak vert pomme, s'adressa vivement à Laurent : « Faut faire demi-tour les enfants ! C'est pas prudent de rester. Y a le brouillard qui est en train de tout envelopper ! C'est un truc à risquer un accident ! ». Il s'éloigna vers d'autres skieurs en contrebas. Robert ne moufta pas. Xavier parvint à la hauteur de Laurent :

— Qu'est-ce qu'il te voulait ce type ?

— Je sais, pas, j'ai rien compris... mais tu veux me raccompagner à l'appart ? Trop mal au ventre !

— Et François ?

— Il se débrouillera seul, tu penses...

— Tu peux pas te débrouiller seul toi ?

— J'ai mal au ventre, elle est lourde la luge, aide-moi !

Les deux jeunes frères descendirent à l'appartement. Tandis que Laurent fonçait aux toilettes, Xavier expliqua à sa mère pourquoi ils étaient redescendus.

— Il a certainement encore trop mangé, soupira Orlane. Et ton frère ?

— François doit être déjà sur la piste, tu penses...

Mais quel est son prénom déjà ?

Ces mots-là, Xavier ne les oublierait jamais. Comme l'attente interminable de Laurent qui s'éternisait et l'envie d'aller retrouver François.

Le brouillard descendit soudainement sur l'immeuble. On aurait dit qu'on avait jeté un immense drap blanc sur le bâtiment. Mais au-delà du coton qui s'infiltrait partout, se diffusait en clignotant, jusque dans l'appartement, la lumière bleue de gyrophares qui en tournoyant se réfléchissait sur les murs de la cuisine.

Robert entra dans la pièce avec son journal à la main. « Il a dû se passer quelque chose ! » dit-il à sa femme.

Le visage d'Orlane était blême et se découpait sur l'écran blanc du mur de la cuisine éclairé par à-coups de la lumière bleue des gyrophares qui tournoyaient. On aurait dit à présent que tout l'appartement clignotait en bleu.

Laurent sortit enfin des toilettes. Ils se retrouvèrent tous les quatre dans la cuisine. Tétanisés.

Xavier, rivé à la vitre glacée de la grande baie vitrée du salon, sous la lumière clignotante bleue des gyrophares des secours, pleurait des larmes froides.

Mais quel est son prénom déjà ?

L'enterrement

Orlane se montra parfaite et efficace. Elle organisa toutes les étapes de la cérémonie avec méthode. Sans larmes. La logistique fut impeccable. La célébration millimétrée. Elle n'avait perdu aucun de ses réflexes d'intendante. Précise, telle qu'on l'avait toujours connue. Elle restait une organisatrice hors pair en toutes circonstances. Au début elle impressionna par son courage, sa retenue. La question de la religion n'avait jamais vraiment préoccupé la famille. Les enfants n'avaient pas été baptisés. Ils n'avaient pas reçu d'éducation religieuse. Cela ne faisait pas partie des soucis de leur mère. Les parents de Robert allaient rarement à la messe. La famille n'était pas connue à l'Église. Orlane parvint cependant à persuader le curé de la paroisse qui ne la connaissait pas, d'organiser une messe avec tous les rites catholiques. Elle fit un don généreux. Très généreux. Elle supervisa elle-même dans un temps record la construction d'un caveau familial par l'entreprise de son mari.

Sans en rajouter dans le décorum, celui-ci, vaste, prévu pour toute la famille, en imposait par sa masse. C'était un grand bloc de béton gris. Moderne. Elle avait depuis longtemps acheté une concession perpétuelle en même temps que la maison. Elle s'occupa donc de tout comme elle avait toujours su faire. Avec précision. Les formalités. Le cercueil et ses options, les faire-part, l'annonce sous forme d'encart dans le journal local, le registre de condoléances, les tentures de deuil pour encadrer l'entrée de la propriété, la plaque, les gerbes de fleurs, l'inscription... tout en continuant de gérer seule la maison.

Le corps de François avait été ramené en ambulance et installé dans sa chambre. Il était, avaient dit les secouristes, mort brutalement, sur le coup, prenant un gros rocher en pleine face. Il le connaissait ce rocher, mais il était allé trop loin et s'était perdu à cause du brouillard. Seule Orlane avait vu la dépouille de son fils décrétant qu'il ne faudrait pas que ses frères la voient. Il avait été transporté dans une housse en tissu bleu close par une fermeture éclair.

Xavier, terrifié, avait entrevu les hommes la transportant dans l'ombre de l'escalier. Ils prenaient leur respiration pour affronter les dernières marches. La housse avait frôlé le mur y laissant une vague empreinte bleue ce qui ulcéra Orlane.

Plus tard, une odeur forte d'essence de lavandin embaumerait l'étage et témoignerait de la présence du corps.

Les ambulanciers étaient repartis, un gros billet en poche, impressionnés et presque effrayés par la retenue et la froideur de la mère. Ils mirent indûment cela sur le compte de la tristesse.

Orlane ne savait pas si elle était triste. Elle avait tant de choses à faire. Elle devait penser à tout. L'action dominait. Elle devait faire avec fatalisme mais avec résolution. Elle ne se donnait guère le temps de penser qu'à la liste de choses à effectuer sans rien omettre. Pas un instant elle ne s'était vraiment arrêtée sur les circonstances de l'accident ou sur les liens qu'elle entretenait avec son fils aîné.

Elle ne songeait pas tellement plus à la nécessité de s'intéresser à la tristesse de ses enfants ou de son mari, pas plus qu'elle ne sollicitait la moindre consolation de leur part. Robert errait dans la maison, les bras ballants, hébété, incapable d'agir, de rien dire. Il ne savait pas quelle attitude adopter. Ni avec ses fils, ni avec sa femme. Ses parents étaient atterrés mais ne savaient pas mieux consoler. On n'avait pas les mots.

Le vieux contremaître qui avait vu François grandir écrasa une larme. On donna congé à toute l'entreprise pour le jour de l'enterrement. Les visages étaient sombres.

Cette période montra la famille à la façon d'un film en noir et blanc, légèrement surexposé. La mère impressionnait le voisinage par son courage et son action.

Mais quel est son prénom déjà ?

Chacun percevait qu'elle agissait seule et ne pouvait trop compter sur son mari trop mou et ses garçons trop jeunes. « Comment s'appelle-t-elle déjà ? » demandaient les voisins qui pour une fois s'inquiétaient de son malheur.

Au lycée, dans la ville, la rumeur avait vite circulé. Parmi ses camarades, ses professeurs, François était populaire. Délégué de classe, présent dans de nombreuses activités. Plusieurs filles pleurèrent à l'annonce de sa mort. Et même des garçons. François avait apaisé tant de conflits, mis tant de joie dans leurs jeux. Il avait permis d'arranger tant de situations compliquées avec les professeurs. Son énergie, sa générosité, son humour, son sourire et ses grands yeux convaincants faisaient que chacun avait une anecdote à raconter à son sujet. Mais le manque était déjà si fort que les évocations s'achevaient dans les larmes. « Il était si beau... » avouaient sans jalousie des garçons. Chacun se promettait de ne jamais l'oublier, de le prendre en exemple. Une sorte de légende se forgeait doucement.

Aurélien étrangement n'avait pas été l'un des premiers à savoir. Il apprit la nouvelle presque par hasard à la fin d'un cours. Il la reçut comme un coup à l'estomac, d'abord incrédule. Il se la fit répéter plusieurs fois. Il ne voulait pas la croire, pas l'accepter. Comment avait-il pu y échapper, ne pas avoir été appelé ? Pourquoi personne ne l'avait prévenu ? Il renversa sa table de la salle d'études devant lui...

Ce fut un vrai choc. Il s'absenta plusieurs jours, jusqu'à l'enterrement. Il était dévasté. L'idée lui était insupportable. Un pan entier s'arrachait de sa vie.

Sa mère avait tenté des mots. Mais il s'isolait dans sa chambre écoutant en boucle les chansons qu'ils aimaient avec François. Il cherchait partout des signes ou des traces de sa présence. Un foulard qu'il avait porté et il sentait son odeur, tentait de s'en imprégner et de la retenir. Un livre qu'il lui avait prêté où il avait griffonné des commentaires humoristiques au crayon... Un dessin au fusain que François avait fait d'un trait et qui les montrait tous les deux. Aurélien crut même retrouver un cheveu de son ami entre deux pochettes de disques. Il n'en était pas certain, mais il le conserva comme une relique. Un cheveu, fil ténu, presque insaisissable entre ses doigts. Si fin, si doux. Si léger. Il lui semblait impossible de se projeter sans lui. Aurélien pleura beaucoup dans la solitude de sa chambre. Son visage se creusa et s'allongea comme s'il vieillissait prématurément. Le spectre de la fatalité semblait enserrer toute la ville.

Le jour de la cérémonie, l'église fut pleine comme elle ne l'avait jamais été. Le proviseur avait autorisé professeurs et élèves qui le souhaitaient à se rendre à l'enterrement. Tous les gars de l'entreprise étaient là ainsi qu'une foule d'anonymes.

Les curieux venus là par hasard étaient saisis par la beauté du grand portrait de François qu'Orlane avait fait dresser dans l'église juste derrière le cercueil.

Mais quel est son prénom déjà ?

La photo en couleurs montrait François tel que tout le monde l'avait connu avec ce grand visage souriant, apaisant et chaleureux et ses yeux bleus céruléen au regard profond.

Xavier, debout et raide au premier rang, tenant à deux mains le prie-Dieu, fixait avec intensité le portrait de son frère. La tristesse accentuait la fragilité de Xavier mais sa ressemblance avec son aîné frappait d'autant plus depuis sa disparition.

Robert statique, respirait fort à côté de son épouse, le visage fermé. Elle, semblait presque indifférente mais en réalité coçait intérieurement sur sa liste, les étapes de la cérémonie jusqu'à la collation de remerciements qui aurait lieu à la maison. Un chronomètre rythmait son cerveau mieux que son cœur.

C'était de la foule rassemblée que montait un souffle ému d'empathie. Laurent se retourna vers elle un instant, avant de contempler à son tour le grand portrait de François et d'esquisser une grimace sardonique en sa direction.

Ce furent de jeunes ouvriers de l'entreprise qui portèrent le cercueil de chêne blond recouvert de fleurs. Le cheminement du corbillard et l'arrivée au cimetière durèrent une éternité. Le ciel se dégagea quelque peu. Même les oiseaux se taisaient. On jeta un peu de terre, on déposa les couronnes et les gerbes.

Peu de personnes osèrent s'approcher du petit groupe formé par la famille de François. Le visage inexpressif de sa mère finissait par mettre les gens mal à l'aise.

Mais quel est son prénom déjà ?

Robert était décomposé et ses yeux disparaissaient derrière les verres fumés de ses lunettes. Laurent grimaçait étrangement. Xavier pleurait, les yeux grands ouverts. Son chagrin transperçait tout le monde.

Aurélien arriva seul devant la tombe dans son grand manteau. Il déposa en tremblant un poème qu'il avait écrit sur un parchemin roulé et noué par un ruban de couleur ainsi qu'une rose noire. Ses yeux étaient mouillés. Il serrait les lèvres.

Le jeune homme s'approcha du petit groupe que formait la famille, muet. Orlane imperturbable restait droite et froide, Robert défait, les bras toujours ballants, Laurent le fixa d'un regard noir et dédaigneux. En voyant Aurélien et cherchant soudainement un réconfort, Xavier se jeta dans ses bras et l'étreignit en le serrant intensément. On aurait dit des retrouvailles. Comme s'ils étaient les seuls à se comprendre mutuellement dans l'intensité de leur désarroi. Comme s'il avait trouvé un allié. Aurélien enserra maladroitement les épaules menues de Xavier, le menton dans ses cheveux bouclés qui lui rappelaient ceux de son ami.

Orlane resta muette. Elle pensait au minutage de la cérémonie. Laurent fixa les garçons avec une expression de dégoût qui cachait mal la haine qui affleurait sur ses lèvres. Il serrait les poings. On aurait dit qu'il allait frapper Aurélien.

Mais quel est son prénom déjà ?

Puis celui-ci se détacha doucement de Xavier et rentra directement chez lui à pied comme il était venu, dans une tristesse absolue.

Peu à peu la foule se désagrégea avec discrétion et il ne resta plus que quelques proches, la famille et le prêtre. Il se pencha vers Orlane pour lui murmurer des encouragements. Il avait été touché par la ferveur.

Il avoua son regret de n'avoir pas connu François et confia que les portes de l'église restaient ouvertes. Reprenant sur elle, Orlane l'invita pour la collation qu'elle donnait à la maison.

Laurent resté un peu en retrait fut le dernier à quitter l'emplacement. Au moment de partir, alors que le groupe marchait déjà loin devant, il tourna le dos à la tombe et envoya en sa direction un énorme pet bruyant et puant dont il fut le seul spectateur. « Tu l'as bien cherché ! » dit-il en riant à l'intention du mort.

À la maison, à l'instar des précédentes étapes de la cérémonie, tout avait été parfaitement organisé. Un buffet avait été dressé dans le salon.

Les invités, debout, parlaient à mi-voix. Robert s'affala dans son fauteuil. Il demanda à Orlane qui s'approchait pour lui verser du café si l'on ne ferait pas mieux de vendre l'appartement à la montagne. « Il n'en est pas question ! » répliqua-t-elle.

Mais quel est son prénom déjà ?

La Vie Sans François.

Il fallut vivre sans François. Continuer sans la joie de François. Cette joie qui entraînait autrefois toute la maison et l'ouvrait vers les autres. Cette joie, foi magique, une sorte de clé du bonheur. Un sésame, un aimant. Tout le charisme de François les avait traversés et portés tel un fleuve chaud. S'ouvrait la saison sèche.

Orlane avait simplement dit qu'il faudrait reprendre au plus vite les bonnes habitudes. L'école allait recommencer. Les enfants avaient certainement des devoirs. Elle incita Robert à reprendre un peu son équipe en mains et s'assurer qu'il n'y avait pas de retard sur les chantiers.

Alors que de nombreuses mères sont connues pour ne rien toucher de la chambre de l'enfant disparu et préserver autant que possible les souvenirs, Orlane fit tout autrement.

Dès le lendemain de la cérémonie, elle descendit elle-même au sous-sol pour y chercher un gros tournevis.

Elle remonta déterminée et dévissa la plaque du prénom de son fils sur la porte de sa chambre. Il ne resta plus que la marque du rectangle et les quatre trous des vis. Elle jeta le tout dans la première poubelle venue, repoussa le lit contre le mur.

Elle défit les draps. Rangea les oreillers et la couverture dans le placard. Il ne resta plus que le matelas nu. Elle ouvrit la fenêtre à deux battants pour aérer largement la pièce et la nettoya à grande eau brûlante. Elle avait versé un flacon de Javel. Il flottait pourtant encore cette odeur d'essence de lavandin. Elle appela les garçons. Dans la pièce ensoleillée mais glacée, elle invita ses fils à se partager sans attendre les affaires de leur frère, en veillant à une égale répartition. Les habits étaient trop grands encore pour Xavier et trop étroits pour Laurent, mais ils pourraient se distribuer tout ce qui leur irait.

— Même les caleçons ? demanda Laurent.

— Autant que ça serve, répliqua la mère.

Alors les frères se partagèrent l'héritage de l'aîné. Ce fut une épreuve pour Xavier. Il tenta de préserver ce qui à ses yeux était précieux aux yeux de François et de se réserver ses livres préférés, par respect.

Puis il trouva son journal intime dans le tiroir du bureau. C'était un petit cahier d'écolier mais très épais, recouvert d'une couverture violette en plastique.

Laurent soudainement intéressé, avait deviné qu'il y avait là une chance de trouver quelque confession ou secret inavouable. Il voulut l'arracher des mains du plus jeune. Il lut impudique quelques passages à voix haute, en se gaussant. Il avait trouvé le nom d'Aurélien. Mais il butait sur les mots, ne comprenait pas tout et critiquait les pattes de mouche de l'aîné rendant l'écriture illisible. Heureusement, il était mauvais lecteur.

C'est Robert peu habitué à employer la discipline qui entendit les hurlements des garçons. Il fut touché par le désarroi de Xavier mais ne voulait pas faire de torts à Laurent. Ce dernier arborait pourtant un rictus railleur qu'il n'aimait guère. On partagea bêtement livres et cahiers en deux tas. Par chance, Xavier sauva le journal qu'il alla enfermer à double tour dans son propre tiroir secret. Mais il ne voulait pas le lire. Laurent était surtout attiré par les jeux, les figurines, l'électrophone de François. Il aimait les gadgets, les accessoires, le clinquant.

Xavier les lui abandonna au profit d'objets plus personnels, de stylos, d'une vieille montre à aiguilles, de cadeaux qu'il avait pu donner autrefois à son frère aîné. Il récupéra un poster avec un dragon noir stylisé. Il sauva secrètement une série de photos prises au photomaton de la gare. On y voyait Aurélien faire des grimaces et des sourires.

Laurent, à la fois excité et énervé, stockait les objets qu'il s'était accaparés comme un butin. Il entassa tout dans sa chambre sur son propre lit. Il était rouge. Sa peau luisait.

Son menton tremblait. Alors que le côté débonnaire de Robert permettait d'en faire un bon gros aimable, Laurent révélait une laideur méchante, extravertie. Ce qui était curieux, c'est que lui d'ordinaire si mou, presque apathique, semblait réveillé par la disparition de François. Ce moment du partage entre eux des biens de l'aîné avait libéré une fièvre inhabituelle.

« C'est moi l'aîné maintenant ! C'est moi le plus vieux ! » lança-t-il les yeux emplis d'orgueil et d'animosité.

Ses poings battaient l'air dans une gestuelle de petit dictateur haineux.

Cela acheva de désespérer Xavier. Il s'échappa tristement pour se réfugier dans sa chambre où il passa beaucoup de temps à trouver une place attitrée à chaque objet venu de son frère qu'il considérait douloureusement comme des reliques. Le jeune garçon sortit totalement éprouvé de ce moment et sentit une solitude terrible l'envahir. Sa mère ne le consolerait pas, son père était démuni et Laurent lui paraissait si étranger, dur et agressif qu'il se demanda comment il pourrait tenir dans cette maison froide et hostile.

Il ne fallut que deux jours ensuite à Orlane pour faire vider totalement la chambre par des ouvriers de son mari. Les meubles furent entreposés au sous-sol. Une fois la pièce vidée de son contenu, elle la nettoya de nouveau à l'eau de javel, descendit les stores électriques et ferma la porte à clé. Définitivement.

Elle ne parla plus jamais de François.

Chacun fit semblant de retourner à ses habitudes. Car s'il y avait les rituels, les choses à faire, il manquait la présence de François. Le fil coloré qui enchantait et reliait les personnes, sa parole enjouée, ses propositions de jeux, de sorties, de visites, sa curiosité du monde, son enthousiasme, ses gestes affectueux. Il ne restait plus que la sécheresse ordinaire des jours et le rictus sarcastique de Laurent qui ne manquait pas de rappeler qu'il était à présent l'aîné. Un sentiment de malaise envahissait aussi bien les grands-parents que les rares amis qui passaient encore à la maison. Il y avait quelque chose d'obscène dans ces paroles formulées comme une revanche.

Laurent prit la place de François à table malgré les faibles protestations de Xavier qui lâcha prise. Un jour, sans prévenir personne, il se rendit à l'entreprise faire la tournée des ateliers et des salles, le torse bombé. On aurait dit qu'il faisait le tour du propriétaire. Il jouait les princes héritiers. Il n'en avait ni la noblesse, ni la grâce.

« Quand Papa prendra sa retraite, ce sera moi le patron ! » clamait-il goguenard. Cela mit très mal à l'aise les vieux contremaîtres. L'un d'eux osa dire que Xavier serait sûrement amené à s'associer. Laurent répondit par un rire nerveux que son frère était bien trop fragile pour les affaires, que c'était un petit intello.

Un des vieux ouvriers d'origine italienne, gitane maïs au bec, lâcha entre les dents à ses collègues, qu'il ne resterait pas dans la boîte si par malheur ce petit Mussolini devenait le patron.

Robert reprit ses tournées commerciales dans sa Peugeot. Il avait négligé pour la première fois de changer de modèle. Il n'écoutait plus les mêmes jeux radiophoniques mais uniquement des chansons. Les clients gênés qui le savaient en deuil limitaient leurs exigences.

Le carnet de commandes s'allégea ostensiblement. La reprise économique des trente glorieuses s'essouffait sans mot dire. On trouvait moins de terrains à bâtir. Moins d'argent. Mais Robert s'en souciait peu. Il avait repris son activité, les habitudes restaient présentes, il aimait toujours les bonnes tables comme une sorte de consolation ou une façon d'augmenter sciemment son mauvais taux de cholestérol. La foi n'était pourtant pas là. Parfois, entre deux rendez-vous ou même au moment de rentrer à la maison le soir, Robert garait la voiture dans un renfoncement, un chemin creux. Il entrait dans la forêt ou derrière les buissons. Il s'asseyait simplement sur une souche ou un talus. Il restait là, assis sans rien dire ni faire, une demi-heure ou plus, se laissait parfois surprendre par la nuit ou la pluie et reprenait la route, méditatif et triste.

Xavier avait retrouvé l'école. Le sourire embarrassé des professeurs. La sœur d'Aurélien l'accompagnait partout dans la cour, déjeunait avec lui.

Elle tentait de faire diversion en lui parlant de ses lectures. Il ne la voyait pas vraiment. Parfois, il apercevait Aurélien de loin, traversant la cour. Ses longs cheveux blonds continuaient de pousser. Ils commençaient à descendre sur ses épaules. Comme un jeune hippie. Ils étaient en désordre, presque sales et négligés, pas coiffés. Aurélien prenait des airs de vagabond, rasait les murs et fuyait les gens. Le regard de Xavier silencieux et meurtri, s'attardait sur cette silhouette en souffrance.

L'établissement lui-même, depuis l'absence de François, ne semblait plus être qu'une de ces constructions cubiques et sinistres, pratiques mais sans âme, une usine à bac.

Alors Xavier se concentra sur ses études. Il ne parvenait pourtant pas vraiment à se projeter à court et moyen terme.

Les notes de Laurent déjà faiblantes, dégringolèrent brutalement. Les professeurs compréhensifs mirent cela sur le compte de la disparition de l'aîné. La jeune femme qui avait pris les fonctions de censeur au lycée, demanda à le rencontrer. Elle fut frappée par l'attitude hautaine du garçon, ce regard dédaigneux qui contrastait avec le visage franc et souriant de François, toujours coopératif et force de propositions pour le lycée ou la douceur tendre de Xavier. Elle l'entendit dire que de toute façon, bac ou pas, Laurent voulait reprendre l'entreprise de son père, qu'il n'avait pas besoin de diplôme pour ça et qu'il ne comptait pas s'éterniser dans des études inutiles. Ce qu'il avait gagné en assurance s'accompagnait d'une dose de méchanceté visible à l'œil nu.

Devant tant de ressentiment et de cynisme, toute femme qu'elle était, « l'ascenseur » comme aimaient à se moquer les élèves, se sentit d'abord désemparée, puis effarée et déçue. Elle décida de laisser tomber et qu'à la première occasion on virerait ce crétin. Ce qui la retenait c'était la présence de Xavier dont elle savait la sensibilité.

Le lycée déroula ses jours avec la régularité des grosses aiguilles noires de la grande horloge du préau principal. Une sorte de grisaille collante alourdissait l'ambiance. Les journées étaient longues et laborieuses. Dans les conversations les uns et les autres s'en tenaient aux banalités d'usage. On faisait mine de laisser le temps estomper la douleur. Mais ce n'était plus comme avant. François avait emporté avec lui l'entrain, le petit goût d'insouciance, la curiosité, ces petits traits d'humour qui ponctuaient les cours. Il manquait le capitaine de l'équipe de handball, le délégué de classe, celui qui savait dérider la revêche cuisinière de la cantine, celui qui par un signe, un encouragement, un sourire mettait du liant partout. Il manquait, mais on n'osait pas se le dire vraiment. Un arrière-goût dans la bouche, chacun faisait ce qu'il avait à faire au rythme des emplois du temps et des cahiers de textes.

Xavier mit beaucoup de temps avant d'oser contacter Aurélien. Il le fit par sa sœur. Celle-ci confia que son frère était triste, restait quasiment tout le temps enfermé dans sa chambre à lire ou jouer de la guitare.

« J'ai quelque chose pour lui... »

Mais quel est son prénom déjà ?

Ils se virent dans « l'annexe », un café à deux pas du lycée. Xavier crut qu'Aurélien ne viendrait jamais. Celui-ci finit par arriver avec plus de vingt minutes en retard sur l'heure prévue. Il avait la tignasse en désordre et les yeux rougis. Il sentait le tabac. Il paraissait avoir maigri. Il portait une immense écharpe de laine rouge. Ses longues mains fines s'échappaient de son manteau beige et occupaient toute la petite table de formica bleu.

Xavier portait une sorte de blazer, bleu aussi mais marine avec des boutons dorés. Il paraissait tout menu devant la grande tasse de chocolat chaud à moitié vide.

Sans parler, il sortit de sa poche le ruban de photos d'identité en noir et blanc encore attachées qui montraient un Aurélien tout joyeux faisant la grimace. Ces photos prises au photomaton de la gare. Il déroula la bande entre les mains d'Aurélien.

Aurélien les regarda comme on contemple un vieux souvenir. Ce n'était pourtant pas si lointain. Puis il les reposa du côté de Xavier.

— J'ai les mêmes avec François et d'autres aussi avec nous deux faisant les cons. Je te les montrerai si tu veux. Mais garde-les, ça me rend trop triste ces souvenirs...

— Il t'aimait beaucoup.

— Il disait que tu étais fait avec le même moule que lui. Il se demandait comment vous aviez pu débarquer, enfin naître...

Ne te vexe pas... dans une telle famille. Que lui et toi, vous deviez venir d'une autre planète...

— Il te disait ses secrets.

— Il y a des secrets qu'on ne peut pas dire, même à son petit frère. Mais il t'aimait beaucoup. Ça je te le jure. Tu étais son préféré.

— Peut-être bien que nous étions ses deux préférés. C'est dur sans lui. C'est froid.

— Très dur. C'est trop bizarre. Tu lui ressembles tellement... tu es très différent, mais tu lui ressembles.

— Il veillait sur moi, il m'encourageait.

— Moi je l'admirais, il me protégeait.

Ils restèrent un moment sans rien dire, n'osant pas se regarder dans les yeux. Aurélien retira les mains de la table.

— Mais qui le protégeait lui ? Pas mes parents... Ils l'aimaient bien, mais ils ne savaient pas qu'il avait de grands rêves. Il voulait voyager. Si ça se trouve avec toi.

— C'est vrai. Parfois on rêvait qu'on allait s'acheter un bateau et qu'on ferait le tour du monde en suivant les côtes... en remontant les fleuves...

Aurélien contemplait un invisible lointain, par-dessus le comptoir du café en zinc qu'astiquait la serveuse avec application comme un marin fait briller le pont du navire.

Mais quel est son prénom déjà ?

Il osa regarder Xavier dans les yeux. Celui-ci le fixait. Ils esquissèrent un sourire. Aurélien avait allumé une cigarette puis l'avait écrasée dans la soucoupe de son café. Il prit la main de Xavier entre ses paumes. Il avait de longs doigts fins, des ongles un peu longs, pas très propres. Mais ses mains étaient chaudes alors que les doigts de la petite main de Xavier étaient glacés.

Ils restèrent ainsi un moment dans un mélange de gravité et de douceur. Aurélien sentait parfaitement entre ses mains battre le pouls de Xavier. Un peu rapide.

— Tu pourras passer chez moi si tu veux, comme faisait François, quand tu veux. N'hésite pas.

Mais quel est son prénom déjà ?

Une Amitié

Xavier et Aurélien trouvèrent de plus en plus fréquemment des moments comme de petites fugues ou des escapades à leur vie quotidienne pour se retrouver dans la chambre d'Aurélien.

Il y régnait un désordre incroyable. Pour Xavier cela en faisait un lieu exotique, un peu troublant et dépaysant mais aussi réconfortant tant le contraste était saisissant avec sa propre maison. Il se demandait à chaque visite comment son hôte pouvait accumuler un tel mélange d'objets disparates au milieu de ses draps et d'un lit qu'il avait vu toujours ouvert. Un lit défait, c'était une chose impensable dans la famille de Xavier. Sa mère veillait toujours à les faire au carré.

La mère et la sœur d'Aurélien furent contentes de voir venir Xavier. Ces moments sortaient Aurélien de sa tristesse même si celui-ci continuait de peu communiquer avec sa propre famille.

Seul Xavier était à présent admis dans cette chambre où tout s'accumulait. Feuilles froissés, des pochettes de disques, des cartes postales, des photos, des romans cornés, des bouts de poèmes, des lettres, des textes, des sous-vêtements, des petites assiettes avec des restes, des miettes, des bâtonnets d'encens consumés...

Un jour, Aurélien se hissa sur le sommier pour atteindre une petite étagère en surplomb du lit qui accueillait seulement deux boîtes à chaussures. Closes. Sans inscription. Bien rangées. Cela contrastait avec le désordre ambiant et intrigua Xavier. Il descendit les boîtes pour les montrer à son nouvel ami et les ouvrit. Serrées à l'intérieur, parfaitement rangées dans leurs enveloppes, les boîtes contenaient exclusivement les lettres de François pour Aurélien. Sur la plupart d'entre elles, François s'était amusé à écrire le prénom de son ami sous forme de calligrammes ou d'acrostiches avec d'amusantes circonvolutions qui courraient parfois au dos de l'enveloppe. François avait utilisé des encres de couleurs, rajouté des fleurs, des yeux, des visages souriants...

— Tu as dû lire mes réponses ?

Non, Xavier n'avait pas osé. Mais les enveloppes étaient dans un classeur. Il les avait vues. Il se doutait sans savoir vraiment d'où elles venaient. Mais il n'avait pas imaginé l'intensité d'une telle correspondance. Il était impressionné par la quantité.

— Je n'ai pas écrit autant que lui, reprit Aurélien. Et je ne sais pas dessiner comme lui. Comme on voulait éviter d'utiliser la poste pour ne pas se faire remarquer, on glissait nos enveloppes sous une pierre du mur du lycée. Juste sous la grosse horloge. Fallait être discrets. Par chance personne n'est jamais tombé dessus. Il m'écrivait presque chaque jour. Parfois, c'était juste pour partager un extrait de roman qu'il avait aimé ou un bout de poème. Tu te rends compte ? Il recopiait des pages entières de romans qu'il avait aimés, comme ça... Aurélien sortit de leur enveloppe quelques-uns des poèmes soigneusement pliés. Certains vers étaient de François. Ils avaient quelque chose d'un peu académique ou de pompeux. C'était des quatrains, ou des vers en octosyllabes, parfois même des alexandrins. Il arrivait qu'échappe une allusion tendre ou une citation des poèmes qu'Aurélien venait de lui envoyer. Aurélien à la demande de Xavier lui montra quelques-uns de ses propres textes. « Tu prends des risques ! » lui avait-il confié. En effet, les vers d'Aurélien, beaucoup plus libres étaient plus débridés, provocateurs, sexuels. Cela fit rougir Xavier qui à la question d'Aurélien nia avoir été choqué. Non, mais il découvrait un univers inattendu. Xavier comprenait qu'il était entré dans la part secrète de François. Il n'en aurait jamais rien su sans Aurélien. Et Aurélien se livrait à son tour, alternant grands silences et confidences. Il lui avait fait écouter sur sa guitare mal accordée cette chanson dont il comprenait à demi-mots qu'elle avait été écrite pour François.

Si l'on frôlait le trouble, il n'y avait jamais d'indécence dans la révélation. Toujours une grande délicatesse dans l'évocation.

Un après-midi, Aurélien osa lire à son nouvel ami une lettre de François où celui-ci parlait de Xavier avec des mots montrant combien il l'adorait et combien sa présence était un baume pour lui. Il y confiait que la présence de Xavier lui rendait la vie familiale plus supportable. François l'enjoué, François l'entraîneur, François s'était un peu épuisé à tirer la famille. Il ne trouvait d'écho que chez Xavier puis plus tard chez Aurélien. Tombait alors un peu le masque du François toujours joyeux et positif. Toujours énergique et constructif. C'était vrai mais c'était lourd aussi.

Il ne semblait pas en vouloir à ses parents. Pourtant il avait écrit qu'il aurait préféré une mère moins efficace et plus douce. Alors Xavier était pour François un allié, une lumière. Il avouait que « sans son frangin il aurait craqué depuis longtemps ». La façon attentive et délicate avec laquelle Aurélien lut les mots de François, le rendit soudain vivant aux deux garçons.

Sans réfléchir, Xavier eut l'impulsion presque enfantine de venir se réfugier contre le torse d'Aurélien. Celui-ci l'accueillit avec un mélange de naturel et de soulagement. La confiance était là. Ils se comprenaient et se consolait ainsi.

— Tu vois, finit-il par avouer presque hésitant après un long moment où chacun avait perçu la respiration de l'autre, c'était moi qui me réfugiais dans les bras de François. Et aujourd'hui c'est toi qui es dans les miens. Merci !

— Merci à toi ! reprit Xavier relevant la tête pour le fixer dans les yeux tout en jouant de ses doigts dans les cheveux emmêlés d'Aurélien. Tu es le seul avec qui je peux parler comme ça. Peut-être un jour, on les fera ces voyages... »

Comme si la nature avait peur du vide, de nouvelles habitudes prirent leur place, on commença à les croiser ensemble au-dehors. Le grand Aurélien, le gentil hippie aux cheveux longs et le frêle Xavier aux grands yeux.

On les croisait à la bibliothèque, parfois à la piscine ou au cinéma. Ils se retrouvaient à vélo sur la place et s'échappaient jusqu'à la campagne s'il faisait beau.

Au lycée, ils se faisaient toutefois plus discrets. Des gars de la section professionnelle qui jouaient les petits machos dans leurs salopettes, ne manquaient pas de se moquer d'eux lorsqu'ils apparaissaient, Aurélien le blond dégingandé aux longs cheveux, Xavier plus petit, frêle silhouette aux cheveux bouclés dans son long manteau bleu marine. Les gars les sifflaient comme des filles, leur parlaient au féminin, lançaient toute sortes d'obscénités à leur passage. Un jour, alors qu'ils marchaient côte à côte en sortant de la cantine, l'un d'eux se montra à la fois plus agressif et entreprenant. Les insultes fusaient.

Le lascar, vêtu d'un survêtement de sport les poursuivait presque menaçant. Xavier commença à avoir peur et craindre de se faire taper dessus. Il se sentait incapable de se battre. Mais Aurélien se retourna courageusement vers le quidam et l'invectiva d'un ton narquois : « Je sais pas si on est des tapettes, mais toi vu comme tu bandes, c'est sûr que t'es un gros pédé ! ». La tension dans le pantalon révéla qu'Aurélien avait vu juste et bien visé. L'autre grommelant s'en retourna si l'on peut dire, la queue au-dessus plutôt qu'entre les jambes, tentant de masquer l'aveu impudique de son corps, honteux et défait. Xavier malgré sa peur ne put retenir ses rires. Cet épisode valut à Aurélien l'admiration accrue de Xavier. Ils se promirent toutefois une plus grande discrétion même si Aurélien crut devoir ajouter « On n'est qu'amis, on n'est qu'amis, mais quand même... »

Une bonne complicité les soudait. C'était bien. À ce moment leur amitié sut dépasser la seule nostalgie de François et le risque de n'entretenir que la mélancolie. Il était avec eux, ils le rendaient vivant, mais ils le prolongeaient par leurs discussions, leurs lectures, leurs confidences et surtout cette proximité, cette intimité, cette compréhension réciproque. Lorsqu'ils se retrouvaient dans la chambre d'Aurélien la tendresse les menait parfois aux rives du désir. Ils osaient se parler des heures dans le lit, au chaud sous une couverture. Il arrivait à Xavier serré contre Aurélien de le toucher, jouer avec ses doigts ou ses mèches de cheveux. C'était lui le plus entreprenant dans les gestes d'affection.

Mais quel est son prénom déjà ?

Mais au détour d'une phrase ou sans raison apparente, Aurélien déposait un baiser sur le front de Xavier. Leurs lèvres ne s'effleurèrent jamais mais leurs haleines se mêlaient dans une intimité singulièrement douce et réconfortante.

Lorsque Xavier devait partir, ils se montraient au contraire peu démonstratifs. Comme s'il ne fallait pas trop marquer ce moment de séparation. C'était de brefs et anodins « bon, ben, salut !

Xavier remontait la rue sur son vélo, tout embrumé du parfum d'Aurélien, fragrance étrange mêlant tabac, encens, odeurs adolescentes. Xavier emportait ça jusqu'à son domicile où il rentrait les joues rosies par le froid, dans cette maison sans surprise, toujours impeccablement rangée.

Aurélien restait lui longtemps à rêvasser la tête dans l'oreiller sur lequel Xavier s'était appuyé. Il en humait lui aussi l'odeur. Il y retrouvait celle d'un savon à la crème. Puis il reprenait la lecture d'un roman, mais il rêvassait à François comme à Xavier et il lui arrivait dans le plus secret de son âme de se demander s'il était possible d'aimer autant et à ce point les deux frères d'une même famille.

Le Crabe

Il y eut cet évanouissement après une course en sport. Le prof mit Xavier au repos sur un banc. Une autre fois lors du cours d'anglais. La professeure s'inquiéta et le fit accompagner. On lui donna un sucre à l'infirmerie où il se reposa un moment. Il voulut retourner en classe. Ces journées où il était toujours aux limites du malaise. Une nausée dans la rue en rentrant un soir. Xavier s'appuya contre un mur. Des passants vinrent à son secours. Il voulut les rassurer. Mais il vomit encore.

Il cessa progressivement de prendre son vélo pour aller chez Aurélien. La côte l'essoufflait trop. Il prit le bus mais y rester debout l'épuisait. Il eut des vertiges de plus en plus fréquents. Des petites douleurs éparses. Des fourmillements qu'il mettait sur le compte du froid. Il faisait plein soleil.

Un jour Aurélien s'inquiéta de le voir si pâle, les yeux creusés par l'épuisement. Mais Xavier minimisait, mettait cela sur le compte de la fatigue, des révisions...

Un soir, alors qu'il rentrait du lycée suivi par Laurent qui dévorait un sandwich à pleines dents pour son goûter, Xavier s'évanouit sans crier gare dans le hall d'entrée de la maison et tomba rudement sur le carrelage. Cela fit rire son frère à gorge déployée. Orlane qui arrivait heureusement à ce moment sur le pas de la porte releva Xavier et l'installa sur le canapé de cuir du salon. Elle lui dispensa des soins à la manière d'une professionnelle mais sans épanchement ni manifestation particulière. Il n'avait pas de température. Laurent, la bouche pleine encore, se moqua « de la chochette qui a ses vapeurs ». Ils se rendirent le lendemain chez le médecin de famille qui redemanda son nom à Orlane même s'il savait qu'il la connaissait. Le vieux toubib, toujours un petit cigare au bec, examina le jeune homme avec circonspection. Il mit les malaises du garçon sur le compte de la croissance, l'invita à mieux s'alimenter mais ne prescrivit rien que de la vitamine C et des sorties au grand air.

Dans le bus qui les ramenait à la maison, Orlane dit qu'on irait dorénavant en forêt le dimanche, que cela ferait du bien à toute la famille et que cela lui éviterait de passer autant de temps à ruminer chez Aurélien. Elle demanda si celui-ci se droguait. Xavier se fâcha.

Robertregistra l'information sans réaction particulière. Des promenades en forêt ne pouvaient pas faire de mal.

Laurent s'énerva. Il préférerait regarder la télévision et refusait de changer ses habitudes pour « la chochette ».

À table, fixant sa mère dans les yeux, il renchérit sardonique que ce n'était pas pour lui qu'on changerait les habitudes, que c'était parce qu'elle ne l'aimait pas qu'elle l'avait laissé devenir obèse. Mais pour deux malaises de Xavier, on allait obliger tout le monde à des promenades en forêt.

Robert peu enclin à réagir à l'habitude, répliqua que l'obésité venait de lui et que marcher en forêt était une bonne idée.

— Alors si ça vient de toi, comment expliquer que ni François ni Xavier n'aient été gros ? répliqua Laurent avec perfidie.

Sentant l'orage gronder, Xavier dit qu'il appellerait Aurélien pour voir si celui-ci accepterait de l'accompagner. Le printemps commençait à venir.

— On verra, dit Orlane. Il faut vraiment marcher, pas vous asseoir dans la première clairière venue !

— On se demande ce que vous fichez tout le temps ensemble, ajouta Laurent goguenard et plein de sous-entendus. Il est bien plus vieux que toi le beatnik. Il est beau avec sa guitare celui-là ! Il pue ! »

Xavier était trop fatigué pour répliquer.

Sous l'effet des vitamines et des promenades peut-être, Xavier sembla un moment aller mieux. Mais il était contrarié de voir Aurélien moins facilement car Orlane, prise d'un vague soupçon considérait effectivement que Xavier n'avait pas l'âge pour traîner avec un jeune homme qui « doit avoir d'autres préoccupations » disait-elle sans que l'on puisse percevoir à quoi elle faisait allusion. Pourtant elle ne voyait pas la question autrement que d'un point de vue hygiéniste, presque médical.

Les malaises reprirent au bout d'une dizaine de jours. Plusieurs fois par jour. De plus en plus fréquemment. Xavier perdait souvent l'équilibre. Porter seul son sac était un calvaire. Mais il gardait la chose pour lui, repoussant inutilement ses limites.

Il y eut ce jour où l'infirmière du lycée, après plusieurs syncopes dans la même journée, décida d'appeler les parents de Xavier. Orlane répondit d'une voix neutre. L'infirmière tenta de l'alerter mais Orlane l'informa sèchement qu'on avait déjà vu le médecin, qu'un examen avait été fait.

Il y eut ce jeudi midi où juste rentré du lycée Xavier s'effondra sur le sol de l'entrée une nouvelle fois et perdit connaissance profondément. Orlane n'était pas revenue des courses ce jour-là. Laurent enjamba son frère en le dénigrant.

— J'ai trop faim ! Je veux pas risquer une hypoglycémie sous prétexte que mademoiselle à ses vapeurs !

Lorsque chargée de ses sacs de courses Orlane pénétra dans la maison, elle découvrit Xavier inanimé sur le sol. Couché en chien de fusil, il était visiblement inconscient depuis un moment et ne répondait ni à ses appels ni à ses claques. Elle téléphona aux pompiers. Dans l'intervalle, Laurent interrogé, nia s'être rendu compte de rien.

— J'avais trop faim, j'ai filé à la cuisine, tu étais où ?

Orlane partit avec Xavier et les pompiers demandant à Laurent de prévenir son père par l'entreprise.

Aux urgences, elle fut confinée dans une salle d'attente. Elle y resta seule des heures. Un néon clignotait sa lumière crue au-dessus d'elle, toute menue, petite et droite sur l'assise en bois vert pâle. Personne n'avait de nouvelles de son fils. On n'entendait que des portes claquer ou grincer, un changement de service, parfois un vieux malade paumé dans son pyjama traversait le couloir en traînant la potence d'une perfusion. C'était interminable. Au moment où après presque cinq heures d'attente elle s'apprêtait faute de nouvelles à quitter l'hôpital, un jeune interne l'interpella.

Xavier était revenu à lui. Il restait très faible. Les premiers examens n'étaient pas bons. Il allait devoir rester, subir des investigations plus lourdes. Il ne comprenait pas pourquoi on avait attendu. Le garçon serait transféré dans l'heure dans les services de l'hôpital. Mais il était tard. Il faudrait revenir le lendemain.

À la maison, Robert qui était rentré tournait en rond. Laurent restait enfermé à clé dans sa chambre. Le père ne comprenait pas où Orlane avait pu disparaître car en réalité il n'avait été prévenu de rien. Il supposa que Xavier était chez Aurélien. Visiblement rien n'avait été préparé pour le dîner. Une serviette de bains traînait oubliée sur le canapé, ce qui était un événement incroyable en soi. Robert se perdait en conjectures. Laurent ne l'entendit pas venir frapper à la porte de sa chambre à plusieurs reprises ce qui était logique compte tenu des hurlements dont il accompagnait de mauvaises chansons de variété jouées sur la chaîne dont il avait hérité de François.

Lorsqu'un taxi déposa Orlane à la maison, après être montée chercher de l'argent dans son bureau pour le payer, elle trouva son mari qui ouvrait et fermait mécaniquement les portes des placards de la cuisine dans l'espoir de trouver quelque chose à manger. C'était le claquement des portes et les lumières allumées partout qui avaient attiré son attention. Elle le regarda sidérée devant son incompetence. Peut-être trop longtemps, car le chauffeur de taxi impatient vint sonner.

Lorsqu'une catastrophe arrive dans une famille, chaque détail insignifiant prend un relief démesuré. La mémoire, pour alimenter les peurs futures, place tout sur le même plan.

Les portes qui claquent dans la cuisine, une chanson idiote et les braillements dans sa chambre de Laurent, les billets dans la main d'Orlane, pour payer le chauffeur.

Elle n'avait qu'un trop gros billet, tant pis, « gardez-tout ! » faute de monnaie, pour l'attente le type, ce soir-là ne pouvait cacher sa joie de gagner un si énorme pourboire. Le silence, le temps de remettre en ordre ses cheveux devant le miroir, de se laver méthodiquement les mains.

Au lieu de raconter d'abord ce qu'il arrivait à Xavier, Orlane s'excusa de son retard et proposa d'organiser un dîner rapidement dans la cuisine avec la promesse de tout expliquer. Elle demanda à Robert d'aller chercher Laurent.

– C'est fermé de l'intérieur ! Il ne m'entend pas !

Orlane lui confia un tournevis pour faire sauter la clé et un double pour pénétrer dans la chambre de Laurent.

Elle s'empressa de mettre la table et d'enfourner un plat surgelé.

Robert après des manœuvres maladroites pour ouvrir la porte, trouva Laurent hurlant ses chansons, entièrement nu et en nage sur son lit. Une odeur amère et douceâtre de sueur et de sperme envahissait la chambre. Le père sentit un mélange de dégoût et de colère monter en lui. Le garçon fut à ce point surpris et honteux qu'il enfila rapidement ses vêtements et descendit sans rien dire à la cuisine, en chaussons mais sans chaussettes ce que sa mère lui reprocha.

Son visage luisait de transpiration. Il cacha ses mains sous la table quand il se rendit compte que ses doigts étaient encore souillés.

Sa mère l'humilia en exigeant qu'il aille se laver les mains. Robert la regardait par en dessous, tenant sa fourchette. Orlane servait ses hommes comme à l'habitude avec des gestes précis d'automate. Tout était en ordre.

Lors du repas, Orlane leur délivra les informations médicales concernant Xavier à la façon d'un bulletin de santé officiel. Si Robert hébété et abattu montra son inquiétude mais ne sut rien dire, Laurent au contraire, affichait une bonne humeur de vainqueur et minimisa la gravité de l'hospitalisation de son frère « la chochette ».

Dans sa chambre d'hôpital Xavier dormait, le visage crispé, des perfusions au bras, des machines clignotant et ronronnant autour de lui veillaient sur son sommeil. Il avait été placé sous surveillance aux urgences.

Dès le lendemain matin à sept heures, les examens se succédèrent. Xavier fut ballotté de service en service. Plus d'une infirmière fut touchée par son visage aux grands yeux bleus. Sa fragilité. Mais quand ils pressentent un drame les professionnels se blindent. Les résultats étaient tous mauvais. Dramatiquement mauvais. Chaque nouvel examen ajoutait un signal négatif. Les visages se fermaient. Le dossier médical s'épaississait. Les voix devenaient plus graves, plus retenues. De service en service dans les sous-sols de l'hôpital, les aides-soignants poussaient son chariot avec tristesse. Mais Xavier le percevait à peine.

Bien que s'étant dotée de tous les guides médicaux disponibles, Orlane ne comprenait pas tout de ce que les spécialistes voulaient bien lui dire lors de ces brefs comptes-rendus. Les explications étaient techniques, alambiquées, avec toutes les circonvolutions habituelles pour tourner autour de la vérité et des vraies questions. Le protocole devait être respecté. Il fallait essayer. Voir. Attendre. Évaluer les résultats à l'aune de nouveaux examens afin d'envisager la suite. Étape après étape.

La mère donnait son accord pour les nouvelles investigations, un hochement de tête suffisait, les premiers traitements, une première période d'hospitalisation à durée indéterminée. En réalité, elle n'avait pas grand-chose à décider. L'autorité médicale avait déployé son armée. L'équipe était en marche. Les spécialistes allaient intervenir.

Alors mentalement elle dressait la liste des choses à faire, des personnes à prévenir. Elle était comme toujours centrée sur l'organisation. Toujours une intendante parfaite. Dans la chambre d'hôpital, elle remplaçait l'oreiller de son fils, refaisait le lit, rangeait ostensiblement tout ce qui pouvait l'être. Si elle demandait à Xavier comment il allait, elle était avant tout la mère « professionnelle » aux gestes de nurse plus qu'une maman douce. Ces gestes à l'allure technique, le fait qu'on ne la reconnaisse toujours pas à chaque nouvelle venue, son absence d'émotion apparente, avaient eu pour conséquence que le personnel de l'hôpital la prenait souvent pour une personne payée par la famille pour s'occuper de Xavier.

Mais quel est son prénom déjà ?

« — Non, non, je suis sa mère, répondait-elle imperturbable, habituée à ne pas être reconnue. » C'était un des rares moments qui parvenait à faire sourire le garçon.

Laurent qui de toute façon aurait trouvé des prétextes pour ne pas venir, avait été écarté des visites à l'hôpital.

Robert vint de temps à autre, pour chercher Orlane surtout. Il était désespéré. Il se tenait debout au pied du lit de Xavier, un peu effrayé par les perfusions, le moniteur qui clignotait, le passage des infirmières pressées qui faisaient boire des traitements au malade perclus plus encore de fatigue que de douleurs. Il regardait son fils avec tristesse et un sentiment de fatalité mais sans bien mesurer encore la gravité des faits et qu'il y avait de quoi être plus qu'inquiet.

Xavier avait un cancer du cerveau.

Coupable

C'est Orlane qui prévint Aurélien. Son appel téléphonique avait le ton professionnel d'une secrétaire médicale. Impersonnel et courtois. D'ailleurs la mère d'Aurélien ne l'avait pas reconnue au téléphone. Lui se doutait depuis un moment qu'il y avait quelque chose de grave. Les visites à l'hôpital étaient autorisées mais devraient être limitées. L'appel fut bref, n'appelait ni réponse ni question.

Orlane aurait pu ne rien dire. Mais malgré une intime aversion pour la relation qu'entretenait Aurélien avec ses fils, elle se sentait le devoir de le prévenir. En souvenir de François. Elle savait ou percevait des choses qu'elle ne voulait pas se dire. Elle n'aimait pas beaucoup le genre d'Aurélien. C'était surtout ça. Le côté négligé des cheveux longs pas toujours coiffés. Ces pantalons étroits aux pattes d'éléphant, ces cols roulés trop serrés qui laissaient parfois entrevoir le nombril. Mais elle considérait que c'était un gentil. Comme François et Xavier.

Peu encline à s'interroger, elle ressentait sans se l'avouer vraiment une sorte de malaise, quelque chose qui la dérangeait. Elle n'en aurait jamais rien formulé à personne. Mais Aurélien était l'ami de ses fils. La notion d'ami lui était un peu étrangère, elle n'avait jamais eu d'ami. Tout au plus des relations. Elle ne voyait pas d'utilité pratique à l'amitié. Elle y voyait surtout une perte de temps. Concernant l'appel à Aurélien, elle avait supposé qu'elle devait le prévenir. Xavier lui avait demandé à deux reprises. Il y avait peu de choses à ce sujet dans le guide pratique de savoir-vivre qu'elle possédait. Orlane ne se connaissait pas d'états d'âme ni de questions existentielles. Seuls comptaient les agendas, les comptes, les listes de choses à faire, l'organisation qu'il fallait prévoir à présent entre l'hôpital et la maison. C'était sa façon de pouvoir tenir pensaient les plus cléments. Gérer le présent. Elle avait prévenu Aurélien au moment prévu puisque c'était écrit sur sa liste. Pas par bonté particulière. Une fois l'appel passé, elle aborda le point suivant : désinfecter le linge.

Aurélien qui avait beaucoup souffert du départ de François se fit au contraire tout un monde de la nouvelle.

Une panique lancinante mais réelle l'envahissait. Elle avait le goût du vertige. Les paroles lui glissaient le long du dos. Les objets lui tombaient des mains comme autant de petites catastrophes. Ces tremblements avant le pire.

Il tenta de trouver refuge dans la poésie ou la chanson. Mais ce qu'il lisait, écoutait ou essayait d'inventer sur sa guitare aurait poussé au suicide une armée de majorettes.

Il ne pensait qu'au pire. Les tentatives de sa propre mère ou de sa sœur pour le rassurer, ne faisaient qu'accentuer son inquiétude et son désespoir. Il souffrait de ne pas voir Xavier, mais il craignait plus encore d'aller le voir à l'hôpital. Voir Xavier malade l'inquiétait, le renvoyait à la disparition de François. Il ne se projetait pas sans Xavier et leurs confidences. Ses autres amis lui étaient devenus des étrangers. Il s'investissait à minima dans son travail scolaire. Il se réfugiait dans sa chambre ou allait seul sous un gros chêne dans le parc qui jouxtait le lycée. Rien ne pouvait le rassurer ou le consoler jamais. Le chant même des oiseaux lui semblait déplacé. Surtout, il resta des jours entiers pétrifié par la peur d'aller voir Xavier à l'hôpital. Plus il reculait, plus la peur l'envahissait. Il se dégoûtait de se laisser envahir l'esprit par les scénarios les plus affreux. Il rêvait souvent d'un long corbillard noir conduisant Xavier au cimetière où reposait déjà François. Il voulait s'empêcher de penser au corps de François dans tous les détails affreux de la décomposition. Il imaginait les yeux de François éteints à tout jamais. Ce regard vide des zombies. Il avait peur d'imaginer Xavier dans le même caveau. Il avait peur aussi en pensant à la mort de Xavier de laisser prise au destin, d'accepter l'horreur.

Ce fut sa propre mère qui le poussa presque en se proposant de l'accompagner.

Elle l'attendrait autant que nécessaire pour le reconduire ensuite à la maison. Elle se montrait douce et compréhensive. Il ne pouvait pas rester comme ça. Il regretterait s'il n'y allait pas.

Accablé, un peu honteux d'avoir attendu aussi longtemps, avec une peur quasi enfantine qui lui torturait les boyaux, Aurélien se laissa finalement conduire à l'hôpital. Il faisait beau. Lorsque la voiture pénétra sur le vaste parking de l'hôpital, il fut surpris par la modernité des lieux. L'aile du bâtiment qui hébergeait Aurélien avait été refaite et dominait une petite colline verdoyante. Le soleil éclairait le tout. De grandes baies vitrées laissaient entrer la lumière. La façade était colorée. Certes, cela restait une architecture fonctionnelle, mais rien de lugubre. Dans les couloirs, Aurélien fut surpris tout autant par les jeux de couleurs, le lino qui brillait, quelques cadres affichés, des dessins d'enfants. Un relatif calme. On ne pouvait toutefois s'introduire dans le service et encore moins dans la chambre, sans montrer patte blanche. L'endroit sentait l'eau de javel.

Ce fut un jeune infirmier qui les accueillit. Aurélien était autorisé pour une visite de vingt minutes. Ils laissèrent sa mère dans un petit salon propre avec des revues. En remontant le long couloir qui semblait interminable, l'infirmier se retourna vers lui, plein de chaleur : « – Il vous attend avec impatience depuis un moment, il nous a dit que vous étiez comme un frère pour lui. »

Aurélien reçut cela avec émotion et trouble, traversé d'un mélange d'espoir et d'une culpabilité supplémentaire de n'être pas venu plus tôt. Il n'osa pas interroger l'infirmier sur l'état de santé de Xavier. L'infirmier le laissa sur le seuil de la porte. C'était déjà là.

Frissonnant, le cœur battant, il resta un bref moment sur le seuil sans bouger. Le lit lui paraissait loin au fond de la pièce, il y avait des machines, des perfusions, du matériel médical. Une lumière adoucie passait par la baie vitrée. Mais il voyait, émergeant de l'immense oreiller où il était appuyé, le petit visage de Xavier. Ses grands yeux surtout, ses yeux bleus immenses, son sourire. Ses mains étaient posées à plat sur le drap. Un des bras était relié à la perfusion qui pendait. Xavier et ses yeux. Aurélien confus et touché mesurait à quel point ils lui avaient manqué. Il retrouvait Xavier. Quelque chose avait changé, mais c'était Xavier qui le dévisageait. « Tu ne vas pas rester scotché à la porte ? » Aurélien bredouilla quelque chose et s'avança maladroit. Il regarda en arrière pour prendre une chaise en skaï. Xavier l'invita d'un petit geste de la main gauche à s'asseoir sur le lit près de lui. Aurélien le fit avec toutes les précautions du monde et la peur de faire mal à son ami en prenant place.

Aurélien regardait Xavier qui lui souriait largement. Ils restèrent un moment sans parler. Xavier et son large et doux sourire, Aurélien se contentant de hocher la tête et tapotant les doigts de la main libre. Ils buvaient tous les deux la joie des retrouvailles. L'amitié, ils savaient la vivre.

Aurélien n'avait pas vu d'abord une sorte de turban qui entourait le crâne du malade et faisait ressortir le bleu de ses yeux céruléens. Xavier attrapa ses doigts dans sa main pour les serrer. Aurélien fut étonné de la force de la prise un peu pointue. Ils comparèrent leurs mains gauches, paume à paume. C'est Xavier qui était venu chercher la main d'Aurélien. Elle lui paraissait immense et douce. Ses doigts étaient longs et fins, il avait des phalanges de pianiste. La petite paume rose de Xavier aux doigts menus, un rien crispés, s'appuyait contre celle de son ami. Les yeux dans les yeux.

Aurélien rompant la magie du moment pour laisser monter les larmes, tira un petit cadeau qu'il avait dans sa gibecière. Mais il comprit au regard de son ami que celui-ci ne pourrait pas enlever l'emballage à cause de la perfusion. Il ôta lui-même le papier et tendit le cadeau. C'était un petit recueil de poésie à la couverture rouge. « *Les joues en feu* » de Radiguet.

— Tu m'offres ça parce que j'ai les joues en feu ou parce que je vais mourir trop jeune comme lui ? lança Xavier doucement sardonique.

— Tu connais ?

— Tu avais offert « *Le Diable au corps* » à François. Le livre est dans ma chambre. J'ai lu le début et ta dédicace. Tu m'as fait une dédicace aussi ?

Aurélien lui montra la longue dédicace qu'il avait écrite sur la page de garde.

Mais quel est son prénom déjà ?

Mais mieux que cela, il avait parsemé le recueil de ses propres vers, de citations, d'encouragements, de petits dessins... ce qui fit sourire Xavier.

Le malade avoua qu'il ne lisait plus beaucoup, car il s'endormait facilement.

— Comme ce sont des poèmes tu peux lire juste un petit bout... ou je viendrai te lire des pages...

— Oui, s'il te plaît, tu me liras des pages, quand tu viendras à la maison. Tu ne m'en voudras pas si je m'endors ? Ta voix me bercera. Elle est douce ta voix. Et même venir avec ta guitare me chanter tes chansons. Si elles ne sont pas trop tristes hein ?

— Je suis content de te voir !

— Et moi donc ! Je croyais que t'attendais que je meure pour venir...

— Ne dis pas de bêtises. Déjà que je me sens coupable.

— Coupable de quoi ?

Aurélien retint sa parole et serra encore la main de Xavier. Ils restèrent les yeux dans les yeux. Le regard de Xavier était terriblement intense, comme s'il lisait en Aurélien plongeant au plus profond de ses songes. Mais il l'engageait à parler.

— J'ai peur. On dirait qu'il arrive malheur aux gens que j'aime. Comme si je portais la poisse.

— Mais t'es fou ? Tu n'es pas le rocher qui a tué François pas plus que ce crabe qui me grignote. Et sans toi ce serait pas pareil. Ce serait, encore plus dur.

Malgré les paroles consolatrices de Xavier, il n'empêche que cette culpabilité sourde habitait Aurélien et le taraudait depuis un moment. Il craignait d'avoir trop aimé François, de trop aimer Xavier. De ne pas les mériter. De les salir avec sa tendresse maladroite. Il sentait que ses sentiments étaient trop forts, mal venus, non conformes. C'était quelque chose d'intense, de sincère et vrai mais à ce point inavouable que Dieu ou quelque chose de ce genre venait les punir. Et le plus affreux c'est que la punition tombait sur ceux qu'il aimait et non sur lui-même. Il ne comprenait pas et n'acceptait pas de ne pas être puni lui.

Ils tentèrent de faire diversion, de parler d'autre chose, de banalités. Il était question que d'ici quelque temps Xavier puisse quitter l'hôpital. Il fit promettre à Aurélien de ne pas tarder à venir le voir. Il ne voulait pas rester tout seul dans cette grande maison froide avec la présence insupportable de Laurent.

— Tu crois que ta mère voudra bien ?

— C'est moi qui décide. Pour ce qui reste, c'est moi.

Xavier avait cette façon naturelle, cet aplomb incroyable, sans faiblesse dans la voix, dans la manière d'évoquer son départ. Bien qu'il trouve l'idée insupportable, Aurélien n'osait pas le contredire.

Il voyait malgré l'intensité vibrante du regard, la maigreur accrue, la transparence de la peau, les veines bleues qui couraient, les poignets si frêles, la petite tête enfoncée dans l'oreiller immense. Il y avait Xavier et la vérité de la maladie qui exacerbait sa beauté fragile.

Et de cette fragilité émanait en même temps une lucidité, une maturité, une force contradictoire avec la souffrance qui enveloppait Aurélien et consolait presque son désarroi.

Xavier réprimait malgré lui quelques signes de fatigue. Il était déjà épuisé par la visite. Heureux mais épuisé. C'est lui qui en souriant rappela à Aurélien qu'il avait sûrement des trucs à réviser, qu'au moins lui avait cette chance de ne pas avoir de devoirs à faire. Ils n'avaient droit qu'à vingt minutes. La porte s'entrouvrit. Le jeune infirmier pencha la tête aussi doucement que possible à l'intérieur.

— Il s'en va Olivier ! Tu vas pouvoir venir changer la perf. »

Olivier puisqu'il s'appelait ainsi, raccompagna Aurélien vers le petit salon où l'attendait sa mère.

Juste avant de le laisser, il lui passa une main affectueuse dans le dos. « Il vous... enfin, il t'aime vraiment beaucoup, c'est super que tu sois venu. Il a besoin de toi. »

Ces mots tournèrent en boucle dans la tête d'Aurélien alors que sa mère les ramenait chez eux.

Mais quel est son prénom déjà ?

Cela ne levait pas tout, mais invitait à transformer ce sentiment de culpabilité en devoir d'être présent et fort pour Xavier.

Elle conduisait avec prudence, avec une délicatesse infinie comme pour ne pas imprimer de secousse à la voiture.

Une fois la voiture garée, il resta un moment assis sur le siège, son sac sur les genoux, l'odeur d'hôpital dans les narines.

Elle ouvrit doucement la portière. Il déplia ses longues jambes et se releva. Elle prit conscience que son fils était devenu un jeune homme, qu'il avait tellement grandi. Elle le trouva beau.

— Il t'aime beaucoup je crois, c'est bien que tu sois venu.

— Vous vous êtes passé le mot avec l'infirmier ?

Elle le prit dans ses bras, se sentant trop petite. Il resta un peu gauche et touché. Elle comprenait. Elle sentait bon son parfum de luxe.

— Et même si on est maladroits, on est là pour toi nous. Ta sœur et moi.

— Mais Xavier, tu sais pas comme je tiens à lui...

— Je crois que si. Vous vous êtes bien trouvés.

Mais quel est son prénom déjà ?

Une fois dites ces paroles, au pied du perron, sur le gravier devant leur vieille maison, elle mesura aussi la tristesse qui pesait sur leurs épaules. Elle pressentait à son tour, spectatrice impuissante et navrée, le malheur inéluctable. Elle se sentait démunie. Elle se sentait seule et aurait aimé pouvoir agir. Tout cette histoire lui paraissait injuste.

Elle mesurait que son fils allait souffrir et n'en avait pas fini de ces épreuves. Comment en sortirait-il ? Cette mère se demandait alors comment la mère de Xavier et François pouvait tenir de son côté. Et elle se dit en son for intérieur que c'était fou, qu'elle avait encore oublié le prénom de cette étrange petite bonne femme. Est-ce que le fait d'être mère fait perdre son prénom ?

Do ? Tu rentres ? Il va faire froid si je laisse la porte ouverte.

C'était Aurélien qui l'attendait sur le perron de la maison. Aurélien qui ne l'appelait jamais ou presque « maman ». Aurélien qui devenait un homme. Elle se demanda s'il se voyait qu'elle avait vieilli mais se dit que pour l'heure, c'était Aurélien qui aurait besoin d'attention avec cette triste histoire. Elle escalada rapidement les marches. Aurélien ferma la porte.

Mais quel est son prénom déjà ?

La Permission De Sortie.

Comme les prisonniers pour bonne conduite, les grands malades peuvent bénéficier de permissions de sortie.

Orlane organisa avec grand soin le retour de Xavier qui avait obtenu le droit de rentrer quelques jours entre deux traitements. Elle avait passé commande de tout ce qu'il aimait manger, fait installer un petit lit où il pourrait se reposer si besoin dans le salon près de la baie vitrée ouverte sur le jardin. Une infirmière passerait chaque jour. Le médecin avait été prévenu. L'hôpital avait passé ses consignes.

Tous les aspects pratiques avaient été pensés. Il fallait que ce séjour se déroule au mieux. Orlane se voulait irréprochable. Qu'on ne manque de rien, ni de linge, ni des médicaments... Elle avait acheté un magnétoscope équipé d'une télécommande qui permettait de visionner des films à la maison. Elle avait choisi les films préférés de Xavier.

La maison toute entière était devenue une sorte d'hôpital de luxe où tout était préparé et centré pour le confort et le plaisir du malade.

Robert approuvait et admirait le courage d'Orlane, sa précision, son sens de l'organisation et de l'hygiène. Elle avait désinfecté toutes les pièces de la maison. Mais chaque nouvel aménagement ou livraison était ponctué des commentaires sarcastiques de Laurent. Le jeune homme ne manquait jamais de se moquer ouvertement de sa mère. Jamais, affirmait-il, elle n'aurait fait tout cela pour lui. Elle rejetait ces arguties sans développer. Face à ce manque de répartie, Laurent ne manquait pas d'en rajouter dans la provocation.

« Pourquoi tu dépenses autant ? Tu crois que ça va le guérir ? Et tous ces films de tapette et d'intello, si ça se trouve il ne va même pas les regarder... mais moi quand je demande à aller voir un film de karaté, tu refuses... On voit bien qui sont tes préférés dans cette maison. Tu es raciste avec les gros ! »

Il lui balançait ces propos, la bouche en général pleine de gâteaux ou du dernier sandwich qu'il venait d'ingurgiter. Il postillonnait des miettes partout autour de lui sans la moindre gêne. Elle ne répondait pas. Elle nettoyait parfois directement à ses pieds. C'était Robert qui de temps à autre allait chercher dans ses tréfonds un reste d'autorité et qui grondait son fils. Lui était profondément attristé. La disparition de François, la maladie de Xavier, ils les voyaient comme de sombres fatalités.

Constater chaque jour un peu plus, combien Laurent son double physique qui aurait été son préféré, celui qui lui ressemblait le plus, devenait un sombre imbécile pétri de méchanceté, réveillait en lui une amertume réelle.

Robert était déçu. Voir Laurent se gaver en éructant sur sa mère et son frère malade lui était devenu insupportable. Il ressentait une forme de honte.

Laurent confirmait chaque jour en grandissant être la réplique physique de son père. Depuis tout petit, on en riait. Chose connue. À présent qu'il avait forcé encore, la ressemblance n'avait pas été contredite. C'était flagrant. Au détail près qui maintenant s'imposait : son regard. Ce regard. Derrière des lunettes identiques à celles de son père. Aux verres épais, souvent salis de gras. Ce regard de Laurent, le contraire du côté débonnaire de Robert. Robert le débonnaire, le non-violent. Robert dont Laurent était devenu le double hideux et négatif.

Laurent dont tous osaient évoquer maintenant que les langues se déliaient, cette dureté, cette méchanceté, ce ressentiment qui passaient par ses mots et surtout son regard. Ce regard dur et noir, ce regard vide et méchant, avide de blesser, provoquer, critiquer, cherchant la faille chez l'autre, prompt à se moquer, disqualifier. Ce regard du pervers toxique qui se réjouit du malheur et ne supporte ni la grâce, ni la beauté. Ce regard pétri d'intolérance, ce regard de petit dictateur imbu de lui-même et incapable de la moindre empathie. C'était cela qui s'observait à présent chez Laurent, loin de l'enfant en surpoids, un peu mou, toujours à la traîne et qui faisait un peu pitié autrefois. Il avait le gras méchant. Une avidité effrayante qui soulevait le cœur. Il fallait prévoir suffisamment à table pour qu'il en laisse aux autres.

Mais quel est son prénom déjà ?

Sa mère le savait heureusement. Elle avait toujours des réserves pour lui plus encore que son père. Robert aimait la bonne chair par plaisir et gourmandise. Laurent se bâfrait toujours insatiable de sucre et de matière grasse. Un ogre. Il dévorait avec ses plats un pain tranché à lui seul. Il commençait à boire du vin dont il tachait la nappe. Il ne mangeait pas, il bouffait salement et bruyamment... il laissait derrière lui une place immonde avec des miettes jusque sous sa chaise. Laurent le dégueulasse. C'est le surnom que leurs amis trouvèrent. Et que sa propre grand-mère reprit quand elle en parlait à son vieux mari. Robert qui se confiait peu, avait osé lui confier prémonitoire : « Il n'y a pas qu'un cancer chez nous, le deuxième c'est Laurent. Il nous aura tous j'en ai peur. »

Mais Orlane ne s'arrêtait pas à cela. Elle était toute aux préparatifs du retour tant attendu de Xavier.

Pour le jour prévu, elle commanda l'ambulance en s'assurant que le véhicule soit confortable. Elle décida aussi d'inviter Aurélien et prit sur elle de proposer à sa mère qu'il puisse venir chez eux durant le séjour de Xavier qui coïncidait avec des petites vacances. Un lit supplémentaire fut installé dans la chambre du malade.

Cela déclencha évidemment les réactions méprisantes et sarcastiques de Laurent.

L'arrivée de l'ambulance ressembla à ces arrivées officielles que l'on voit lors de l'accueil de chefs d'États étrangers.

Le véhicule remonta lentement vers la maison. Toute la famille attendait debout au garde à vous sur la terrasse devant la porte d'entrée. Robert les bras ballants. Orlane les mains serrées sur le petit carnet où le programme des soins était noté. Sur la droite, Laurent se balançait goguenard en jouant avec un ballon qu'il faisait claquer sur le carrelage. Aurélien, en retrait, tentait de faire bonne figure inquiet de la faiblesse dans laquelle il trouverait Xavier. Curieux comité d'accueil.

La sortie de la civière par les deux infirmiers parut interminable. Xavier était allongé. Visiblement fatigué, il ne pouvait marcher seul. Cela coupa net les plaisanteries idiotes de Laurent. Le garçon lança un bref salut et s'enfuit au fond du jardin avec son ballon.

Il y avait des papiers à signer. On roula la civière dans le salon où l'on installa Xavier sur le lit. Aurélien plaça les oreillers pour que Xavier puisse s'appuyer et les voir. Orlane voulut donner un pourboire aux ambulanciers qui refusèrent. Robert et Aurélien entourèrent le lit tandis qu'Orlane annonça aller chercher des boissons.

On aurait dit que Xavier déjà menu avait rétréci. Son visage était un peu jaune. Son front semblait au contraire plus marqué, élargi. Il avait perdu ses cheveux. Seuls ses yeux ressortaient, brillants, un peu comme ceux des poupées de porcelaine dans les magasins d'autrefois. Mais il n'avait plus de sourcils ni de cils.

« Je suis un peu crevé par le voyage, mais ça va aller... »

Avec l'arrivée de Xavier, on aurait dit que la maladie avait soudainement envahi la maison et tous les esprits. La maladie est une sorte de louve muette qui s'insinue, fait baisser les voix, la lumière. Son odeur s'insinue comme une haleine aux relents médicamenteux, âcres et nauséux. Un envahisseur, qui s'autorise sans vergogne à étendre ses objets dans les chambres, les salles de bains. Des flacons, des linges, des seringues, des boîtes, des ordonnances... Une espèce de goût étrangement amer qui vient dans chaque bouche.

Même Orlane habituée aux difficultés et plutôt blindée, se dit que ce serait peut-être plus difficile que prévu. Il y avait une foulditude de pilules à donner selon l'heure ou les réactions du malade. Il y avait de quoi se tromper. Compter, ranger, classer, noter, vérifier, administrer... Il y aurait à faire en espérant qu'aucun imprévu ne vienne perturber cette organisation. Elle relut plusieurs fois le tableau à double entrée qu'elle avait réalisé.

Aurélien se présenta dans la cuisine pour lui proposer de l'aider. C'est une chose qu'elle n'avait jamais acceptée depuis toujours et encore moins de la part d'un homme. Pourtant, pour la première fois de sa vie, elle accepta l'aide d'Aurélien et lui confia le plateau.

Quand il s'en saisit et qu'elle ajustait les verres, elle lui confia avec une sincérité qui le toucha, que c'était bien qu'il soit là. Bien pour Xavier, bien pour la maison aussi.

Mais quel est son prénom déjà ?

— François aurait été content tu sais de tout ce que tu fais pour son frère.

— Je ne fais pas grand-chose. Et moi aussi, je suis content. Merci de votre invitation.

Un rien désarçonné, Aurélien avait été touché par ces mots d'Orlane. Pour la première fois, elle s'était cherchée un allié. Pour la première fois, il avait perçu une fragilité chez cette femme qu'il pensait forte et de fer.

Quand ils revinrent dans le salon, Xavier s'était redressé sur son lit. Robert l'avait aidé à mieux se caler dans les oreillers. Il reprenait un peu de couleurs et souriait.

Conscient d'être le centre des attentions, il montrait une humilité, une façon d'être, simple et douce qui avait quelque chose de désarmant et de touchant.

Rentrant dans le salon avec son ballon, Laurent se fit rabrouer par sa mère. Il tenta un jeu de mots provocateur en direction de Xavier qui répondit avec humour qu'il n'était pas trop disponible pour une partie de football. Un rien désarçonné, il tourna son feu contre Aurélien, l'œil noir et le verbe cinglant. Il se rapprocha à hauteur de souffle en claquant la balle de cuir sur le carrelage.

— Tiens ! On a un nouveau grand frère... et s'approchant jusqu'à ce qu'Aurélien sente son haleine chaude et malodorante mélange de saucisson à l'ail et de soda... mais t'inquiète pas, tu lui ressembles pas du tout.

Mais quel est son prénom déjà ?

Tu n'as rien à voir avec mon frère... D'ailleurs, t'as pas une petite sœur à t'occuper ?”

Cela fut prononcé comme dans un souffle alors qu'il reculait. Mais Xavier n'hésita pas et se redressa encore pour lancer clairement :

— Je ne sais pas ce que tu baragouines Laurent, mais tu ferais bien d'être sympa avec Aurélien !

— Baragouine ! Baragouine ! Pourquoi pas bar à pédés ? Ça vous connaît pourtant non ?”

Ce fut cette fois Robert qui claqua son journal sur ses genoux et coupa court. Ce qui brisa net la chique de Laurent lequel sortit de la pièce renversant sur le sol la moitié du verre dont il s'était emparé. Aurélien partit chercher une éponge à la cuisine. On entendit la porte d'entrée claquer.

Ce qui restait de la journée se poursuivit en bavardages. Xavier voulait tout savoir d'Aurélien, du lycée, des profs et de la « *vie vraie* ». Mais de temps à autre, sa tête dodelinait, il s'assoupissait. Aurélien le regardait dormir, la tête transparente sur l'oreiller. Xavier ne se réveillait parfois qu'au bout de quinze ou vingt minutes.

— J'ai dû m'assoupir un peu non ?

— À peine cinq minutes, mentait Aurélien.

Xavier voulut monter dans sa chambre pour la voir. Ce fut l'expédition du siècle.

Aurélien fut contraint d'utiliser une chaise pour faire des escales. Il aidait Xavier à marcher. Pour les derniers dix mètres qui paraissaient infinis, Laurent qui était rentré dans la maison en courant et tapant de nouveau son ballon au sol, se fit bon prince et vint les aider à parcourir la dernière étape avant le lit de son frère. Il ne put s'empêcher de lancer une plaisanterie scabreuse aux deux garçons qui ne répondirent rien.

— J'aurais pas la force de toute façon, osa Xavier évasif sur ce à quoi il pensait, mais ce soir, on mettra ton lit contre le mien. Je voudrais dormir en te tenant la main. Comme ça je serai rassuré. Tu voudras bien ?

Aurélien regarda Xavier sans répondre. Xavier était à son bonheur de retrouver sa chambre.

En bas, pour la première fois depuis longtemps, avec une sincérité et une attention inédite, Robert avait fait asseoir Orlane quelques minutes sur le canapé de cuir. Histoire qu'elle souffle cinq minutes entre deux choses à faire. Puisque Xavier était en haut avec son ami. Qu'il était occupé et paraissait content d'être enfin à la maison. Robert n'osa pas parler vraiment de la maladie, mais il prit des nouvelles d'Orlane, ce qui était inattendu et inhabituel. Pour la première fois de sa vie, celle-ci se laissa aller à concéder que ce n'était pas si simple.

— On a eu de beaux moments, mais on paye un peu cher, osa Robert.

Il se sentait soudain proche d'Orlane et mesurait ce qu'elle devait souffrir. Il ajouta que c'était une bonne chose d'avoir invité Aurélien. Que c'était un gars gentil lui. Sous entendue la déception de voir Laurent dériver dans son attitude hautaine.

Orlane releva la tête vers son gros bonhomme de mari. Celui qu'elle avait choisi autrefois comme on embarque quelqu'un malgré lui. Elle ne pouvait confesser plus qu'un regard, un grand regard écarquillé. Mais elle était touchée.

Ce gros maladroit avait trouvé la faille dans l'armure de l'intendante en chef, de la première ministre. Elle hésita presque à céder à la confession, à un geste, à le toucher. Elle y pensa. Si son regard sut atteindre son gros bougre de mari derrière ses lunettes toujours à moitié propres, elle rompit la récréation en se relevant soudainement comme on se reprend de s'être trop laissé aller : elle devait préparer un bon repas, diététique et savoureux, avec tout ce qu'aimait Xavier et même tout ce que chacun aimait pour que Laurent ne soit pas jaloux.

— Tu aurais dû prendre quelqu'un pour t'aider, répliqua Robert qui se pensait généreux mais n'était en rien effleuré par l'idée qu'il aurait pu, pour une fois, aller donner un coup de main à la cuisine.

— Aurélien m'apporte de l'aide si besoin. Mais je ne veux pas l'enlever à Xavier.

Et puis c'est un jeune homme malgré ses cheveux longs. Il a autre chose à faire que m'aider à couper les légumes...

— Tu voulais des garçons ma cocotte !

— Oui, j'en ai déjà perdu un, vois-tu. Je ne suis peut-être pas une si bonne mère que ça. »

Sur cette réplique étonnante qui replongea perplexe Robert dans son journal, Orlane s'enferma dans sa cuisine comme un chercheur acharné dans son laboratoire. Laurent avait rejoint sa chambre où il faisait on ne savait quoi. Dans celle de Xavier, la pénombre envahissait doucement la pièce. Lui, s'était endormi dans les bras d'Aurélien qui avait chaud mais le trouvait glacé et aux poignets si fragiles avec des veines si bleues.

La maison toute entière était à présent sous l'aile de la maladie inexorable, de la mort patiente et de l'amour qui manquait aux uns, n'osait pas se dire vraiment mais se transformait pour Xavier en cette paix paradoxalement douce et sucrée. Il avait lâché prise dans les bras d'Aurélien et dérivait doucement dans une sorte d'ivresse à laquelle les calmants n'étaient pas étrangers. Aurélien se dit qu'il n'oublierait jamais ce moment. Il pensa à François dont la photo était juste au-dessus du lit, dans un mélange de sentiments tristes et tendres. Il n'osait pas se dire amoureux. Et il regardait Xavier qui dormait profondément. Et il veillait. Comme s'il devait garder la lampe allumée.

La maladie et la fatigue sculptaient le visage de Xavier qui était à la fois de plus en plus émacié et pur, translucide, d'une beauté transparente. C'était comme si on pouvait lire sous la peau. Mille canaux, le mal dévastateur qui le rongait. Aurélien pensait à la banquise lorsqu'elle s'effondre en silence dans l'eau glacée. Il ne fallait pas bouger de peur de provoquer encore une avalanche de cellules, la fonte d'un organe. Toutes ces eaux noires qui couraient et ce cœur dont les pulsations se faisaient ténues ou parfois irrégulières. Aurélien se promit d'être là pour lui. Autant qu'il le faudrait, pour toujours. Il était tout mélangé du désarroi d'une nouvelle perte annoncée et d'un sentiment de reconnaissance infinie. Il se répétait comme un mantra la chance d'avoir pu rencontrer François puis Xavier, d'avoir su gagner leur confiance.

L'agonie

Les jours s'étaient écoulés du mieux que possible. Équilibre miraculeux des minutes ajoutées au château de cartes de la Vie.

Laurent étrangement assagi, s'était apaisé et avait tenté maladroitement quelques échanges avec son petit frère. Il s'était proposé une ou deux fois de descendre à la cuisine chercher un verre d'eau ou pour porter un plateau dont il renversait la moitié dans l'escalier. Mais l'intention était là. Xavier le perçut et parvint à en sourire.

Au fil des jours les douleurs prirent cependant le dessus. Aurélien en prit conscience. Le rythme des nausées s'accélérait. Xavier vomissait ses tripes.

Quand les calmants faisaient leur effet, après le passage de l'infirmière, Xavier trouvait la force de se caler au milieu des oreillers. Orlane jetait un regard dans la pièce, remontait la couverture mais restait peu.

Aurélien lisait à voix basse. Souvent, il voyait son ami dodeliner et s'endormir au milieu d'une phrase.

Il poursuivait tout en guettant la respiration de Xavier. Il avait tous les soins d'un bon garde-malade et savait même réguler seul le débit de la perfusion fixée à présent en permanence au bras de son ami. L'infirmière qui au début le faisait sortir de la chambre avait fini par accepter qu'il reste sur la demande de Xavier. Elle lui avait expliqué quelques gestes, les signaux d'alerte...

Robert était terriblement intimidé et désarmé. Il avait pris des jours de congé mais osait rarement se rendre dans la chambre par crainte de déranger. Orlane prise d'une forme de pressentiment, l'incita à monter plus souvent. Aurélien était en général assis sur le lit près de Xavier. Son fils lui paraissait de plus en plus épuisé et transparent. Robert prenait une chaise et s'asseyait près du lit. D'abord silencieux, il tentait de sourire. Puis réunissant son courage, il parlait, gauche au début, il gagnait un peu d'assurance. Il butait sur les mots avec une maladresse presque enfantine. Il prit conscience qu'il découvrait la chambre et ses objets, les livres, les affiches. Il mesura qu'il connaissait finalement peu de choses de son fils de ses goûts. Il osait de timides questions découvrant cet univers mystérieux. Trop fatigué pour parler, c'était souvent Aurélien qui répondait à sa place à demi-voix, montrant par là sa proximité avec Xavier. Cette affiche venait de la chambre de François. Ce roman c'était un Flaubert.

Aurélien non sans fierté, décrivit aussi les livres de poésie et de philosophie que lisait Xavier. « Des ouvrages parfois difficiles, que lisent les étudiants en fac et non pas les lycéens ! » Dit-il, non sans admiration.

— Je ne me doutais pas à quel point tu étais un intellectuel, un philosophe... répondait Robert sincèrement admiratif en félicitant Xavier qui niait.

— Oh mais si ! répliquait Aurélien en souriant.

Robert confia à Aurélien qu'il était content de les voir s'entendre autour des livres. Il ajouta qu'avec Laurent c'était plus difficile, que ce dernier pensait plus au football qu'aux philosophes. Mais Robert en lui-même ne pouvait s'empêcher de regretter les études que Xavier ne ferait probablement pas. Avec la disparition de François, il avait souvent été traversé de la phrase terrible : « s'il avait vécu... il aurait pu... »

Tout était dans cet arrachement de l'inachevé, cette impossibilité de l'essai, pour Robert de voir un de ses fils le dépasser, non pas tant pour grimper dans la hiérarchie sociale que dans l'échelle de la connaissance, aurait été une joie. Ce monde inconnu dont il devinait les contours, la montagne infranchissable du savoir. Et dans sa tristesse, il y avait la déconvenue pour Robert de se sentir un imbécile, un inculte.

Alors il admirait les lectures savantes de Xavier.

Et il était dévasté de l'interruption si proche de ce parcours prometteur, ce couperet injuste dont il sentait l'imminence.

Car tous ressentait ici que ce n'était qu'une question de sursis, que le traitement ne marchait pas bien, que Xavier s'affaiblissait.

Et puis, il y eut ce jour, avant même le passage de l'infirmière, Aurélien osa venir toquer à la chambre des parents au petit matin.

Xavier avait passé une très mauvaise nuit, n'avait pas voulu dormir, était épuisé.

Aurélien ne dit pas que Xavier s'était énormément confié à lui. De ces confidences ultimes et directes, intimes et fortes que seuls peuvent faire sans fard ceux qui savent qu'ils vont mourir bientôt. Dans l'horreur et l'injustice de la maladie qui va faucher un être, si jeune de surcroît, il y avait ce message d'amour et de paix si intense qu'il transcendait tout. Une transmission, une révélation, une certitude, une lucidité, une vérité, une sagesse. Ceux qui vont mourir touchent un but, une révélation, une connaissance.

Xavier ne vint jamais demander aucune promesse à Aurélien mais le conforta dans l'idée de rester soi, de vivre et d'aimer la vie.

— La vie c'est difficile, mais aimer la vie c'est important !

Il lui dit aussi qu'il l'aimait. Mais qu'il ne voulait pas que cet amour soit prison. Il lui dit qu'il ne fallait posséder ni les objets, ni les gens, tant la vie est juste fragile et provisoire.

Mais quel est son prénom déjà ?

Il lui dit encore mille autres choses qu'Aurélien recueillit avec ferveur et tendresse. La tristesse était infinie, il ne voulait pas céder à la mort, mais il acceptait à présent l'idée du départ proche de Xavier.

Il avait compris à quel point malgré les médicaments qu'on lui donnait, outre la fatigue et le manque de force, les douleurs chroniques le lapidaient de l'intérieur, battant à ses tempes, dans ses reins, ses veines, ses jambes. C'était une torture quotidienne, avec des élancements, des coups de poignard, des tremblements, des pertes de vue, la bouche sèche à faire mal, la soif inextinguible et la douleur même en buvant l'eau la plus fraîche. Une brûlure. Un mélange de fièvres, de crissements intérieurs, d'arrachements en lui comme si ses propres organes se déchiraient ou se brisaient dans ses tréfonds. C'était insupportable, il ne gagnerait pas le combat.

Xavier avait parlé à Aurélien, sans manières, sans développements ni fausse pudeur, sans mièvreries, sans la moindre allusion aux bondieuseries.

De tout cela Aurélien ne dit pas un mot à Orlane, mais elle comprit vite qu'il ne l'avait pas dérangée pour rien.

L'infirmière appelée au téléphone, exigea qu'on fit revenir le médecin en urgence. Il fallut écourter le séjour, rentrer une journée en avance à l'hôpital. Précipiter le départ.

Ce matin-là, tout alla très vite et les ambulanciers revinrent chercher Xavier plus affaibli que jamais.

Il était si faible, au bord de l'inconscience, qu'il sentit à peine la main d'Aurélien, le baiser sur son front que ce dernier avait osé devant les parents.

Laurent sortit de sa chambre brutalement, tout ensommeillé, torse nu, son ventre débordant par-dessus le pyjama, portant bizarrement un ours en peluche dans les bras qu'il laissa tomber désespéré en voyant les ambulanciers emmener son frère.

Orlane s'habilla à la va-vite et fila avec la voiture derrière l'ambulance.

Robert et Laurent erraient à l'étage, hagards. Aurélien leur confia la gravité des événements. De façon étonnante alors qu'il n'était pas chez lui, il prit les choses en mains et les fit descendre pour leur préparer un petit déjeuner. Il savait mieux que les hommes de la maison où se trouvaient les bols et le café. Robert et Laurent hébétés, se laissaient faire comme des enfants.

Aurélien prit soin d'eux. Il lui fallait ces gestes pour occuper ses pensées. Machinalement il imitait Orlane dans sa façon de gérer la maison, le ménage.

Laurent devenait presque agréable et se dispensa de tout sarcasme. Robert déjeunait accablé et noyé de fatalisme. Il se demandait s'il devait appeler ses vieux parents ou même l'entreprise. Aurélien finissait tout juste de débarrasser. La sonnerie du téléphone vint les interrompre.

Mais quel est son prénom déjà ?

Orlane d'une voix blanche et sans émotion, apprit à son mari que Xavier s'était éteint à peine installé dans la salle de réanimation.

« Il aurait pu attendre un peu qu'on puisse venir le voir, lança Laurent à peine son père eut-il raccroché. »

Mais il ne voulut pas accompagner son père et Aurélien à l'hôpital.

La Chambre D'hôpital

Xavier avait été installé dans une petite chambre au fond d'un long couloir dont elle était en quelque sorte le prolongement.

La petite pièce, étrangement étroite ne pouvait accueillir que le lit, collé au mur. Sur la droite, une petite fenêtre, sorte de lucarne carrée, offrait à qui s'en approchait, une vue plongeante, surplombant un petit bois, une pelouse sèche et au loin les contours de la ville.

La chambre était si petite que les visiteurs ne pouvaient y venir qu'un par un au risque de se bousculer.

Dans le service, les infirmières l'appelaient « la chambre d'adieux ».

« Si vous voulez dire adieu... » Chacun devait attendre son tour dans ce bout de couloir.

Ce lieu symbolisait tristement la fin de vie. Et par la petite lucarne haute qui avait été entrouverte, l'âme des morts pouvait s'envoler.

C'est ce que se dit Aurélien qui était entré dans la chambre après le passage des parents de Xavier. Orlane puis Robert étaient passés rapidement. Robert très embarrassé se frottait au mur. Ils avaient été invités à se rendre au bureau de l'infirmière afin de signer des papiers.

Voir son enfant mort est le moment le plus dur que l'on puisse offrir à des parents. C'est comme un morceau de soi qui s'échappe, une part happée, irréparable. Il n'y a pire punition. Voir un ami avec lequel on a partagé tant d'intimité, de rires, de chaleur, rigidifié à tout jamais, les yeux éteints, les mains crispées, n'engendre que le désarroi.

La chambre paraissait si étroite et les murs si hauts.

Aurélien resta un moment debout. Il regardait par la fenêtre. Il jetait des regards en dessous de temps à autre vers son ami, mais il mimait de décrypter le paysage comme pour se donner contenance. Il lui était difficile de fixer le petit corps crispé de Xavier dont le visage émacié semblait figé dans un rictus de colère. C'était lui et ce n'était pas lui. Son corps était là, il n'était pas là.

Aurélien se dit que la figure de Xavier exprimait le mécontentement. Cette expression lui était inhabituelle tant c'était un garçon doux. La mort était venue l'enserrer.

Comme un brutal arrêt sur image. En plein refus de la souffrance et de la mort. Il n'y avait aucune sérénité. Plutôt un arrachement à contrecœur. Aurélien pensait à Xavier. À cette colère qui affleurait. Ce départ précipité et finalement inutile vers l'hôpital. Ces adieux manqués, incomplets, alors qu'il avait été tout près.

Mais il ne pouvait s'approcher plus, encore moins le toucher. La mort était là dans tout son scandale de laideur. Aurélien fut tenté de reprocher à Xavier de ne pas l'avoir attendu. Puis il se dit que c'était idiot, qu'au moins il ne souffrait plus. Mais il s'en voulait presque de cette injustice. D'aller si bien, de pouvoir rêver à la vie, de pouvoir contempler cette ville qu'il voyait au loin par la lucarne. Il faisait beau dehors. Le ciel était bleu. Le soleil brillait. C'était presque indécent.

Il fut interrompu dans ses pensées par un petit homme, la trentaine, portant blouse blanche, petites lunettes et barbichette, la pipe au bec qu'il tenait d'une main en tirant dessus. Mais elle semblait s'être éteinte. Le jeune toubib s'en agaça et la tapota sur le métal du pied du lit ce qui résonna étrangement.

Le petit médecin était entré sans bruit, bloquant le passage d'Aurélien acculé au fenestron. Il s'approcha du lit obséquieusement comme s'il contemplait un spécimen dans un laboratoire. Il eut cette curieuse et outrageante façon de se hisser sur la pointe des pieds et de se balancer pour contempler le jeune mort.

— Vous êtes son frère ? Condoléances, condoléances... Ah, c'était difficile. La tumeur s'est vite répandue. Propagations diffuses. Les lividités sont déjà présentes sur les bras et le visage. Vous voyez. Il était gravement atteint. Nous aurions gagné quelques jours s'il était resté ici. Mais il avait insisté pour rentrer chez lui. Il était bien jeune. Un jour nous saurons sûrement obtenir la rémission, si les choses sont prises à temps, mais il avait tenu à rentrer en famille, un peu têtu ce garçon...

Aurélien mortifié se sentait incapable de répondre. Le médecin claqua les talons et sortit de la chambre sans saluer laissant derrière lui une odeur de tabac froid.

Aurélien eut un rire nerveux et s'adressa à Xavier :

— Mais quel con ce type ! Quel imbécile ! Non, mais tu as vu comment il se penchait sur toi ? Comment il parle de toi avec sa pipe qui pue ? Je suis pas violent mais mon poing dans la gueule lui aurait appris à vivre à cette espèce de nabot ! Tu sais, je vais sortir de cette pièce. Je crois que tu n'es plus vraiment là. François je ne l'avais pas vu comme ça. Toi je peux tout voir de toi. Mais c'est dur. Je sais que tu seras toujours quelque part dans l'air comme tu disais. Tes yeux vont me manquer. Et ta petite voix. Et quand tu venais dormir contre moi à la maison. De toute façon je suis avec toi, je suis avec François. Je ne sais pas si je vais chez toi ou chez moi. Tes parents sont avec les infirmiers. Laurent est resté là-bas. Il était quand même triste. Tu as vu ? Il a un nounours. Il dort avec une peluche. Je n'aurais jamais cru ça de lui.

Mais quel est son prénom déjà ?

Je crois que je vais aller voir ma mère et ma sœur. Je dois sortir de cette pièce. Ils ne vont pas te laisser là. Tu verrais dehors, la vue est belle. Il fait beau c'est incroyable, pas un seul nuage !

Aurélien marcha jusqu'à la petite porte.

Il se retourna, mais il ne voyait plus vraiment le petit lit où Xavier rigidifié paraissait recroquevillé. Il devinait l'ombre du lit. La petite fenêtre. Sa vue était brouillée par les larmes. Il ferma la porte aussi doucement que possible ne sachant que faire de cette insupportable image.

Le couloir était devant lui infini. Il releva la tête. Une infirmière l'attendait en retrait.

Elle tenait un billet à la main. Elle expliqua à Aurélien que la dame lui avait donné ce billet pour qu'il puisse prendre un taxi, rentrer chez lui. La personne, avait-elle dit, ferait porter ses affaires chez lui. Ils devaient s'occuper des obsèques. Il y serait invité bien entendu. Et qu'elle le remerciait pour tout aussi.

Voyant le désarroi dans les yeux du garçon, l'infirmière proposa elle-même d'appeler un taxi. Aurélien lui demanda si on pouvait juste téléphoner à sa mère. Il n'avait pas besoin de taxi. Elle lui tendit le billet. Il le refusa. Elle l'invita s'il le souhaitait, à acheter alors des fleurs pour le défunt, il y avait de quoi pour un beau bouquet avec cet argent. Il y avait un fleuriste juste en bas. S'il voulait.

Le défunt.

Ce mot sonnait tellement étrangement. Le défunt. Il lui fallut un moment pour comprendre de qui elle parlait. Le défunt. Xavier, le défunt. Et les choses ordinaires s'enchaînèrent. Après l'appel téléphonique, sa mère accompagnée de sa sœur, vint le rejoindre dans le grand hall de l'hôpital. Il pleura comme un gosse dans ses bras et sa frangine pleura. Puis il se reprit et dit que Xavier n'aurait jamais voulu qu'on sombre dans le mélodrame, qu'on pleure comme des idiots, qu'il faisait beau et que Xavier voguait sûrement dans le ciel si bleu. Son âme sûrement s'était envolée par le fenestron. Il ne croyait pas en Dieu, mais il le sentait. Xavier voguait dans « le grand tout », Xavier avait rejoint François.

« Allez ! On y va ! lança-t-il d'un ton faussement joyeux. On y va ! On pourra acheter de la glace au chocolat au passage ? Parce que je veux me gaver de glace au chocolat en l'honneur de Xavier qui adorait ça ! Allez viens frangine ! On rentre ! »

Il prit sa petite sœur par l'épaule en lui ébouriffant la frange blonde de ses cheveux. Ils quittèrent l'hôpital comme on laisse derrière soi un lieu maudit.

Les Obsèques

Il n'y a pas plus accaparant pour occuper les esprits que l'organisation d'obsèques. Orlane était rompue à l'exercice. Elle avait assisté à l'enterrement de ses parents en observatrice muette mais attentive. Elle avait enterré François sans faillir. Son sens de l'organisation, sa capacité à penser à tout, établir des listes et gérer la mort de son propre fils avaient surpris mais étaient apparus comme une défense. On lui avait alors trouvé cette excuse si tant est que l'on se soit intéressé à elle. En réalité les gens étaient affligés et totalement obnubilés par la mort du garçon. Orlane était au second plan, majordome et metteur en scène restant dans l'ombre, toujours en action.

Avec la mort de Xavier, l'expertise d'Orlane s'était accrue. Elle était devenue une technicienne rompue à l'exercice, ne témoignant jamais d'aucun état d'âme ou de laisser aller. Personne ne l'avait vue pleurer ou encore moins s'effondrer ne serait-ce qu'un instant.

Le croque-mort tout amidonné de componction et de fausse empathie n'en revint pas de son sens des affaires. Elle mégotait sur chaque détail. Il crut un moment qu'Orlane était mandatée par la famille et non la mère de ce jeune homme qui reposait dans la chambre froide des pompes funèbres. Il l'avait entrevu et malgré l'habitude, avait bien que professionnel évidemment rompu à l'exercice, été frappé de la grâce et de la fragilité de Xavier. Aussi, fut-il surpris quand il comprit qui était cette femme de la voir aussi revêche. Elle ne voulait pas de cercueil au rabais. Mais point de clinquant ou d'inutile. Du sobre, du robuste, de la qualité. Mais au meilleur prix. Elle laissa le gérant des pompes funèbres qui en avait vu pourtant d'autres, totalement incrédule et déstabilisé par sa froideur. Après son départ, chose fort rare, il descendit revoir le corps et fit glisser le tiroir métallique pour le contempler un moment. « On va bien s'occuper de toi, pauvre petit... »

Robert lui, avait été écarté de la discussion et chargé d'informer ses parents et l'entreprise. Il faisait pitié à voir, bafouillait plus que jamais. Il avait les yeux rougis.

Orlane ne laissait strictement aucune place au malheur. Elle évacuait tout ce qui ne relevait pas de la logistique. Son sens pratique la commandait et lui servait de prétexte et de carapace pour ne laisser aucune prise à la tristesse même lors des condoléances qui commençaient à se manifester au téléphone, par courrier ou dans le cahier dédié posé sur une petite table drapée de noir à l'entrée de la propriété.

À cause du vent qui faisait claquer le drap avec un bruit sec, elle l'avait coincé à l'aide d'un parpaing de ciment. Cela rendait le lieu encore plus sinistre et déclenchait souvent les larmes des camarades de classe qui passaient signer le cahier, soutenus par une mère ou un ami.

Souvent, Orlane les regardait de loin depuis la terrasse de la maison avant de retourner s'affairer à l'étape suivante du programme prévu. Comme pour François, jamais aucun de ses interlocuteurs ne la vit pleurer ou montrer la moindre fragilité. Elle agissait plus professionnelle que les professionnels qu'elle croisait. Le prêtre qui la connaissait déjà puisqu'il s'était occupé de la cérémonie religieuse de François se montrait incapable de trouver les mots. Mais Orlane n'en attendait aucun. Elle était venue avec un petit carnet. Elle cochait sa liste dressée pour les étapes de la cérémonie. Elle ne vit pas l'effroi dans les yeux du curé.

Dans les commerces, chez les connaissances, l'entreprise ou la famille, la nouvelle avait fait grand bruit. Et c'était peut-être la première fois que l'on parlait d'Orlane explicitement même si son prénom ne revenait pas. On commença par dire qu'elle était courageuse, on osa ensuite convenir qu'elle était froide et dure. Cette froideur, cette façon d'organiser les choses avec la rigueur d'un spécialiste avait quelque chose d'effrayant. Notamment pour les mères. Celles qui avaient un fils de l'âge de Xavier.

La censeur du lycée qui avait osé prendre l'initiative de venir à la maison afin de voir s'il serait possible d'organiser un hommage avec ses camarades, avait été éconduite fermement au point d'en perdre son assurance et son énergie habituelles. Quittant la maison, un voisin la surprit effondrée et en larmes, appuyée au mur de clôture.

Tout le monde éprouvait de la pitié pour François et Xavier. Des garçons si doux et présents. Et si jamais on ne savait dire comment elle se nommait, ostensiblement la froideur et la dureté d'Orlane venaient dans les conversations. On aurait presque préféré qu'elle craque un peu. C'en était trop. Petit à petit les langues se délièrent et soulignèrent moins aimables, que « celui qui restait » n'était pas un cadeau... La médisance rodait.

Aurélien, soutenu par sa famille n'en était pas là, mais il souffrait de la froideur d'Orlane, de l'impossibilité de partager quelque chose avec elle ou Laurent. Il tenta de joindre Robert à l'entreprise. Mais celui-ci n'était pas joignable.

Aurélien se sentait éconduit. Comme une sorte d'intrus. Il se réfugia plus encore près des siens. Sa sœur qui grandissait se montrait plus prévenante mais ne pouvait encore comprendre vraiment.

Le seul à sembler vivre les choses sans changer vraiment son mode de vie, c'était Laurent. Il avait sa musique, il avait son ballon. Il traversait la maison un gros casque sur les oreilles en tapant sa balle sur le carrelage.

On l'aurait dit détaché des évènements, faisant même preuve d'un entrain peu coutumier chez lui. Opérant des descentes régulières dans la cuisine, il venait dévaster le réfrigérateur avec entêtement, mangeant debout, jambes écartées, rythmant de la tête la musique qu'il écoutait. On n'entendait que l'écho d'une batterie synchronisé avec le mouvement de ses mandibules. Il stationnait devant la porte ouverte, éclairé par la lampe du frigo, laissant tomber des miettes et de gros morceaux de nourriture au sol de tout ce qu'il engloutissait en ogre avide : jambon, fromage, cuisses de poulet, pâtisserie... Il y eut ce moment où sa mère passa. Avec sa désinvolture habituelle, la bouche pleine, Laurent l'interpella directement: « Maintenant que je suis seul, je pourrai prendre la chambre de Xavier ? Elle est mieux placée que la mienne. »

Comme elle avait fait à la mort de François, Orlane avait déjà fait évacuer tout ce que contenait la chambre de Xavier. À une différence près, elle avait fait venir une dame pour l'aider à tout désinfecter. Comme s'il y avait quelque risque de contagion. L'ensemble des affaires de Xavier avait été placé dans de gigantesques sacs poubelle et descendu dans une pièce encore libre à côté du garage.

Comme elle avait procédé pour François, elle avait elle-même ôté la petite plaque gravée au prénom de son fils avec peut-être un peu plus d'énervement que la fois précédente.

Mais quel est son prénom déjà ?

« Tu pourras mettre ta plaque sur la porte répondit-elle simplement à Laurent. Attends que tout soit bien sec et aère à cause de l'odeur d'eau de javel avant d'installer tes meubles et tes affaires. Tu te débrouilleras. Tu es grand. »

Elle tourna les talons prise par la prochaine étape.

Laurent jubilait. On aurait dit un petit roi régnant sur l'étage. Ou plutôt un colonisateur venant d'élargir son territoire. Il se dit qu'il pourrait mettre ses meubles dans sa nouvelle chambre et garder l'ancienne pour y déployer ses jeux. Comme si un vague tabou subsistait, il n'osait cependant pas avoir des vues sur celle de François qui gardait un statut d'ainé imposant le respect.

Passant dans le couloir pour aller coller sa plaque sur son nouvel appartement, il fixa un moment de façon étrangement appuyée la porte de la chambre des parents, avant de retourner tirer bruyamment le lit et l'armoire qu'il installait dans son nouveau domaine.

Le moment des obsèques eut quelque chose de dérangeant. Plusieurs soulignèrent le côté surréaliste de l'évènement. Une sorte d'indécence cynique. D'une part, la famille, muette et quasi raide : Orlane froide sans émotion apparente dans son imperméable mastic habituel, Robert les bras ballants incapable de réagir et de faire autrement que suivre. À leurs côtés, Laurent s'affichait.

Il plastronnait dans un magnifique costume noir, trop lustré, presque brillant, trop serré sur ses grosses fesses avec un ridicule nœud papillon peu adapté à un enterrement. Il affichait désormais un sempiternel sourire sardonique sur les lèvres.

Au second plan, Aurélien soutenu par sa mère, sa sœur lui tenant le bras, semblait amaigri et sonné. Près de lui les grands-parents, la vieille avec son petit sac à main rose et des gants noirs. On ne savait dire si elle était pitoyable ou ridicule. Le père de Robert, le regard morne, avait gardé un mégot éteint au coin des lèvres et sa casquette sale.

La tante d'Orlane était là toute embarrassée, songeant au malheur qui accablait sa nièce comme une malédiction. La cousine, sa fille, mâchonnait un chewing-gum cherchant à identifier qui elle reconnaissait dans la foule.

L'émotion était visible au contraire chez les professeurs, les copains de classe venus en masse et surtout les filles qui pleuraient à chaudes larmes dans des hoquets. Deux s'évanouirent. L'église était pleine à craquer. Le curé impressionné par la foule, avait chaud et s'emmêlait les pinceaux. Il faut avouer qu'il était mal soutenu par son équipe d'enfants de chœur dont l'un coulait du nez et l'autre avait oublié de se peigner. Les employés des pompes funèbres se tenaient en retrait au garde à vous comme pour une célébrité. Seul le prêtre parla. Tout était si convenu, si irréel, le discours formulé aurait pu s'appliquer à n'importe quel adolescent.

C'était comme un vieux film. Les pleurs des jeunes filles paraissaient exagérées et l'attitude de la famille comme obligée. Il n'y avait pas d'amour là-dedans.

Pas plus quand les employés soulevèrent la boîte, que l'on se rendit au cimetière en auto derrière le fourgon, que l'on rejoignit le caveau toujours aussi impressionnant et froid au fond de son allée, là où reposait déjà François.

Une nouvelle petite plaque de marbre noir fut déposée. Le cercueil fut rangé face à celui de son frère. La dalle promptement reposée. Les gens se séparèrent et la douleur transperçait chacun. Très peu eurent le courage de se rendre à la collation dans la maison familiale.

Cette cérémonie avait été si froide, le sentiment de malaise si prégnant, que chacun voulut vite la conclure et se séparer, quitter ce lieu.

Ce fut aussi comme une rupture nette et sèche entre la famille de François et Xavier d'un côté, et les amis, les autres parents, le prêtre et les adultes de l'autre. Car au fond, ce que chacun savait sans oser le prononcer, c'est que sans François ni Xavier, la famille d'Orlane perdait alors tout intérêt. C'était pour François et Xavier qu'on les rencontrait ou venait chez eux dans cette grande maison moderne et froide.

C'était pour l'allant et la générosité de François, la douceur et la sensibilité de Xavier, pour leurs yeux, leur beauté fraîche, leur capacité d'entraînement... Le dynamisme de François ou l'humanité de Xavier.

Personne n'en dit rien, mais tous voyaient bien se fermer une époque. Les jours heureux étaient derrière. Il ne restait plus que les biens matériels, un père obèse et fatigué, une mère froide et sèche et un Laurent obséquieux qui suggérait plus le dégoût que la pitié.

Les bouches étaient sèches. L'odeur de la mort et de la séparation envahissait tout. La laideur se faisait pesante, envahissante. C'était comme si la pierre et le ciment rigidifiaient tout.

Aurélien, regardait tout cela, à la fois dévasté et incrédule. Les gens quittaient la maison avec peu d'effusion. Il y eut ce moment bref et terrible où soudain Orlane le fixa droit dans les yeux avec une haine directe comme un coup de poignard. Enfin ce qu'il ressentit comme tel.

Aurélien baissa la tête. Salua brièvement Robert puis Orlane peu diserts. Seul Laurent répondit par un « Salut ! » décontracté et obscène.

Mais quel est son prénom déjà ?

Vivre Avec

On dit : « il faut vivre avec ». Alors qu'il faut vivre sans. Vivre avec cette peine. Vivre sans l'être qui manque. Vivre avec soi seul sans.

— Aurélien ! Aurélien ! Sa mère, sa sœur sans cesse l'appelaient.

— Aurélien ! Tu ne dois pas rester seul, il faut faire des choses, sortir...

— Je n'ai pas envie de bouger, je préfère rester au calme.

Mais le calme de la chambre était insupportable. Pour la première fois depuis des lustres, Aurélien se surprit à ranger la pièce. Changer les draps du lit. Peut-être flottait encore quelque part le parfum de Xavier. Faire le lit, comme chez la mère de François et Xavier. Comment s'appelait-elle déjà ? Ranger. Classer. La chose lui paraissait insurmontable. Impossible.

Il s'arrêtait, regardait le lit et dans un mélange confus les visages de François et de Xavier lui apparaissaient. Il ouvrait un tiroir. Il retrouvait des photos. Tentation de faire un album et de les regrouper. Il aurait bien aimé. Mais il n'y avait pas de quoi faire un album. Il les plaça dans une chemise avec des élastiques. Au moment d'écrire les prénoms, il retint sa main. C'était trop dur encore. Il se dit qu'il avait trop peu de souvenirs, qu'il avait peur non pas d'oublier François et Xavier mais d'oublier le timbre de leur voix. Le débit volubile et joyeux de François, le phrasé plus lent et appuyé, plus tendre encore de Xavier. Il se dit que c'était ridicule. Il n'arrivait pas à penser à autre chose. Il regarda sa guitare, il la prit et l'enferma au fond de la penderie, derrière les longues vestes, les manteaux. Il était dans un mélange d'agacements et de tristesse, il n'arrivait pas à penser.

Alors, il descendit l'escalier et demanda à être conduit chez le coiffeur. Sa mère n'osa l'interroger que par les yeux mais accepta toutes affaires cessantes.

Ils traversèrent la ville en automobile. La bourgade était grise et silencieuse. La voiture roula jusqu'à la place où l'on pouvait se garer facilement, entre la Mairie et l'Église. Elle lui dit qu'elle l'attendrait dans l'automobile au chaud, qu'il ne s'inquiète pas, elle avait un bouquin dans son sac. Il la remercia, la fixa profondément puis sortit de l'auto et rejoignit la petite boutique du coiffeur dont la vitrine renvoyait quelques reflets bleus et sombres.

La jeune coiffeuse qui l'accueillit était la fille du patron. Lui faisait ses comptes d'un air préoccupé. Elle lui demanda au moins quatre fois s'il était sûr de lui. Pour un peu elle lui aurait fait signer une décharge. Mais oui, il voulait. Elle savait. Elle savait évidemment. L'enterrement avait assez secoué la ville. Elle ne dit pas que c'était son père qui coupait autrefois les cheveux de François et de Xavier. S'il venait souvent et donnait la même joie au salon, après la mort de l'aîné, les visites de Xavier s'étaient espacées. La fille se souvenait bien, c'était encore chaud. Mais elle se disait : « Il faut vivre avec » Ils apportaient tant de joie. Partout. Ses lèvres lui brûlaient d'en parler à Aurélien. Elle savait qu'ils étaient amis. La ville était petite. On les avait croisés tant de fois bavardant à pied ou à vélo, des livres à la main, souriants... Elle pensait à eux, elle pressentait la douleur d'Aurélien et se fit aussi douce que possible lors du shampoing. Les longs cheveux blonds du garçon étaient fins. Sous l'eau tiède et au contact du shampoing ils se démêlaient aisément, ils étaient doux. Aurélien se laissait faire docilement. Les ciseaux couraient comme une délivrance.

Lorsqu'il sortit de la boutique quelques trente minutes plus tard et ouvrit la porte, Do, attirée par le son de la clochette, releva la tête du roman qu'elle lisait.

Ce qui était frappant, c'est que la coupe assez courte qu'avait choisie son fils, non seulement soulignait la profondeur de son regard, ses joues un peu creuses, mais paradoxalement accroissait la part de féminité d'Aurélien.

Un peu comme le font ces coupes à la garçonne que choisissent ces jeunes femmes qui veulent s'affirmer. Elle fut émue parce qu'elle le trouvait très beau. Elle lui trouvait l'air d'un jeune poète. Fragile, beau comme elle se souvenait avoir été belle et délicate des années auparavant bien avant de rencontrer son père.

Elle fut émue parce qu'elle mesura encore plus fort à quel point son fils était différent des autres et à quel point il devait souffrir de la perte de ses amis. Elle fut à ce moment-là, ce bref moment qu'il mit à rejoindre la voiture depuis la boutique, traversée à la fois par cette question dont elle eut presque honte : quelle avait été la relation de son fils avec les garçons ? Et surtout, elle sentit comme elle l'avait ressenti pour elle-même alors qu'elle était étudiante, jeune et belle sur les bancs de la fac de lettres, que la beauté d'Aurélien risquait de le rendre vulnérable au désir des hommes. Ce n'était pas un jugement moral mais comme une vague peur. Un destin plus difficile. Elle avait peur de ce désir.

Mais elle n'eut pas le temps de penser mieux à cette avalanche de questions, car son fils était entré dans l'auto et s'était assis souriant près d'elle.

— Alors, comment tu me trouves ?

— Beau...

— Tu trouves pas qu'on dirait que je te ressemble plus ?

— Si !

Il l'embrassa sur la joue ce qui n'était pas arrivé depuis des siècles. Ils mélangèrent leurs sourires tandis qu'elle passait la première en la faisant craquer lamentablement. Elle lui dit qu'elle était fière de lui, qu'il était vraiment très beau.

— Je suis quand même plus beau que ma sœur non ? Je suis ton fils préféré non ? Ajouta-t-il facétieux.

Ils rentrèrent à la maison après être passés chez le boulanger pour voir la réaction de la vendeuse. Elle ne reconnut pas Aurélien. Pas plus que la majorité des gens qu'ils croisèrent, surtout des vieilles à petit chien. Celles-là qui se détournaient quand elles l'avaient croisé « beatnik » à cheveux longs, « hippie », « voyou »... lui trouvaient soudain l'air sympathique à ce jeune homme si bien et lui souriaient. La mère et le fils plaisantaient complices de l'attitude des vieilles. Une fois arrivés, ce furent des exclamations et des rires et la sœur d'Aurélien qui n'en revenait pas s'exclama. « Trop efféminé avec cette coupe ! Trop bizarre, tu ressembles à ma copine Lisa ! » Ils se chahutèrent comme des gamins qu'ils n'étaient plus vraiment. Do se réjouit de les voir ainsi se retrouver dans leurs chamailleries. Le chien qui était venu à la rescousse jappa dans le couloir et leur offrit un peu de joie, la maison reprenait un peu de vie. On mit de la musique. Ils s'agitèrent ensemble dans la cuisine. Lorsque le jour commença à baisser, on pouvait les voir dans le salon. On aurait dit des retrouvailles.

La Visite

— Je te dis que ça a sonné !

— Tu rigoles à cette heure ? Qui ça peut-être ?

La sœur d'Aurélien s'était sacrifiée pour aller ouvrir tout en pouffant à la dernière plaisanterie de son frère. Elle ne vit pas immédiatement qui attendait dans la pénombre au pied des marches. Elle rappela en le grondant le chien qui était parti frétiller dans les jambes d'Orlane.

— Je suis confuse de venir vous déranger en une heure si tardive, serait-il possible de m'entretenir quelques minutes avec votre maman ?

Intriguée, Do s'était approchée à son tour, un verre à la main. Elle s'excusa de sa tenue et fit entrer Orlane dans le petit salon. Aurélien eut un sursaut de recul qu'Orlane ne releva pas. On lui proposa un verre de vin qu'elle refusa et accepta seulement un peu d'eau. Vaguement inquiet parce qu'il se souvenait encore de son dernier regard après la cérémonie, le garçon lui lançait de petits coups d'œil en dessous, mal à l'aise.

— Voilà, je suis consciente que ma démarche peut sembler un peu incongrue, mais elle s'adresse à Aurélien, si vous en êtes d'accord. En effet, vous n'êtes pas sans percevoir que Laurent est très affecté de la disparition de ses frères. Il se retrouve bien seul à présent et ce d'autant que son père est très occupé par l'entreprise. Je sais qu'Aurélien et François étaient très amis et je te remercie de tout ce que tu as fait pour Xavier. Aussi, j'aurais voulu te demander, si, si maintenant, enfin quand tu en auras la possibilité et si tes études ne te prennent pas trop de temps, tu serais d'accord avec l'aval de ta maman bien entendu, afin de venir rendre visite à Laurent, pour qu'il ne se sente pas trop seul...

— C'est qu'Aurélien a été secoué, répliqua Do presque sur la défensive, il a besoin aussi de repos et de se changer les idées, et comme vous dites de ne pas négliger les études...

— Non, laisse maman ! T'inquiète, ça ira. Oui bien sûr je passerai voir Laurent s'il en est d'accord, si ça lui fait du bien.

— Il est au courant de ma démarche, oui il approuve, il en sera content, mais tu le connais, il a parfois des formulations ou des attitudes disons, pas toujours très convenues ou polies, c'est sa personnalité, mais il a été secoué de perdre et son aîné et puis son benjamin finalement en peu de temps, il se sent seul dans notre grande maison. Viens quand cela t'arrange même pour dîner ou dormir...

Aurélien sous le regard quelque peu désorienté et réprobateur de sa mère et de sa sœur, s'entendit dire qu'il se présenterait jeudi, comme ça ils auraient un peu plus de temps. Ce jeudi après-midi, comme ça il aurait fait son travail. Il fut convenu qu'il resterait pour le dîner et si jamais il voulait dormir, Orlane affirma que Robert les conduirait au lycée de lendemain matin, ce serait l'occasion d'essayer la nouvelle Peugeot qu'il venait de recevoir. Orlane remercia encore tout le monde, très affable, sans s'épancher pour autant, puis pris congé et disparut dans la nuit sans bruit comme elle était arrivée, laissant Aurélien et les siens dans une forme de perplexité.

Do, un rien remontée, avait du mal à comprendre l'attitude de son fils. Pourquoi se sacrifier ? Il répliqua qu'il ne pouvait pas les laisser comme ça. Qu'il y allait pour rendre service, qu'il savait que la mère de François et de Xavier était comme une esclave dans cette grande maison à tout faire pour ses hommes.

— Tu te rends compte qu'ils ne savent même pas où sont rangés les verres et les tasses dans les placards de leur propre maison ? Je sais mieux qu'eux où l'on met le sel chez eux. J'y passerai pas ma vie, mais si ça soulage un peu.

— Soit, répliqua Do un peu déconcertée et désabusée, tu es libre mon fils, mais ne va pas non plus t'épuiser ou te mettre mal... tu m'avais dit ne pas trop t'entendre avec Laurent, que vous ne partagez pas grand-chose... à moins que tu ne te mettes au foot !

Passé le temps de la petite contrariété, la soirée se poursuivit, ils se parlèrent beaucoup, évoquant la vie, des projets de voyage ou peut-être même d'aller vivre un jour à la campagne.

Aurélien lui, tout en participant aux échanges avec bonne humeur, tentait de se projeter mentalement. Il se demandait comment la rencontre avec Laurent allait pouvoir se passer. Après tout, celui-ci avait su se montrer un peu plus attentionné lors des derniers moments de Xavier. C'était juste un bougre pas trop aidé par la nature. Ce n'était pas grand-chose que d'aller un peu aider. Il essayait de s'en convaincre. Il avait un vague sentiment de crainte en lui mais au moins ne pourrait-on lui reprocher de n'avoir rien essayé. François aurait certainement voulu cela, plus que Xavier qui l'en aurait dissuadé. Il tenterait. Et puis on verrait bien. Il se dit en se regardant dans un miroir que la mère des garçons n'avait même pas fait une remarque sur sa nouvelle coiffure, comme si elle n'avait pas vu le changement...

— C'est quand même dingue lança-t-il à la cantonade, ça fait un moment que je vais chez eux et que je les connais, le père par exemple, figurez-vous qu'il s'appelle Robert. Mais elle, aucune idée du prénom qu'elle peut avoir... C'est vrai, personne ne l'appelle jamais par son prénom chez eux.

— Elle n'est pas la seule tu sais, y a des gens comme ça, on ne dit jamais leur prénom, répondit la sœur d'Aurélien avant de monter dans sa chambre.

Jeudi

Son petit sac sur l'épaule, Aurélien traversa la ville à pied pour retrouver Laurent. L'air était tiède et doux.

Le jeudi matin il n'avait qu'une heure de cours qui commençait la journée. Il passait en général le reste du temps à la bibliothèque. On pouvait y travailler et y rêvasser dans le calme. Cette fois, il avait quitté le lycée un peu plus tôt. Il était rentré à la maison où il n'y avait que le chien tout content de venir se frotter à lui. Il agissait comme si tout était banal, avec une sérénité apparente alors qu'il n'en était rien. Il déjeuna tôt d'une salade et d'un peu de fromage. Il prit une douche, se parfuma et changea de tenue alors que ce n'était pas son habitude en pleine journée. Il s'habilla de façon assez classique avec une chemise blanche. Il ajouta une cravate étroite, ce qu'il ne faisait pratiquement jamais. Le miroir lui renvoya l'image d'un étudiant modèle, il se trouvait un air anglais avec ses cheveux courts et ses traits fins. Il passa quelques minutes en mimiques devant le miroir. Dans son petit sac, il avait glissé de quoi se changer, le bouquin qu'il lisait, une petite trousse de toilette.

Sa mère appelait ça son *baise-en-ville*. Il rit tout seul puis sortit après avoir laissé un petit mot amical sur le tableau noir de la cuisine.

Comme il avait de l'avance, il préféra délaissier le bus pour la marche. C'était surtout une façon de se relier aux gens qu'il croisait dans la ville, comme s'il s'agissait de leur dire : « Vous voyez ! Je vais chez Laurent, le frère de Xavier et François. C'est tout à fait normal. »

Comme une manière d'aller de façon ordinaire chez Laurent. Comme si c'était habituel, logique, banal. Alors qu'il y allait dans un mélange qui le surprenait lui-même de résolution, de sens du sacrifice, d'inquiétude et d'envie.

Envie que ce soit passé, qu'il ait montré sa capacité à surmonter l'épreuve, en mémoire de Xavier, pour François, pour ne pas se faire le reproche à lui-même de n'avoir pas répondu à la demande de leur mère. Il pensait encore à Laurent forcément qui n'avait pas de chance. Il imagina ce qu'il ressentirait s'il avait perdu sa sœur. Ce serait affreux même si souvent elle l'agaçait. Pour Laurent ce devait être dur. Perdre l'aîné, perdre le petit frère. Se retrouver tout seul dans cette grande maison froide avec des parents si convenus. Il ne pouvait pas dire bourgeois. Ce n'était pas vraiment ça. Ils restaient simples. Il y avait de l'argent. Mais cet argent lui semblait mal utilisé, pour des choses pratiques, sans imagination. Lui, aurait fait autre chose. Des voyages.

Comme ceux dont ils rêvaient avec François et qu'ils n'avaient jamais pu réaliser. À part le ski, ils ne faisaient pas grand-chose. Mais iraient-ils encore ? Ce ne devait pas être drôle pour Laurent.

Impassible en apparence, Aurélien marchait ainsi traversé de toutes ces pensées qui ne le laissaient guère contempler les travaux, les arbres qui verdissaient ou les enfants qui jouaient au ballon au milieu de la rue et se faisaient klaxonner rudement. Après le centre-ville il parvint dans cette espèce de zone assez laide où se mêlaient petites entreprises, hangars métalliques sinistres et grosses villas des chefs d'entreprise et commerçants du coin.

La petite impasse rectiligne qui menait à la grosse maison accentuait le côté isolé de celle-ci. Aurélien tentait de résister à l'inquiétude qui commençait à le submerger se demandant quelle contenance adopter lorsqu'il sonnerait.

Mais il n'eut pas le temps de sonner. La porte s'ouvrit et Laurent apparut vêtu de son éternel pantalon de survêtement, les cheveux décoiffés, son ventre débordant. Aurélien eut à peine le temps de relever la tête que Laurent l'étreignit avec force.

Il en fut surpris. D'abord parce que ce n'était ni l'habitude de François, ni celle de Xavier mais ensuite parce que Laurent ordinairement si mou montrait une chaleur, un enthousiasme qu'il ne lui connaissait pas.

Mais quel est son prénom déjà ?

Malgré lui Aurélien fut touché tout en ressentant le manque de ses amis.

— Tu vas pas rester là ! Entre ! Ma mère est en ville, partie faire ses courses comme d’habitude. Je suis tout seul. C’est super que tu sois venu ! Tu restes dormir hein ? Tu veux quelque chose ? À boire ? À manger ? Je peux te préparer quelque chose tu sais... il y a toujours à manger ici dans la cuisine... On va dans ma chambre ? On sera mieux !

Aurélien se sentait assailli de questions. Non il n’avait pas faim. Soif oui, sans déranger. Dans la chambre, s’il voulait.

Tout allait si vite.

Aurélien ignorait tout des changements à l’étage. Il ne s’était pas posé la question d’ailleurs. Un frisson le parcourut quand il comprit que Laurent avait déménagé dans la chambre de Xavier où il le poussait. Il avait fixé maladroitement la plaque de son prénom sur la porte en lieu et place de celle de son petit frère.

Aurélien fut pourtant presque soulagé de découvrir que Laurent en s’y installant avait effacé tout souvenir de l’occupant précédent. Des écharpes d’équipes de foot étaient accrochées au mur à côté de grands posters de footballeurs. Le bureau était envahi de jeux et de revues, de verres à moitié remplis de soda, de reste de nourriture. Rien à voir avec l’univers raffiné et ordonné de Xavier.

— C'est un peu le bordel, je sais, mais j'ai interdit à ma mère d'entrer dans cette chambre. Marre qu'elle vienne contrôler tout. C'est bon, j'ai passé l'âge !

Et c'est vrai qu'il y avait comme un air révolutionnaire dans cette chambre, certainement la seule pièce de la maison à ne plus répondre aux normes d'Orlane. Le désordre et la saleté s'y imposaient bravement.

— Ne t'inquiète pas, c'est souvent comme ça dans la mienne, répliqua Aurélien en se souvenant qu'à présent, a contrario, il était devenu plutôt maniaque de l'ordre. Ça l'amusait presque de voir que Laurent marquait sa personnalité en imposant son désordre à sa mère qui ne devait pas facilement l'accepter.

— C'est super que tu sois venu ! Tu t'es coupé les cheveux !? Ça te va bien, tu es tout beau comme ça. Je me suis même pas coiffé, de toute façon ça sert à rien, je suis moche...

Aurélien ne savait pas trop quoi répondre. Il se sentait embarrassé et compatissant. Il bredouilla que « Non, tu n'es pas moche... » tout en regrettant aussitôt que ses paroles...

— C'est vrai ? Tu trouves que je suis pas moche ? Je suis pas aussi beau que mes frères c'est sûr. Mais à quoi ça leur a servi d'être beaux ? Ils sont plus là. En tout cas tu as de la chance d'être mince, d'avoir des cheveux si fins...

Laurent s'était approché à quelques centimètres d'Aurélien qui sentait son souffle sur son visage.

Aurélien ne put s'empêcher de s'écarter un peu. Ils se fixèrent un instant qui lui sembla une éternité.

— Je sais que tu n'aimes pas le foot, reprit Laurent et encore moins mes musiques de con. T'inquiète, je vais pas t'embêter avec ça ! Ça te dit un chocolat chaud et on se regarde un film ?

Aurélien trouva que cela ferait une excellente façon d'occuper le temps. Une diversion. Il se sentait désarmé et désorienté dans cet univers si différent du sien. Laurent, c'était foot et variétés. Un côté lourd dans tous les sens du terme. Alors un film, ça occuperait. Parce qu'Aurélien se demandait bien comment ils allaient pouvoir passer le temps jusqu'au repas et s'il avait bien fait de rester pour le dîner et la nuit. Il se dit que ce serait l'occasion de voir comment fonctionnait cette machine. Laurent avait un téléviseur dans sa chambre et de quoi passer des films. « Ils ont vraiment du fric dans cette maison » pensa-t-il sans jalousie. Chez lui, la seule télévision était en noir et blanc et prenait la poussière dans un coin.

Laurent s'affairait déjà tout en intimant l'ordre à son nouvel ami de ne pas bouger. C'était presque exotique de le voir s'agiter ainsi. Et c'est vrai qu'il réussit à préparer un plateau tout à fait honorable avec deux bols de bon chocolat chaud et un assortiment de biscuits disposés dans une assiette du plus beau service de sa mère. Il parvint même à tout rapporter sans rien renverser.

Revenu dans la chambre, essoufflé et content, il installa cérémonieusement un petit tabouret pour y poser la collation et disposa des oreillers et des coussins sur le lit, face à l'écran, pour qu'ils soient bien installés.

Mi-surpris, mi-amusé, Aurélien se laissa faire devant tant d'empressement. C'était presque touchant de voir Laurent déployer autant d'énergie, lui qu'il percevait plutôt comme un égoïste et un lourdaud.

— J'ai un nouveau film de karaté, tu aimes ça ?

Devant l'enthousiasme de Laurent, Aurélien ne sut qu'acquiescer. Va pour le karaté. Il n'avait jamais vu de films de karaté. Lui c'était plutôt les films du ciné-club. Des trucs des années cinquante, en noir et blanc. Jamais il ne lui serait venu à l'idée d'aller voir un film de karaté ou de guerre, genres affectionnés par Laurent...

Laurent se montrait très à l'aise avec les manipulations techniques, il lança le film, le son était un peu fort, il avait fermé les volets et tout éteint comme au cinéma. L'écran renvoyait sa lumière sur les bols de chocolat et les gâteaux.

Sers-toi ! J'ai pas faim ! Lança Laurent... phrase qu'il n'avait pas dû prononcer souvent dans sa vie. Lorsqu'il s'assit à côté d'Aurélien, le lit pourtant résistant sembla se creuser sous le poids du garçon qui vint déséquilibrer les oreillers.

Les cascades défilaient déjà à vive allure sur l'écran. Ça sautait dans tous les sens en musique et sous les « hangs » et les « bangs » lorsque les acteurs se donnaient des coups.

Il n'était pas simple de discerner les gentils des méchants, sinon que le gentil était seul face à une horde qu'il rétamait à grands coups de pieds. Totalement dépaycé par ce genre de cinéma, Aurélien fixait l'écran tentant de rester concentré. « Au moins je saurai ce que c'est un film de karaté », se dit-il amusé tout en se convainquant déjà de détester. Il cherchait l'histoire.

Mais les acteurs ne restaient pas soixante secondes sans se taper dessus. Tout absorbé qu'il était par ses considérations de critique cinéophile, Aurélien n'avait pas perçu que Laurent ne regardait pas du tout le film mais le fixait lui. Quand il le réalisa, il offrit un sourire gêné au garçon, lequel en souriant vint poser sa main sur la sienne.

Elle était chaude. Chaude et lourde. Enveloppante. Il n'osait pas la regarder, mais il sentait l'emprise de cette main.

Il y avait en lui une voix qui intimait l'ordre urgent à Aurélien de retirer la sienne. Une autre qui était un mélange de crainte et de pitié d'abord, puis de, « après tout c'est le frère de François et Xavier ». Comme si à travers la chaleur de cette main, il pouvait trouver un vague signe de François ou de Xavier. Une façon de se relier à eux.

Mais quel est son prénom déjà ?

Comme si Laurent, aussi différent soit-il de ses frères, pouvait constituer le dernier lien humain qu'il lui restait avec eux. Comme s'ils partageaient quelque chose de cette douleur.

L'émotion le submergeait bien qu'il ne voulut rien en laisser paraître. Une larme coula sur sa joue.

— Tu penses à mes frères. Ils te manquent. Ils t'adoraient. François tu étais tout pour lui. Xavier tenait à toi tellement. T'imagines même pas comment tu as compté.

C'était dit sans emphase. De façon déconcertante. Sans agressivité. Avec une certaine douceur emprunte d'une légère amertume. Une once à peine décelable de jalousie. Il y avait là un mélange de lucidité, de délicatesse, inattendus.

Comme fut totalement impromptu, le baiser délicat de Laurent sur la joue mouillée d'Aurélien.

Mais quel est son prénom déjà ?

En Famille

Le générique du film s'achevait à peine. Ils entendirent toquer à la porte. C'était Orlane qui venait saluer Aurélien et s'enquérir si tout allait bien.

Comme transformé, Laurent l'accueillit avec sympathie et enthousiasme.

— Oui ! Tout va bien c'est super ! Hé ! j'ai préparé un goûter, t'as vu ? Non t'as rien vu, j'ai tout ramassé ! Il avait jamais vu de film de karaté ! Je lui ai montré ! C'est le dernier ! Hé ! ce soir Aurélien dort avec moi dans la chambre. Demain Papa nous emmène dans la nouvelle 504 ! Tu verras elle est super, mais j'aime pas la couleur...

Orlane esquissa un sourire. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait vu Laurent afficher un peu de bonne humeur et ne pas l'agresser verbalement qu'elle se félicita intérieurement d'avoir invité Aurélien.

— Voudrez-vous descendre pour un petit apéritif ? Ton père est arrivé Laurent, il sera content de voir Aurélien. Ça fait longtemps que nous n'avons pas reçu de monde.

— Tu parles ! Depuis la mort de Xavier on a vu personne. On va même plus en forêt. Hé, Aurélien, tu verras, il a encore grossi mon père, t'inquiète pas, c'est hé-ré-di-tai-re...

Aurélien gêné ne savait quoi répondre.

— Tu connais Laurent, toujours aussi spontané. Enfin, tu es ici comme chez toi. On vous attend.

Elle sortit discrètement tandis que débordant de joie, Laurent s'amusait à chahuter et chatouiller son visiteur à la fois désarmé et interloqué.

— Tu vois ? Elle est contente ma mère, que tu sois là... lança Laurent en faisant tomber Aurélien dans les coussins pour jouer... T'as vu ? Elle souriait. Je t'assure c'est pas souvent. Surtout ces derniers temps. T'as entendu ? Elle a dit que tu étais comme chez toi ! Ça veut dire que tu pourras venir comme tu veux ici, que t'es vraiment de la famille... un peu comme mon frère quoi !

La phrase tomba telle un coup de massue. Aurélien s'en sentait tout encombré, embarrassé. Il était rassuré de voir Laurent si joyeux, si au moins sa venue était utile à cela, mais apeuré à l'idée d'être pris au piège dans cette famille. Il avait déjà la sienne. Jouer les remplaçants avait quelque chose pour lui de troublant.

Surtout vis-à-vis de François et Xavier dont il voyait les visages muets se pencher vers lui. Mais il n'eut pas le temps de résoudre les contradictions et les craintes qui l'envahissaient, Laurent le poussait déjà au-dehors de la chambre en ne manquant pas, là un pincement affectueux à la hanche, plus loin de lui tenir le bras ou même avant de descendre l'escalier de le serrer soudainement par la taille et le soulever à trente centimètres du sol au risque de les faire chuter.

— Je suis fort quand même !

Ils parvinrent dans le grand salon dans les éclats de rire de Laurent. Robert était dans son grand fauteuil de cuir sombre qu'il semblait écraser de sa masse. Le visage plus rubicond que jamais. Il replia son journal et se leva pour serrer la main d'Aurélien.

— Il ne fait pas trop le fou quand même ? Il n'a pas vraiment ta maturité. J'espère que vous allez trouver des terrains d'entente et qu'il ne va pas trop t'ennuyer si tu n'aimes pas trop le football...

— Merci beaucoup monsieur, non, tout se passe très bien. Il m'a montré un de ses films. J'ai même eu droit à un goûter.

Orlane poussait devant elle un chariot avec des boissons et des amuse-gueule. On mit de la musique. L'ambiance était presque festive. On bavardait, plaisantait. Aurélien nourrissait la conversation avec une politesse qui semblait ravir Robert heureux de trouver un interlocuteur.

Tout à son aise, ce dernier commençait à parler de ses chantiers, du marché de l'immobilier et de son évolution. Aurélien s'intéressait. Enfin, tentait de le faire en faisant appel pour cela à ses quelques connaissances scolaires. Cela ravit Robert qui n'avait pas poussé ses études et se montrait impressionné par les quelques chiffres qu'osait le garçon évoquant et comparant les industries des différents pays du continent.

— Tu ne vas pas raser notre invité avec tes histoires d'indices de construction ! intervint Orlane en déposant de nouvelles coupelles sur la petite table.

— Non, non, c'est très intéressant madame, ne vous inquiétez pas, mentit Aurélien, nous avons des cours d'économie sur le sujet...

— Tu vas pas appeler ma mère madame ! Répliqua Laurent goguenard en lui tapotant le dos.

Il y eut comme une sorte de léger vent de panique. Parce qu'Aurélien ne savait quelle contenance adopter et qu'il ne connaissait pas son prénom, comment l'appeler ? Il bredouillait vaguement une réponse en direction de Laurent qui reprit :

— Tu n'as qu'à faire comme moi et l'appeler maman ! Ajouta-t-il... hein maman ?

— S'il le souhaite oui bien sûr... il fait bien comme il veut...

Et Aurélien eut envie de crier qu'il avait déjà une mère mais c'est Orlane qui reprit :

— Tu peux m'appeler Maman ici, car tu as déjà ta maman, et en dehors, faire comme d'habitude...

Cet étrange compromis ne rassura pas Aurélien. Il se sentait empêtré malgré lui dans une mise en scène à laquelle il n'adhérait pas. Dans d'autres circonstances, il aurait fui. Il invoqua mentalement Xavier et François. Xavier se serait moqué et lui aurait dit de se rebeller. François aurait minimisé en lui disant que ce n'était pas si grave puisque ça restait dans la maison. Il y avait ce sentiment insidieux pour Aurélien de se sentir pris en otage. Mais on passa vite à autre chose. Hélas, lors du repas, Laurent n'eut de cesse à chaque occasion, de reprendre Aurélien lorsque celui-ci disait « Madame » pour demander le sel ou du pain. « Non, maman ! Dis : maman ! »

La soirée se poursuivit ainsi. Aimable, joyeuse... parfois le prénom de l'un ou de l'autre des deux disparus venait dans la conversation. De façon presque détachée ou moqueuse lorsque Laurent parlait d'eux.

En lui comme un refrain secret, Aurélien se répétait. « Mais vous parlez d'eux comme si de rien n'était, mais ils sont morts, on ne les verra plus jamais, et ils me manquent. » Et il ressentait le vertige douloureux du manque et il se sentait tellement seul avec cette absence.

Si un espion était venu les observer au travers de la grande baie vitrée qui donnait sur le jardin, il aurait eu l'image d'une famille ordinaire, paisible et joyeuse, devisant tranquillement autour de la table.

Laurent qui les autres jours se levait au milieu du repas, se servait directement dans les plats, parfois avec les doigts, qui remplissait son assiette à la faire déborder et se bâfrait, se montrait ce soir tout le contraire : enjoué, tranquille. Il semblait ne voir qu'Aurélien et témoignait même d'étonnantes attentions à son égard, lui cherchant les meilleurs morceaux, lui resservant à boire, lui coupant sa portion de fromage, lui choisissant la plus belle part de gâteau... Il en vint même à donner l'illusion de s'intéresser aux échanges entre Aurélien en son père en soulignant « Vous voyez ! Il en sait des choses, c'est pas comme moi le nul ! Il est intelligent Aurélien, c'est pour ça que François l'aimait et il est tellement gentil, c'est pour ça que Xavier l'adorait. On te laissera pas filer comme ça... » La formulation, sans compter le clin d'œil appuyé qui l'accompagnait, fit presque peur à Aurélien. Mais il se faisait tard et venait l'heure de se préparer à rejoindre les chambres. Il y avait classe le lendemain. On se dit bonsoir. Comme dans une famille ordinaire.

Dans la salle de bains où il se lavait les dents et se préparait pour la nuit, Aurélien fut dérangé au moins trois fois par Laurent. « Oh, ne t'inquiète pas, avec mes frères j'ai l'habitude de se voir nus entre garçons ! »

Dans la chambre où il pénétra ensuite, il trouva Laurent déjà couché dans l'obscurité. Aurélien chercha le deuxième lit des yeux, celui-ci repoussé contre le mur n'avait pas été fait. « J'ai eu flemme de faire le petit lit, mais le mien est grand, tu te mettras avec moi... je t'ai mis des oreillers. »

Aurélien portait un pyjama qu'il avait prévu pour l'occasion. Il se glissa sous la lourde couverture tout en s'installant aussi près du bord du lit que possible.

— Tu vas pas te mettre si loin ! Tu vas tomber !

— Non, non, pas de danger !

— T'inquiète il y a la place, je suis gros, mais il est grand ce lit et mes draps sont propres !

Ils éteignirent. Laurent lui souhaita au moins six fois « *bonne nuit* ». Puis il répéta tout autant qu'il était content qu'il soit là. Aurélien répondit « moi aussi, moi aussi bien sûr. » Ils cessèrent de se parler mais Aurélien ne parvenait pas à s'endormir. Il se dit que rien de cette chambre ne pouvait à présent rappeler Xavier. Il voyait seulement, clignotant dans la nuit, l'éclairage fluorescent du réveil électrique de Laurent. Il lui faisait penser au gyrophare de l'ambulance qui emporta Xavier. Tentant de penser à autre chose, il ressentait sur sa gauche la lourde masse de Laurent. Une sorte de montagne. Il entendait son souffle lourd et saccadé. Et il percevait son propre cœur battre si fort qu'il avait peur que cela ne fut perceptible à son voisin de lit.

Combien de temps se passa-t-il ainsi ? Vingt minutes ? Une heure ? Il ne parvenait pas vraiment à s'assoupir. Mais il faisait chaud dans la pièce. Il restait immobile, figé sur son oreiller, un peu rapproché de Laurent mais encore proche du bord du lit. Il tenta une nouvelle fois de faire diversion dans son esprit en déroulant le programme de la journée de vendredi, les cours et les salles dans l'ordre de l'emploi du temps. Tout était paré. Il aimait bien le prof de lettres.

Il avait pensé à emporter « Le Rouge et le Noir » dans cette édition de la Pléiade que possédait sa mère. Un peu lourde, pas pratique. Il fallait prendre garde à bien replacer le volume dans l'étui de carton après chaque lecture pour ne pas l'abîmer. Le papier bible des pages était si fragile sous les doigts. Julien Sorel l'agaçait. Il ne réussissait pas à l'apprécier. Aurélien pensa avec amusement comment Julien Sorel avait saisi la main de Madame de Rênal et comment Laurent avait saisi la sienne. « Rien à voir, Laurent n'est pas Julien et je ne suis pas Madame de Rênal ! »

C'est à ce moment pris par surprise qu'il reçut sur lui en un double choc, le poids énorme et l'haleine chaude de Laurent. Laurent lui était monté dessus brutalement sans prévenir ni par le geste ni par la parole. Tel un ours sur sa proie. Jouant de sa masse. Il le serrait. Il perçut vite que le gros garçon était entièrement nu, lourd, pesant de tout son ventre, de ses seins énormes, de ses cuisses gigantesques, si massif, impossible de se dégager.

Laurent, tout en lui maintenant la tête à deux mains, cherchait à présent à l'embrasser sur la bouche, le forçant tout en commençant à donner des coups de reins en cadence. Aurélien se dit qu'il allait mourir étouffé. La bouche de Laurent enveloppait ses lèvres et son nez. Il en étouffait. Il sentit alors les mains résolues de Laurent descendre son pantalon de pyjama. Entre dégoût et abandon de soi, il se laissait aller forcé et perçut le désir viril de Laurent sur son nombril. Dégoûté et troublé. Laurent commençait à onduler sur son ventre. Le lit montait et descendait sous les coups de reins du garçon. Dans ce cauchemar, Aurélien, le cœur au bord des lèvres, se sentait comme emporté dans les vagues d'une tempête en haute mer. Leur amplitude augmentait tout comme la vitesse des coups de reins. Aurélien réalisa que jusque-là il avait gardé les yeux fermés comme s'il était dans son propre cauchemar. Il prit sur lui le courage de les ouvrir et tomba alors droit dans ceux de Laurent, durs et avides qui brillaient dans la nuit et le fixaient intensément. « Je t'aime, je t'aime, je t'aime mon chéri, ma femme, je t'aime, je t'ai toujours aimé. » Laurent éjacula abondamment sur son ventre. Aurélien réalisa que son propre sexe était dressé malgré lui et fut pris de ce vertige entre dégoût de Laurent et de lui-même. L'autre retomba de côté comme un gros cachalot et s'endormit aussi brutalement qu'il lui était monté dessus. Seul dans le noir, Aurélien n'eut d'autre ressource que de se masturber et pensa honteux en éjaculant à son tour que sa semence s'était mêlée à celle de Laurent sur son ventre.

La Honte

Le grésillement du réveil les tira de leur torpeur. Laurent sauta du lit et commença à s'habiller promptement. Aurélien réalisa qu'il était resté le pyjama baissé sur ses chevilles toute la nuit. Sur son ventre souillé, le mélange de semences avait séché et tirait la peau. Il lui fallut se lever dans un grand désarroi.

— Dépêche-toi ! Si tu veux prendre un café avant de partir, mon père nous emmène dans sa nouvelle Peugeot, tu te souviens ?

— C'est que j'aurais bien pris une douche... tenta Aurélien.

— Tu prendras une douche ce soir. Comme ça tu garderas mon odeur sur toi toute la journée.

Il s'approcha d'Aurélien dans un rictus presque menaçant tout en enfilant un pull dont les mailles craquèrent tant les manches le serraient.

— De toute façon tu es à moi maintenant, tu as eu mes frères, tu es à moi.

Glacé et humilié, Aurélien s'habilla comme il put, se cognant les pieds aux meubles, réunissant ses affaires, tentant de prendre sur lui, et ne pensant qu'à s'échapper de cette maison pour aller retrouver la vie normale.

Au rez-de-chaussée, dans un contraste total avec son état d'âme, la cuisine embaumait une bonne odeur de pain grillé. Orlane avait préparé un magnifique petit déjeuner. Des toasts, du jus d'orange, de la confiture, des œufs. C'était presque festif. Robert était déjà attablé et écoutait attentif les nouvelles à la radio. Tout était si parfait. Si normal. Laurent réclama son en-cas. Il avait l'habitude d'emporter un goûter pour la récréation et quelques provisions supplémentaires qu'il grignoterait en douce pendant les cours. Tout était si normal. Une vie de famille banale.

Aurélien qui n'avait pas l'habitude de petit-déjeuner autant, fit bonne figure et ne refusa rien. Sans en avoir conscience, il voulait « *jouer le jeu* », gommer, effacer la nuit... Laurent le moqua qu'il allait devenir aussi gros que lui. Aurélien le regardait mutique. Ce qui était étrange, dans un renversement paradoxal, c'est qu'il avait peur que le garçon ne révèle quelque chose de la nuit, comme s'il se sentait lui coupable. Ce qui lui était douloureux ce n'était pas tant la honte ressentie face aux parents que celle qu'il ressentait vis-à-vis de Xavier et de François.

Il avait déjà ressenti ce sentiment de culpabilité. Ce sentiment que de les avoir aimés les avait tués.

Il savait que c'était idiot. Et la phrase terrible de Laurent tournait en boucle : « Tu as eu mes frères, tu es à moi ».

Aurélien était terrifié. Tout autant de l'attitude de Laurent que de ses propres réactions. La honte. La souillure sur son ventre qu'il gardait secrète. La punition. Peut-être l'avait-il méritée. Le dégoût. Il contemplait Laurent aux gestes brusques. Gros. Sans grâce. Obscène obèse. Cette laideur pourtant qui le troublait. Comme un désir sale. Et cette force rustre du mâle idiot. Et leur secret à présent. Ce lien funeste. La punition.

Il était resté aux bords du désir et des jeux tendres avec François et Xavier, dans cette intensité de l'effleurement. Son intimité avec Xavier n'était pas sans sensualité. Il n'y avait pourtant jamais rien eu de réellement sexuel, d'abouti. Mais Laurent, était venu le secouer comme on arrache un aveu.

Toutes ces pensées troubles défilaient tandis qu'autour de lui tout semblait d'une banalité absolue. Une famille le matin déjeune avant de partir qui pour le lycée, qui ensuite pour l'entreprise, la mère resterait vaquer à l'entretien de la maison dans cet univers familial confortable, moderne et structuré.

Mise en scène, ce petit déjeuner lui semblait une mise en scène, un mensonge collectif où chacun jouait son rôle en sachant qu'il mentait, une façon de faire comme si de rien n'était.

François et Xavier n'étaient pas morts, Laurent ne lui était pas monté dessus, il ne s'était pas assouvi. Il fallait mentir pour cacher tout ça.

Avant de partir, bonne mère consciencieuse, Orlane les enjoignit de passer par la salle de bains se laver les dents et se donner un petit coup de peigne. Robert allait lui sortir la belle automobile du garage et les attendre dans l'allée. Il préférait toujours prendre un peu de temps pour faire chauffer le diesel. Il aimait bien profiter de sa voiture neuve, s'habituer aux nouveautés, au confort de la nouvelle version, l'odeur du neuf, la douceur des commandes et des boutons sous les doigts.

Dans la salle de bains où ils se retrouvèrent, Aurélien fut soulagé que les échanges restent sans équivoque. Laurent s'appliquait à tenter de maîtriser ses cheveux emmêlés. Pour Aurélien c'était plus facile. Il se contempla dans le miroir. Les yeux à peine creusés, ses cheveux courts lui conféraient un air angélique, fragile et résolu. Il ferait illusion pour aujourd'hui. Laurent le regarda de côté dans la glace, un petit sourire en coin. Vint le moment de sortir de la pièce. Aurélien presque rassuré n'aspirait qu'à rejoindre l'auto qu'il entendait déjà ronfler en bas sur le gravier. Mais Laurent le plaqua soudainement contre le mur. Cela fit un bruit sourd qui secoua la cloison. Aurélien eut mal aux omoplates. « Tu es à moi, tu es à moi maintenant, ma petite femme. Je t'aime. » Puis il écrasa sa bouche contre la sienne avant de se détacher aussi brutalement et de courir dans l'escalier laissant Aurélien collé au mur.

Au moment de sortir de la maison, alors que Laurent s'installait déjà dans la voiture, positionnant son sac sur l'épaule, Aurélien s'arrêta un instant dans la grande entrée pour se ressaisir. Orlane parut à la porte de la cuisine, dans son tablier, un torchon à la main, prête pour le ménage du matin. « Au revoir madame... maman... merci pour tout encore ! Bonne journée. »

Et il courut à la voiture tel un enfant dans une avalanche de honte, de remords et de soulagement.

Tout s'enchaîna ensuite. On commenta la voiture qui sentait le cuir neuf pour en féliciter l'heureux propriétaire, Robert les déposa en double file devant le lycée où c'était la foule. Les garçons se séparèrent pour rejoindre leur classe. Aurélien retrouva des visages familiers, le sourire d'une copine. Ils avaient cours ensemble. Aurélien se laissa porter par tout ce que la journée offrait en chances d'oublier la nuit par ses repères, l'emploi du temps, les changements de salle, les notes reçues, les questions des professeurs, les sonneries, les notations scrupuleuses de cours dans les grands cahiers à petits carreaux. La vie la plus banale et discrète possible du lycéen consciencieux et affable.

Simplement, de temps à autre, Aurélien avait pris cette manie de vérifier le boutonnage de sa chemise. Il s'agissait pour lui de s'assurer qu'elle était bien fermée, bien close sur son secret. Il imaginait sur son ventre comme une immense tache blanche indélébile. Une sorte de tatouage irréversible. Surtout que cela reste caché.

Il allait dans sa journée se raccrochant aux détails les plus insignifiants pour ne pas céder à la panique, au vertige et à la honte. En rentrant le soir chez lui, il se fit la promesse que plus jamais il ne retournerait là-bas. Il fallait tourner la page.

À sa mère, à sa sœur, il ne confia que des banalités, commentant la surface des choses. Il avait fait sa B.A., il avait à présent d'autres sujets à penser avec les examens, les révisions, il avait envie de vacances. Il parvenait presque à se convaincre lui-même qu'il ne s'était rien passé. Que cette visite n'avait rien eu de particulier.

Pourtant, alors qu'il était habituellement si soucieux de son hygiène corporelle, ce soir-là, il se glissa nu dans ses draps, sans s'être lavé. Avant de s'endormir, il effleura de son doigt la croûte sèche qui s'était formée sur son ventre. Il se masturba et s'endormit.

Vers Les Beaux Jours

Toutes les conversations évoquaient l'arrivée des beaux jours. La chaleur revenait et une certaine forme d'optimisme apparent se manifestait partout. On s'autorisait des bavardages insouciantes. La nature invitait à abandonner les noires idées. On pouvait aérer les maisons. On restait volontiers sur les terrasses, dans les jardins. Les arbres étaient en fleurs. La ville en était parfumée. Les journées lumineuses plus longues lavaient la fatigue. Le babil des enfants qui commençaient à jouer dehors plus tard, se mêlait au chant des oiseaux souvent impétueux.

Il y avait bien eu cette fois où la sœur d'Aurélien était venue lui parler de Laurent. Cela n'avait pas duré longtemps. Elle était venue dire avec bonne humeur qu'elle le trouvait « finalement plutôt sympa même si ce n'était pas un mannequin ». Surpris, Aurélien l'écouta sans broncher puis reprit sa lecture. Par chance il ne le croisait plus.

Au fil des jours la vie quotidienne et scolaire avait repris le dessus avec ses occupations.

Il n'était plus question d'aller chez Laurent, sa mère ne se manifesta pas. C'était un peu comme un mauvais rêve dont le souvenir finissait par s'effilochoir. Aurélien ne voulait plus penser à cette nuit-là. Une sorte d'accident.

Les prénoms de Xavier et François revenaient moins sur les lèvres. Y compris les siennes. C'était comme si naturellement, tout doucement, sans le dire, toute la communauté, au lycée, dans la ville et même dans les maisons, voulait tourner la page avec ce malheur. Mettre de la distance. Le silence déroulait son aile dans un accord implicite commun. Ne pas ranimer la douleur. Passer à autre chose. La vie. Le soleil qui s'installait.

C'est ainsi. Sans oublier, on avance, on passe à autre chose, ce serait insupportable autrement.

Avec sa mère et sa sœur, Aurélien se sentait en paix, sécurisé. Il régnait chez eux une certaine harmonie. Depuis qu'il l'appelait ainsi, se montrait attentive, ne l'ennuyait pas. Elle lui faisait confiance. Il lisait beaucoup.

Il avait au lycée deux nouveaux amis. Une fille, un garçon. Lui comme elle, l'avaient choisi presque simultanément et ils devinrent inséparables. Le même prénom épïcène de Camille. Et il s'en amusait. On les croisait ensemble, en trio, dans une sorte de flirt réciproque tranquille qui ne disait pas son nom. Bras dessus, bras dessous ils n'avaient de cesse de se retrouver dès que les cours le permettaient.

On plaisantait, on allait au cinéma, on traversait la ville dans cet équipage charmant, mais ils savaient être des étudiants sages et soucieux de leur avenir. Le petit groupe était centré sur les révisions et travaillait dans une douce et saine émulation à échanger des fiches, s'interroger, se questionner. Ils allaient au café, à la bibliothèque ou l'un chez l'autre. Leurs conversations étaient riantes, confiantes et animées. Ils mélangeaient leurs rires et leurs mains. Laurent les avait aperçus de loin, à deux ou trois reprises, sans qu'Aurélien ne se rende compte de rien. Il n'avait pas cherché à s'approcher. Il éprouvait une sorte d'aversion pour ces jeunes si beaux, si souriants et bien mis. Il se contentait avec présence, à chaque fois que possible de saluer la sœur d'Aurélien en y mettant du cœur. Et il se demandait à chaque fois comment pouvait s'appeler cette fille. Lui, passait des heures dans le jardin de sa maison à taper seul le ballon contre un mur jusqu'à l'ivresse. Sa solitude lui convenait, on lui fichait la paix. Les voisins, les quelques passants qui le voyaient traverser la bourgade ou frapper son ballon sans ménagement dans la cour cimentée, n'auraient rien relevé d'anormal. Il ne semblait rien manifester de particulier. Au lycée, les professeurs avaient abandonné depuis longtemps l'idée de le mettre au travail. Ils ne lui réclamaient même plus les devoirs. Comme il ne perturbait pas la classe, chacun prenait son mal en patience. On veillerait à ne pas le faire redoubler. Il ne serait pas forcément utile de le présenter aux examens le moment venu, puisqu'il l'avait dit, il irait travailler avec son père.

Robert n'était guère enthousiasmé à cette idée, mais il n'avait pas le choix. Lui-même avait repris la boîte de son père. Il ne songeait pas encore à passer la main, il avait le temps même si sa santé n'était pas forcément brillante. Avec la chaleur, il avait l'impression de fondre sur les chantiers et s'essouffait de plus en plus vite. La climatisation tournait en permanence dans la Peugeot. Il y passait du temps après chaque rendez-vous.

Orlane donnait elle aussi le sentiment que les choses tournaient aussi ordinairement que possible. Sa vie était plate, sans aspérité ni surprise. Elle rendait parfois visite à sa belle-mère pour lui apporter des plats qu'elle avait confectionnés en trop grande quantité pour eux trois ou plutôt comme s'ils étaient toujours cinq. C'était toujours délicieux. Les beaux parents aimaient la voir arriver avec ses grandes boîtes en plastique. Elle ne s'attardait pas beaucoup.

Elle avait repris son tempo de ménagère parfaite. Elle commandait régulièrement là un nouvel aspirateur, ou bien un robot mixer de dernière génération. Elle tenait ses listes et ses carnets de compte avec la même exactitude. Tout semblait avoir repris son cours ordinaire.

Elle continuait de superviser à distance et avec la même discrétion les affaires de l'entreprise. L'argent rentrait. La clientèle restait fidèle même si la croissance des affaires était pondérée. Les soucis économiques commençaient à poindre mais cela n'inquiétait pas Orlane.

Le matelas d'économies était suffisant, les placements prudents continuaient de rapporter.

Les visites chez eux étaient à présent plus espacées. Ils ne recevaient que très rarement et occasionnellement là un fournisseur, une autre fois tel couple dont le mari était en vue au conseil général mais rien que de très formel et de ponctuel. Aucun lien ne se tissait. Très souvent les visiteurs ignoraient l'histoire terrible de la famille. On mangeait bien, mais la maison quoique confortable n'était pas très chaleureuse et les conversations convenues tournaient essentiellement autour des affaires ou pour les dames des nouveaux équipements ménagers. Les visiteurs n'étaient jamais invités à visiter l'étage.

Ils ignoraient totalement l'écart à présent conséquent entre cette maison toujours impeccablement rangée, astiquée, à la propreté exemplaire et la chambre de Laurent où personne n'entrait que lui. Ils auraient été surpris de découvrir l'ambiance qui régnait dans cette pièce qui sentait le fauve.

Sur son injonction, Orlane avait totalement capitulé. Elle n'entrait pas dans la chambre de Laurent. Elle ne cherchait pas à savoir même si elle devait se douter au fond. Elle obéissait parfaitement aux consignes de son fils qu'il avait exprimées un soir sèchement. Ce renoncement à forcer sa porte pour ranger et nettoyer la pièce avait de quoi surprendre. Il était contraire aux principes et à la pratique dont elle faisait preuve autrefois. Elle avait pourtant cédé sans aucun état d'âme.

Tout au plus de temps à autre jetait-il ses habits en tas devant la machine à laver... mais ce n'était pas systématique. Les sous-vêtements étaient si sales qu'elle avait pris le parti de les jeter directement à la poubelle en se pinçant le nez et de les remplacer par des neufs.

Laurent n'était pas en guerre ouverte avec sa mère. Mais il s'affirmait comme un coq, un vulgaire macho, avec une obséquiosité et un quant à soi sans retenue. Si son père se laissait choyer en débonnaire mou, montrant une certaine vulnérabilité, lui n'hésitait pas à jouer les petits dictateurs, réclamant tel plat, tel nouvel objet. Il renvoyait à sa mère une viande trop ou pas assez cuite, exigeait un changement de dernière minute. Il imposait son choix du programme de télévision. Robert n'osait pas protester même s'il regardait déjà autre chose.

Il ne ramassait jamais aucun objet tombé à ses pieds, pas plus que son assiette ou un vêtement qui l'encombrait.

Orlane rangeait en silence. Robert détournait le regard, reprenait son journal fuyant délibérément tout risque de conflit. Il commençait juste à s'inquiéter du moment où Laurent viendrait travailler dans la boîte. Il pensait à ses vieux ouvriers pour lesquels ce serait un calvaire.

Il gardait ces questions pour lui.

La Mer

— Pourquoi toujours la montagne et jamais la mer ?

— Tu aimerais ? Pour changer ?

Pensait-elle qu'il serait possible en répondant à ce nouveau caprice de Laurent d'obtenir sinon un peu d'apaisement, une sorte de trêve ? Comme toujours la décision serait la sienne. C'était d'accord. Pour changer donc, on irait à la mer. Logiquement, pour des raisons de distance et de climat, on aurait pu imaginer qu'elle aurait choisi la Côte d'Azur ou encore les plages ensoleillées du Sud-Ouest. Orlane mit un peu de temps à chercher dans les annonces des journaux. Elle passa quelques coups de fil. Très étrangement, elle jeta son dévolu sur une petite commune de Normandie, à proximité du Havre. Un appartement de deux pièces était proposé à la location dans le centre-ville. Il y avait une plage à proximité, on lui avait parlé de bâtiments appartenant à l'OTAN. Ça ne la dérangeait pas. Orlane ne voyait pas de quoi il pouvait s'agir.

Elle avait loué pour deux semaines en envoyant un chèque à une vieille dame, sur la foi d'une description, sans photographie des lieux. Rendez-vous avait été pris pour le début de l'été. On lui avait rappelé de prévoir *malgré tout* des vêtements de pluie.

L'appartement était équipé lui avait-on dit, mais elle avait chargé la voiture de vaisselle, de linge de maison et de la nourriture nécessaire pour un mois et une famille entière.

Bon bougre, toujours d'accord avec les décisions de son épouse, Robert avait obtempéré. Il avait fait acheter des cartes routières par sa secrétaire. Orlane l'avait rabroué quelque peu. « Les gens n'avaient pas besoin de savoir où ils passeraient leurs vacances ». Et il est vrai qu'elle ne s'épancha pas sur ce projet. Elle procéda avant le départ, à un ménage de fond en comble de la maison. C'était superfétatoire, car la maison avait constamment été bien entretenue. Seule la chambre de Laurent fut épargnée, c'est-à-dire laissée dans son jus, son désordre et sa crasse. Elle prit grand soin de trier les documents de son propre petit bureau, de jeter de vieilles notes et carnets qui pointaient des années de dépenses, de commandes, de relevés divers. Elle jeta les bulletins scolaires de François et Xavier, leur dossier médical ainsi que diverses lettres. Elle fit tout cela seule, dans la plus grande discrétion.

Sa belle mère apprit leur départ presque par hasard de la bouche d'un Laurent goguenard persuadé d'avoir imposé ses choix.

Nul en géographie, il se voyait déjà dans une station balnéaire avec plage de sable fin et cocotiers. Ce n'est que dans la voiture au fil des kilomètres et des villes traversées qu'il commença à interroger, bougonner et rechigner en découvrant les paysages verts et humides qui n'évoquaient en rien chez lui l'idée qu'il se faisait de vacances à la mer.

Malgré les cartes, Robert se perdait dans des départementales étroites aux carrefours dangereux. Les petites routes normandes droites ou sinueuses, étaient souvent bloquées par des tracteurs boueux qui tiraient des charrettes de fumier. Il voyait avec effroi sa voiture se salir de boue, de lisier. Comme un gamin Laurent grimaçait à la fenêtre narguant les grosses vaches placides. Orlane finit par prendre le volant.

Ils parvinrent en fin de journée dans le petit village, bourgade calme et triste. Elle gara la voiture près de l'église. L'appartement était juste en retrait d'une petite place, au-dessus d'une épicerie qui appartenait à la propriétaire. C'était une maison de briques rouges, à un seul étage, à la façade peu reluisante.

Quand il comprit que c'était là qu'ils allaient passer leurs vacances, Laurent éructa. Il écumait littéralement de colère lorsqu'ils se rendirent dans l'épicerie pour y récupérer les clés. Ce fut la grosse patronne qui le rabroua. Elle le prit pour un petit parisien prétentieux et l'enjoignit d'aller prendre un hôtel à Deauville si ce n'était pas assez chic pour lui. Le ton de la rombière était si ferme qu'il en eut le bec cloué.

Il est vrai que l'appartement n'était guère reluisant, sentait l'humidité et le moisi. Les lits paraissaient hauts et immenses dans des chambres ridiculement petites. Des matelas douteux reposaient sur des sommiers métalliques distendus qui s'incurvaient sous le poids de Laurent qui les essayait tour à tour pour choisir sa chambre.

Il n'y avait pas de vraie salle de bains, mais un vieux cabinet de toilettes. Il fallait enjamber la cuvette de la tinette pour accéder à la douche. Le lavabo étroit paraissait prêt à chuter sur lui-même. Un antique chauffe-eau à gaz occupait tout un coin limitant encore les mouvements. La cuisine qui datait, était encombrée d'une grosse table carrée recouverte de la nappe en toile cirée traditionnelle à carreaux normands. La table empêchait de circuler. Robert et Laurent frottaient leur dos au papier peint rose suranné pour s'asseoir. En effleurant la nappe, Orlane nota mentalement qu'elle était grasse. Tout comme les carreaux de la fenêtre qui donnait sur la petite place où quelques garçons commençaient à venir faire pétarader leurs cyclomoteurs. Un ménage sérieux serait à entreprendre.

Robert, fatigué par le voyage était désespéré et contemplait fataliste cet univers sinistre choisi par Orlane pour leurs vacances.

— Je ne m'attendais pas à ça quand même. Mais ce n'est pas si grave. Nous ferons des pique-niques. Et puis il y a une plage pas loin. Nous viendrons là juste pour dormir.

Mais quel est son prénom déjà ?

— Papa aurait pu payer l'hôtel pour une fois ! Mais tu fais toujours ta radine !

Toute la soirée se poursuivit sur le même ton. Laurent refusa d'aider ses parents à décharger l'auto. Orlane avait prévu des plats à réchauffer. Après le repas, pris serrés dans l'étroite cuisine, repoussant son assiette devant lui, cognant sa chaise contre le mur, il descendit brusquement sur la place, ayant entendu que les jeunes étaient revenus.

De là-haut, Orlane constata qu'il n'avait pas mis longtemps avant de sympathiser avec les petits voyous de pacotille du village. Elle entendit de nouveau les pas lourds de son fils dans l'escalier. La maison en était comme secouée. Il revenait chercher des friandises, du chocolat pour ses nouveaux amis... Il dévalisa littéralement le petit placard que sa mère venait de ranger soigneusement avant de dévaler quatre à quatre les marches pour rejoindre la petite équipe.

— Bon sang ! Il va pas monter sur la mobylette ?

— Tu vas devoir rembourser une mobylette cassée à ces imbéciles grimaça Orlane en profitant de l'occasion pour achever de nettoyer le carreau sale.

Et pourtant de là-haut, ils virent Laurent enfourcher une mobylette qui sembla plier sous son poids, la faire pétarader, s'élancer et finir sa brève course droit dans la Peugeot.

Le sang de Robert ne fit qu'un tour. Son visage devint encore plus rubicond si c'était possible.

De tous les biens qu'il possédait, la Peugeot était le plus précieux, sa voiture, le seul objet qu'il choisissait lui-même. Cramoisi, il s'apprêtait à descendre à son tour. Ce fut Orlane qui lui intima l'ordre de ne pas faire de scandale. « Ce n'était que de la tôle, il était assuré. » Elle lui enjoignit même de ne rien dire à Laurent pour voir comment celui-ci assumerait ses actes.

Comme il retrouva deux heures plus tard ses parents lisant paisiblement dans leur lit, Laurent se fit discret. La nuit était bien noire. Il n'évoqua pas l'incident et se glissa dans sa chambre.

La porte fermait mal. La poignée lui resta dans la main. Sa mère avait fait le lit et déposé son pyjama sur la couverture. Il se déshabilla et s'allongea. Il voulut se calmer de la journée en se masturbant mais le sommier grinçait au moindre de ses mouvements et le rythme saccadé qu'il impulsait était trop éloquent pour qu'il puisse poursuivre sans vergogne.

Il entendit sa mère éteindre. Aucun bruit ne venait de l'extérieur. Même le clocher était en panne. Seul un réverbère à la lumière orange éclairait faiblement la place endormie.

C'est seulement à ce moment-là que Laurent se demanda ce qui avait pu pousser sa mère à choisir cet endroit affreux. Jamais ils n'étaient allés dans un lieu aussi hideux. Surtout pour des vacances. D'ailleurs autrefois ils allaient chez des amis. Il y avait des piscines, parfois la mer.

Laurent sentit venir en lui les regrets de cette époque révolue, l'époque de son enfance et de ses frères, ses imbéciles de frères.

Mais tout ça ne lui disait pas pour quelle obscure raison sa mère avait choisi précisément de venir dans cet endroit perdu et sans charme. Il s'endormit brutalement dans un rictus amer.

Lorsque sa mère après avoir toqué brièvement à la porte pénétra dans la chambre, elle le trouva dans la même posture. Elle l'appela pour le réveiller. Il n'avait pas l'impression d'avoir dormi plus de cinq minutes. Le matelas était si mou qu'il se sentait enfoncé en lui comme pris au piège et percevait çà et là les ressorts lui labourer le dos ou les cuisses.

Laurent commença donc par hurler sur sa mère qu'on était en vacances et dans un endroit tellement moche qu'on pouvait au moins le laisser dormir un peu le matin. Il postillonnait presque sa colère depuis le lit.

Orlane lui répondit avec calme qu'il était plus de onze heures trente et que l'on pourrait se préparer et se mettre en route pour aller voir la mer, y pique-niquer, y nager ensuite. Sans que le soleil ne brille très fort, il faisait beau dehors. Le garçon se souvenant alors de la porte de la voiture abîmée, il se fit plus doux.

Dans la cuisine Robert comme bloqué entre la table et le mur, attendait devant une tasse ébréchée. Il semblait éteint.

Il songeait à la voiture dont la porte et l'aile arrière étaient bien abîmées. Mais respectueux des consignes d'Orlane, il n'en dit rien à Laurent.

Lui avait changé de ton, se fit obséquieux avec son père afin de quémander quelques billets. C'était soi-disant pour rapporter des souvenirs. En réalité, les garçons du village lui avaient demandé de l'argent pour rembourser le vieux cyclomoteur dont la roue avant avait été voilée par le choc et le phare cassé. Robert laissa son fils dans ses mensonges et sortit de son portefeuille une liasse de gros billets dont il lui donna la moitié sans rechigner.

Orlane commençait à s'affairer et préparer le panier de pique-nique, les sacs pour la plage. Laurent trouva un prétexte pour s'éclipser quelques minutes. Il rejoignit en bas un des lascars qui rodait et n'en espérait pas tant. Le gamin empocha les billets et fila sans demander son reste tandis que les parents déboulaient sur la place. Robert suait déjà en portant le matériel. Laurent s'empressa de venir l'aider pour faire diversion. Il craignait forcément le moment où son père verrait les dégâts. Le soleil frappait juste l'aile et la portière mettant en relief la tôle froissée et les éraflures. Orlane suivait. Elle avait mis une petite paire de lunettes noires qui la rendaient énigmatique.

Ce n'est qu'au moment d'ouvrir le coffre que Robert glissa à son fils, grinçant entre les dents, « je sais, j'ai tout vu. »

Ce qui tétanisa Laurent pour le trajet.

Il n'y avait pas beaucoup de route à faire, mais ils se perdirent tout de même dans d'étranges cul-de-sac, des accès à la mer rendus impossibles. Ils traversèrent des quartiers décatés. Les villas semblaient usées, mal entretenues. Des chiens jaunes aux babines retroussées se jetaient au grillage lorsque la voiture passait. Ils ne croisaient pratiquement personne. C'était l'heure du repas mais aucune vie ne se manifestait nulle part.

Robert finit par trouver un accès à la mer. Il se gara derrière de grands bâtiments qui ressemblaient à une usine et masquaient une petite plage à laquelle on accédait par un escalier étroit sentant l'urine, les algues en décomposition et le poisson fermenté.

La plage elle-même, sorte de petite baie resserrée était surtout faite de galets et dans le fond contre une falaise abrupte qui la fermait, d'un îlot mal dessiné de sable jaunâtre. La mer calme était d'un gris métallique. Il n'y avait pas de vent, la chaleur se faisait sentir. Quelques mouettes se disputaient un crabe mort. Le bruit des vagues sur les galets restait assourdi.

Laurent ne tarda pas à manifester sa réprobation.

— Je me baigne pas là-dedans ! Elle pue ta mer ! J'aurais préféré un lac. C'est infesté de crabes morts et d'algues qui schlinguent. Vous auriez pu trouver mieux franchement.

— Nous allons nous installer sur le sable. Par chance, il n’y a personne. Nous aurons la plage pour nous. Moi j’irai me baigner tout à l’heure en tout cas. On est tranquille ici.

Orlane n’avait pas feint son enthousiasme. À la voir déployer la nappe pour son pique-nique, on aurait pu imaginer qu’elle pensait se trouver dans quelque endroit charmant. Elle paraissait se réjouir et presque à la fête. Même Robert qui pourtant faisait rarement le difficile, pensait intérieurement qu’on aurait pu trouver mieux et s’étonnait du choix de son épouse. Il la regardait s’agiter avec son énergie habituelle pour disposer tout ce qu’elle avait prévu. Il y en avait trop. Même à ses yeux de gourmand. Beaucoup trop. Il se demanda quand elle avait pris le temps de tout préparer. Elle s’était probablement levée tôt. Les boîtes en plastique s’épalaient sur la nappe. Orlane lui servit grâce à la glacière une bière encore fraîche mais un peu âcre. Suant sous le soleil, Robert portait une casquette trop petite. Il s’était assis sur la pierre ronde d’un rocher. Laurent tapait son mécontentement du pied dans les galets. Orlane alignait méthodiquement tout ce qu’il faudrait manger. Le soleil montait encore. Le petit parasol bleu qu’elle avait déployé n’offrait pas grand-chose comme ombre. Les mouettes qui avaient compris qu’il y aurait bientôt la perspective d’un festin, s’approchaient en tournoyant et en claudiquant. Laurent voulut les chasser. Sa mère le retint.

Ils déjeunèrent Laurent ne cessant d’aller et venir. Les oiseaux tentaient de lui voler des miettes de pain.

Il soulevait un galet, repoussait une algue sale du pied, découvrait dans un mélange de dégoût et de curiosité ; des moules desséchées, des restes suspects de poisson qu'il n'identifiait pas.

Robert mangeait sans conviction. Il reprit plusieurs fois de la bière. Seule Orlane semblait mettre de l'entrain à manger et faire circuler les boîtes emplies de salades composées, de charcuterie, de pâtés... Elle paraissait comme indifférente à la laideur des lieux qu'elle contemplait comme un panorama riant.

Parfois venant des gros bâtiments à l'entrée de la plage on entendait le grésillement de machines électriques qui se déclenchaient puis s'éteignaient dans un bref claquement sec.

« Heureusement que François et Xavier ne voient pas ça », pensa Robert.

— Heureusement que François et Xavier ne voient pas ça !
Lança Laurent comme en écho.

— Ne dis pas de bêtises voyons ! Répliqua Orlane sans paraître affectée par l'évocation du nom des disparus.

Après la cohorte d'entrées, plats et fromages, une tarte aux pommes fut servie. Laurent en laissa la moitié aux mouettes ravies. Il admira leur hargne à se la disputer. Orlane servit le café mais Laurent n'en voulait pas. Elle avait prévu une glace et un coca. Il s'en empara sans gratitude et les engloutit. Robert demanda ce qu'elle comptait faire ensuite.

— On ne va pas partir sans se baigner ! Si vous ne voulez pas, moi j’y vais. On aura tout notre temps pour aller explorer les environs après.

— Tu crois qu’on va rester toutes les vacances dans ce coin pourri maman ?

Elle ne répondit pas. Tandis que ses hommes marinaient dans leur ennui et leur sourde désapprobation, elle rangeait déjà les éléments du pique nique.

Contre mauvaise fortune bon cœur, Robert s’allongea appuyé sur un oreiller gonflable que son épouse venait de lui caler sous le dos. On aurait dit un gros animal marin échoué sur le sable. Il ouvrit son grand mouchoir blanc, ôta ses lunettes et le disposa sur son visage pour le protéger du soleil.

Il ne vit pas Orlane sortir une grande serviette de plage et ôter la petite robe qu’elle portait pour paraître dans son maillot de bains une pièce. C’était un maillot qu’elle avait conservé de sa propre jeunesse. Il la serrait un peu mais restait à sa taille. Elle tira de son sac un bonnet de bains. Laurent se moqua d’elle. Elle n’en eut cure. Elle ajouta au tableau une paire de méduses translucides qui semblaient trop grandes pour ses pieds aux ongles vernis.

— Tu vas te baigner comme ça ? En plus, on dit qu’il ne faut pas y aller juste après le repas. Tu es folle.

Elle répondit à son fils par un petit sourire déterminé et ajouta qu’il pouvait venir s’il voulait.

— Il n'en est pas question ! Tu m'as bien regardé ! Elle est pas propre ton eau et avec cette usine à côté, ça donne pas envie. Tu vas revenir avec plein de boutons ou attraper une saleté. Vraiment, c'est n'importe quoi !

— Ce sont aussi mes vacances mon fils ! Alors, j'ai bien le droit à mon bain de mer !

Orlane s'approcha de la rive. Elle se mouilla méthodiquement la nuque. Robert somnolait déjà et Laurent la suivait narquois au bord de l'eau qui clapotait. Elle entra résolue et s'avança droit dans la mer, elle avança jusqu'à ne plus avoir pied. Laurent la guettait. Orlane nageait la brasse sans crainte. Elle se lança d'un coup. Droit devant. Laurent se dit qu'elle était folle d'aller si loin comme ça. Il voyait la tête de sa mère disparaître entre deux vagues puis réapparaître. Elle s'éloignait vraiment maintenant. La mer était absolument vide de toute embarcation. Laurent marchait au bord pour mieux la suivre des yeux. Il y eut ce moment où entre deux vagues, il lui sembla un bref instant qu'elle agitait le bras, puis plus rien. Impossible de discerner sa petite tête. Elle s'était trop éloignée.

Laurent haussa les épaules puis vint s'asseoir près de son père qui s'était endormi abruti par la chaleur. Il jouait comme un gamin avec les pierres et de petits morceaux de bois que la mer avait rejetés.

Ce n'est que plus de trois quarts d'heure plus tard que Robert se redressa comateux.

Il vit son fils, son double, assis près de lui, étrangement calme, jouant toujours avec ses galets.

— Qu'est-ce qu'elle fait ta mère ? Elle est partie se promener ?

— J'en sais rien, elle nage toujours, tu la connais, quand elle veut un truc.

Robert se releva brutalement manquant la chute.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ça fait combien de temps qu'elle est partie ?

Il s'approcha à son tour du bord de l'eau. La mer se retirait visiblement. En peu de temps, elle avait vraiment reculé de plusieurs dizaines de mètres, c'était spectaculaire. Robert se rendit compte qu'il avait oublié ses lunettes. Laurent n'avait pas bougé. Revenant sur place, il découvrit derrière les rochers un petit bonhomme avec une barbichette blanche et une casquette de marin, vêtu de bleu délavé. Le vieux récupérait quelques algues dans un seau et venait vers eux.

— Allez pas vous baigner hein ! Surtout quand elle descend, avec les courants ici, ils sont très forts. Ils devraient mettre une pancarte.

— Non, non, bien sûr répliqua Robert comme en s'excusant

— On est pas fous reprit Laurent, nous on est pas fous.

Le vieillard ne releva pas et traversa rapidement la plage avec son petit seau avant de repartir dans l'autre sens.

Mais quel est son prénom déjà ?

Ils laissèrent passer un long moment comme s'il s'agissait de s'assurer du départ du vieux.

— Ta mère ?

— Je sais pas ce qu'elle fiche ! Tu la connais !

La Police

Le bureau de police était fermé. Robert avait des gros billets mais pas de pièces pour utiliser le téléphone de l'unique cabine du village sur la place. Il n'avait pas non plus retrouvé les clés de l'appartement.

Avec Laurent, ils s'étaient décidés en fin de journée à ranger en vrac et vaille que vaille toutes les affaires dans la voiture. Ils s'étaient perdus à plusieurs reprises pour rentrer.

Personne dans l'appartement dont la porte était close malgré le vague espoir de Robert d'y retrouver sa femme qui aurait marché seule jusque-là.

Il n'y avait personne dans les rues. Les rares boutiques étaient closes. Robert suivi de son fils qui affichait un air détaché cherchait âme qui vive. Il commençait à avoir froid dans sa chemisette. Il avait pris un coup de soleil qui le cuisait. Ils croisèrent déhanché sur son vieux vélo, un des jeunes avec lesquels Laurent avait fait connaissance la veille.

— Il se passe quoi ?

Mais quel est son prénom déjà ?

— Rien, c'est ma mère, on sait pas où elle a disparu et c'est fermé à la police.

— T'as vu l'heure ? Le policier il est au café en ce moment. Tu peux essayer s'il est encore d'attaque...

Le café était petit mais plein à craquer et enfumé. Des vieux et des jeunes s'agrippaient au comptoir, d'autres jouaient aux tables, c'était bruyant et il fallut du courage à Robert pour se frayer un passage jusqu'au patron qui refusa de lui répondre tant qu'il n'aurait pas commandé et le petit aussi. Robert se retrouva avec un verre de rouge tout comme Laurent mutique. Personne ne voulait leur répondre pour savoir où trouver le policier. Le patron moustachu essuyait ses verres, concentré. Un type hirsute s'approcha.

— Qu'est-ce que vous lui voulez au policier ?

— C'est que ma femme, enfin, elle a disparu pensons-nous avec mon fils...

— Tu connais pas ta chance mon gars ! J'aimerais bien que la mienne disparaisse aussi.

— C'est que... et nous ne retrouvons pas les clés de l'appartement.

— Là c'est pas un policier qu'il te faut mais un serrurier mon ami !

— Mais pour ma femme ?

— Le bureau de police est fermé, repassez demain matin à huit heures.

Laurent intervint et confia que sa mère était partie nager et n'était pas revenue depuis un moment. Un petit vieux se détacha du groupe.

— Je vous avais pourtant dit de pas nager là-bas ! Ils étaient à la base ! C'est pas possible le manque de bon sens des touristes ! Avec la marée... au mieux elle se sera récupérée et on va la retrouver au Havre, au pire, vous allez la revoir mais pas avant demain après-midi et pas en bon état.

Il y eut des rires, des quolibets. Un homme tira Robert par le bras et lui intima l'ordre de sortir. Ils s'extirpèrent du café. C'était le policier qui lui parlait depuis tout à l'heure. Il l'entraîna vers le bureau de police qu'il ouvrit. Il sortit une machine à écrire dont le ruban usé se coinça. Les doigts tachés d'encre, il glissa en protestant une feuille dans la machine. L'entretien fut des plus longs et laborieux qui soient. Le policier n'était plus très frais. Il y eut un moment fort difficile où il se mit en colère lorsque Robert se montra incapable de retrouver le prénom de sa propre épouse. Il avait la date de naissance, tous les éléments, mais pas le prénom. Cela lui semblait invraisemblable.

Le policier se refusa à déclencher des recherches, la nuit était tombée. Il faudrait rappeler le lendemain si on avait du nouveau. « Si ça se trouve la dame est partie comme ça », ajouta-t-il disant qu'on en avait vu d'autres.

Mais quel est son prénom déjà ?

Il demanda si elle avait été dépressive, si elle avait eu des soucis personnels ou des problèmes d'argent.

— Mes deux frères, ils sont morts il y a peu,

Cette intervention de Laurent fit que le policier s'intéressa soudain à lui. Il se fit décrire le dernier moment où il avait vu sa mère. Il lui demanda pourquoi il ne l'avait pas rappelée, s'il s'était disputé avec elle. Robert et Laurent sentirent le poids du soupçon les enserrer. Robert regarda son fils pris d'un sentiment de doute qui le gênait, mais il ne dit rien d'autre qu'évoquer le caractère volontaire et indépendant de son épouse, toujours forte malgré les épreuves.

— Toujours forte, toujours forte, c'est ce qu'on donne à voir et puis un jour on craque ! J'ai un frangin qui a connu des épreuves, lui il est allé directement à la falaise. De toute façon, cette plage, quelle drôle d'idée d'aller là-bas !

Robert et Laurent se retrouvèrent dehors. Ils n'avaient plus que la Peugeot sale et abîmée comme repère et refuge. Les sièges arrières étaient dans le désordre incommensurable des restes du pique-nique entassés à la vite.

— Il doit rester assez pour manger ce soir. Si on ne retrouve pas les clés, on rentre à la maison !

Laurent était presque épaté de voir son père capable d'autant d'esprit d'initiative.

— Mais maman ? On va pas la laisser.

— Tu as entendu ce qu’a dit le policier ? De deux choses l’une, où elle a su se débrouiller et elle saura nous rejoindre ou... ou il faut s’attendre au pire.

Curieusement Laurent ne s’opposa pas au départ. Il encouragea même cette idée en soulignant que ce bled était trop pourri et portait malheur.

— Elle sera invendable maintenant ! Invendable !

Robert, lui songeait à l’auto. Heureusement, ils avaient fait le plein de diesel il y a peu. La voiture avait assez d’autonomie pour aller jusqu’à l’autoroute, largement. Robert descendit d’un trait ce qu’il restait de café froid dans le thermos métallique après le repas pris debout à côté de l’auto.

— Mais nos affaires ?

— On a ce qu’il faut à la maison, je mettrai le chauffage. Je ne retrouve pas les clés. Est-ce que tu peux écrire un mot qu’on mettra au policier pour lui dire qu’on attend de ses nouvelles, avec notre numéro de téléphone ?

— C’est que je le connais pas ce numéro...

— Ils nous trouveront dans l’annuaire de toute façon.

À peine Laurent eut-il déposé leur adresse dans la boîte aux lettres du bureau de police, Robert démarra, lui laissant tout juste le temps de prendre place à ses côtés. Laurent recula le siège, remonta l’appui-tête.

Mais quel est son prénom déjà ?

Son père arracha la grosse voiture de la place dans un surprenant crissement de pneus manquant de heurter une borne. Le jeune homme ne l'avait jamais vu aussi énervé et encore moins si réactif. C'était spectaculaire !

Ainsi, ils foncèrent dans la campagne normande traversant des villages endormis, mal éclairés, évitant de justesse des nids de poule ou des fossés. Tenant son volant à demain, penché en avant, Robert fonçait droit devant lui. Il pulvérisait les limitations de vitesse traversant à plus de quatre-vingt-dix kilomètres heures les hameaux endormis. Parfois, croyant percevoir peut-être l'ombre d'un animal dans un virage, il freinait brutalement en klaxonnant.

Jamais la berline, bien que puissante, n'avait été sollicitée à ce point. Laurent se tenait fermement, ne lâchant pas l'accoudoir mi-admiratif, mi-paniqué.

Ils se retrouvèrent propulsés sur l'autoroute quasi déserte. Laurent épaté fixait l'aiguille fluorescente du tableau de bord qui avait franchi allègrement le cent-soixante pour approcher le maximum. La voiture vrombissait scotchée à la file de gauche, Robert les yeux fixes, roulait pleins phares négligeant qu'il pouvait éblouir aussi bien les véhicules qu'ils croisaient que les camions ou les voitures qu'ils doublaient si vite qu'elles semblaient immobilisées.

Des nuées de moucherons venaient taper le pare-brise qu'il tentait de nettoyer avec les essuie-glace.

Mais quel est son prénom déjà ?

Le voyage jusqu'à la maison se fit en un temps record. Lorsque les pneus de la Peugeot vinrent faire crisser le gravier devant la maison où il bloqua la voiture sale et fumante, Robert hébété eut le vague espoir d'y retrouver Orlane, qu'elle se serait débrouillée.

Mais dans le petit matin qui se levait, la maison apparaissait fermée, sans lumière et vide.

Ils restèrent un long moment à fixer les lieux. Robert décida qu'on laisserait la voiture là, qu'on rangerait plus tard. Suivi de son fils, ils pénétrèrent dans la maison impeccable. Le carrelage résonnait sous leurs pieds.

Robert entra dans le salon et arracha du bar une bouteille de liqueur qu'il emporta avec lui sans mot dire laissant Laurent debout seul au milieu de la grande pièce et rejoignit la chambre maritale.

Laurent entendit la porte claquer.

Mais quel est son prénom déjà ?

Seuls

Robert passa la journée et la nuit à dormir et ne sortit de la chambre, échevelé, qu'au matin du jour suivant, poussé par la faim. Il ne s'était pas changé et avait dormi avec sa chemisette auréolée de sueur. Sa barbe commençait à poindre. Il trouva Laurent en survêtement attablé dans la cuisine. Le garçon était allé récupérer des restes de nourriture dans la voiture et s'était souvenu qu'il y avait de quoi manger dans les congélateurs du sous-sol.

Les deux hommes perdaient beaucoup de temps à s'orienter dans les placards et les réserves pour trouver ce dont ils avaient besoin. Ils entassaient la vaisselle sale dans l'évier. Mais ils n'avaient pas le réflexe de nettoyer les miettes ou ranger ce qu'il restait dans le réfrigérateur.

Robert décida d'aller se laver. Laurent l'entendit se faire couler un grand bain, chose inhabituelle. Ni l'un ni l'autre n'avaient vraiment parlé. Laurent avait allumé la télévision. Les nouvelles n'avaient absolument pas parlé de sa mère. C'était l'été insouciant dans une France en vacances.

Mais quel est son prénom déjà ?

La matinée avançait ainsi uniquement centrée sur la recherche de plats préparés à décongeler qu'ils pourraient manger à midi et le fonctionnement mystérieux du four électrique.

Vers seize heures le téléphone sonna et les trouva somnolents et avachis devant un feuilleton télévisé. Laurent décrocha mais passa le combiné à son père. C'était l'épicière de Normandie qui demandait s'ils étaient vraiment partis. Le policier lui avait parlé. Elle ne comprenait pas, il leur restait des jours. Le policier avait voulu monter à l'appartement. Heureusement elle avait un double des clés, mais il faudrait lui rembourser le trousseau perdu. Elle voulait savoir s'ils avaient interrompu leurs vacances, ce qu'elle devait faire de leurs valises et des affaires qui encombraient l'appartement si

elle voulait relouer, car elle avait une candidature. « Vous n'avez qu'à les vendre, les récupérer ou les donner, nous n'en avons plus besoin, cela remboursera les clés... sauf si vous retrouvez la carte d'identité de ma femme, dans ce cas, pourriez-vous nous la transmettre ? »

Elle répondit que le policier avait trouvé les papiers supposait-il de la dame mais bizarrement ceux-ci avaient été déchirés et jetés dans la petite poubelle de la chambre. Il y avait des restes d'un permis de conduire et d'une carte d'identité. La photo était abîmée et surtout il était impossible de lire le prénom et le nom sur la carte. Elle ajouta que le policier avait trouvé cela un peu curieux. Il serait nécessaire qu'elle refasse des papiers. La carte était périmée avait-il dit.

Mais quel est son prénom déjà ?

Il faudrait aussi rappeler le bureau de police pour donner son prénom ou dire si elle était enfin rentrée, que de leur côté, ils ne savaient rien. Elle raccrocha brutalement, un client venant d'entrer dans l'épicerie.

— Le prénom de ta mère, c'est quoi déjà ?

— De maman ? Ben, maman, on l'a toujours appelée comme ça nous.

Robert dont les esprits semblaient revenir appela sa propre mère et tenta de lui raconter l'histoire. Elle ne comprenait rien à leurs aventures. Non, elle ne se souvenait pas non plus du prénom. De toutes façons, elle avait toujours trouvé sa belle-fille bizarre, trop maniaque et pourquoi être allés en Normandie alors qu'ils avaient des amis à Saint-Tropez où il y a tant de beaux paysages et des vedettes ?

Ne pas se souvenir de ce fichu prénom, « c'est idiot tout de même ». Il mit cela sur le compte de la fatigue, il l'avait su forcément, mais ça ne lui revenait pas. Sur la proposition de Laurent, ils décidèrent de chercher dans son petit bureau à l'étage. Celui-ci était presque vide. Il n'y avait strictement aucun élément pouvant les aider. Le livret de famille était introuvable. Robert décréta qu'ils allaient bien finir par le retrouver et comprendre le fin mot de l'histoire. Il suffisait d'attendre, elle allait probablement revenir et leur donner des explications. On y verrait plus clair le lendemain. Ils avaient leur temps. Il restait des jours de vacances.

Laurent resta muet, le visage fermé.

C'est ainsi qu'ils poursuivirent la journée et les jours suivants. Attendant sans attendre. S'organisant comme ils pouvaient. Ils regardaient beaucoup la télévision. Ils n'assuraient ni l'un ni l'autre aucune tâche ménagère. Le désordre et la saleté commençaient à se voir. Laurent sortait jouer avec son ballon. Son père décida qu'ils feraient des courses.

Leur équipée au supermarché fut spectaculaire.

Robert poussait le chariot et cédait à toutes les propositions de son fils. Sucreries, gâteaux, plats préparés... dès qu'une promotion était mise en avant, Laurent s'en emparait assurant que leur mère n'aurait jamais laissé passer une telle affaire. On se jeta sur les biscuits apéritifs et autres amuse-gueule. Au rayon des boissons, ce fut Robert qui incita son fils à prendre de l'alcool en assez grande quantité tandis que Laurent se saisissait d'un panel de tout ce que le magasin comptait comme sodas plus sucrés les uns que les autres.

La caissière fut surprise et somme toute désespérée de voir arriver à sa caisse les deux gros hommes poussant avec peine leur chariot débordant. Une collègue vint l'aider à faire passer les articles. Il y en eut pour une fortune. La liasse de billets de Robert y passa. C'est seulement en arrivant à la voiture qu'ils se souvinrent qu'ils n'avaient pris avec eux ni sac ni carton pour ranger leurs courses. Il fallut le coffre et les sièges arrière pour entasser tout.

Mais quel est son prénom déjà ?

Ils ne virent pas tous les gens qui les regardaient étonnés, un peu dégoûtés.

La comptable de l'entreprise qui passait par là eut peine à reconnaître son patron débraillé chargeant sa voiture sale et abîmée. Elle se cacha entre deux autos pour les observer.

Elle les vit, si ressemblants, mais négligés. Elle pensa qu'ils avaient encore grossi. Elle était effarée en voyant leur état et celui de la voiture pleine de toute cette nourriture grasse, salée et sucrée qui par cette chaleur suggérait plus l'écœurement que l'envie. « Ce sont deux ogres échappés d'un film d'horreur ! »

La voiture démarra, toute alourdie.

À la maison père et fils se retrouvèrent dans leur incompétence : prompts à faire de la nourriture leur premier centre d'intérêt mais incapables de tenir la cuisine et encore moins d'entretenir les lieux. Ils étaient comme des squatters chez eux, complices désinvoltes.

Ils mirent vite à mal les rangements soigneux et ordonnés des placards. Ils laissèrent la moitié de leurs achats sur les plans de travail et la table ne sachant qu'en faire. Laurent suggéra que dorénavant chacun pourrait manger quand il voudrait. Ce qu'ils avaient rapporté pouvait facilement se consommer froid ou juste se réchauffer au four.

Robert acquiesça semblant se préoccuper moins de manger que de boire. Il se gratta le ventre frénétiquement.

Il s'empara d'une bouteille de liqueur, trouva des glaçons dont la moitié tombèrent sur le carrelage et fila dans le salon se repositionner devant la télévision. Ils n'avaient même pas songé à ouvrir les volets électriques.

Laurent alternait lui des allers-retours entre la cuisine, sa chambre, le salon, le jardin plus rarement avec son ballon. Dehors il faisait trop chaud. Il ne se souciait pas de la salle de bains ou de se changer. Il pouvait très bien laisser tomber un sachet de chips en passant dans le couloir. Il laissait en plan les canettes de soda qu'il buvait là où il se trouvait. Il arrivait qu'elles soient à moitié pleines, qu'il les bouscule par mégarde indifférent au liquide collant qui se répandait alors sur le sol ou les meubles. Il montrait une forme de jouissance dans l'obscénité du désordre qu'il laissait tout envahir ostensiblement. D'heure en heure l'état de la maison se dégradait.

Parfois, passant sur le seuil de la porte du salon, il s'arrêtait pour observer à son insu son père avachi dans le grand fauteuil, un verre à la main, l'autre dans un sac de biscuits apéritifs, absorbé totalement par la télévision où défilaient des séries américaines et les images du tour de France. Robert ne prenait même pas la peine de choisir son programme ou de changer de chaîne. Il ne se levait péniblement que pour se rendre aux toilettes puis revenait se laisser tomber dans le fauteuil tel une grosse masse.

Il ne voyait ni n'entendait son fils siffler entre ses dents « Connard, gros connard visqueux... »

Le Maire Et Le Gendarme

Il se passa quatre ou cinq jours dans la même ambiance jusqu'à ce que l'on vienne frapper à la porte. Père et fils étaient comme à l'accoutumée avachis devant la télévision. C'était le matin, mais Robert avait déjà commencé l'apéritif. Au début ils n'entendirent pas qu'on frappait. Ce fut Laurent qui perçut en premier les coups secs et répétitifs sur la porte d'entrée, mais il refusa de se lever, intimant l'ordre à son père d'y aller. Celui-ci avait trouvé le matin même dans son placard une chemise à fleurs colorées, mais ayant encore grossi, il n'était pas parvenu à la refermer complètement. Comme la maison était dans la pénombre, il cligna des yeux en ouvrant avant de reconnaître dans le soleil le maire de la ville, petit homme replet et un capitaine de gendarmerie raide comme un piquet.

Le maire connaissait Robert. Il avait construit encore peu de temps auparavant un petit gymnase pour la commune et un bel appentis pour la villa de l'édile.

L'élú eut cependant du mal à reconnaître le chef d'entreprise dans cette tenue estivale débraillée. Robert avait le regard encore plus hébété qu'à l'habitude. Le maire n'osa pas lui demander s'ils pouvaient rentrer chez lui. Ils restèrent sur la terrasse où le soleil brûlait déjà.

Dans un discours tout en circonvolutions, détours et atermoiements, qui sembla durer des heures, il expliqua qu'il avait été contacté par son collègue de Normandie dans la petite ville où, s'il avait bien compris, ils s'étaient rendus en vacances et que malheureusement ainsi que l'on pouvait s'y attendre, compte tenu des circonstances, des faits signalés, des lieux et des courants marins, un drame était survenu dans sa dureté absolue. La mer venait de rejeter implacable le corps de son épouse sur la petite plage même où ils s'étaient rendus. Reprenant son souffle, au nom du conseil municipal et de la population, il tenta de formuler maladroitement des condoléances officielles assorties de sa compassion personnelle. Robert qui se grattait le ventre, un peu éméché, n'eut pas le temps de répondre.

Le capitaine en effet, lui demandait le livret de famille ou un document permettant au maire de Normandie de rédiger l'acte de décès. Il leur manquait le nom de baptême et la date de naissance de la dame. Robert se souvenait parfaitement du jour et de l'année. Il avait l'habitude de fêter les anniversaires de son épouse. Le gendarme fit répéter et nota. Mais...

Le pauvre Robert bredouilla que dans le quotidien, ses enfants, enfin son fils, l'appelait « maman ». De son côté il employait « chérie » ou « maman ». Mais pour le prénom, il ne savait plus avec certitude. Il promit de chercher encore. Là, il n'était pas sûr. L'ennui, lui fut-il répété, c'est qu'on ne pouvait pas donner de permis d'inhumer tant que l'identité de la personne n'était pas complète.

Il faudrait diligenter une ambulance si Robert souhaitait enterrer son épouse au caveau familial. Devant son air hébété et se souvenant des services rendus par le passé, le maire pressé d'en finir, car il faisait de plus en plus chaud, proposa d'organiser en personne ce rapatriement charge à lui d'organiser les obsèques. Le prénom devait être retrouvé.

Laurent parut à ce moment-là ce qui accrut la gêne.

— Ça y est ? Vous l'avez-retrouvée ?

— Mon pauvre enfant, dit l'édile avec la componction d'un abbé

— Je lui avais dit de rester sur la plage, elle ne voulait rien entendre !

Le maire se tournant vers son père osa que peut-être, compte tenu des circonstances, la maman avait-elle été dépressive... Il renchérit que c'était bien du malheur. Et devant le gendarme ébahi, décidément pressé d'en finir, il ajouta que puisqu'on avait la date de naissance, si on ne trouvait pas mieux, on n'aurait qu'à mettre un prénom d'emprunt.

Mais quel est son prénom déjà ?

— Odile ? Elle ne s'appelait pas Odile par hasard ? Je l'aurais bien vue porter ce prénom...

— Oui peut-être, répliqua Robert qui s'endormait debout sous le soleil, oui vous avez raison ! Pour moi c'est ça ! Vous vous y connaissez. Oui ! C'était Odile : Bien sûr, Odile !

Le gendarme demanda au maire s'il se portait garant des éléments recueillis. L'élú affirma qu'il en était absolument certain à présent. Il s'en souvenait. Il avait en charge l'État civil. On pouvait lui faire confiance. Sa fonction lui avait développé la mémoire des prénoms et d'ailleurs savait-il presque toujours deviner en croisant une personne quel nom de baptême elle pouvait porter.

— Vous par exemple capitaine, je pense que vous vous appelez Grégoire ou Gérard n'est-ce pas ? Oui plutôt Gérard...

— Jean-Michel monsieur le maire, sauf votre respect.

— Oui, j'ai mal visé, mille excuses, avec ce soleil, c'est qu'en général les Gérard ont des frères nommés Jean-Michel ou Jean-Pierre...

L'autorité du maire s'imposa malgré ces élucubrations. On était bien soulagés. Il faudrait tout organiser mais au moins les choses étaient-elles claires.

À peine les officiels furent-ils partis que Laurent reprit son père qui se réinstallait devant la télévision.

— Odile ! Tu rigoles ! Je suis sûr que c'était pas Odile. Ça c'est le prénom de sa cousine. Enfin, je crois.

Mais quel est son prénom déjà ?

Tu veux l'enterrer avec une messe ? Faudrait appeler le curé, prévenir les gens...

Robert se montra de nouveau désespéré. Il se sentait démuni. Peut-être sa propre mère pourrait-elle les aider ? Laurent s'y opposa. Il lui vint à l'idée d'appeler Aurélien. Sûrement celle d'Aurélien pourrait les conseiller. Après tout, la famille avait souvent accueilli Aurélien et sa sœur en vacances, ils pourraient rendre ce service.

Robert laissa faire. Il voulait voir la fin de la série télévisée. Laurent appela chez Aurélien. Ce fut sa sœur qui répondit.

Mais quel est son prénom déjà ?

À La Va-vite

Si vous voulez du monde à votre enterrement, ne mourrez pas en été. En été, les gens sont en vacances, ils sont au loin, ils pensent à autre chose. Ils ne sont pas disponibles.

Au loin la tante, la cousine, au loin les voisins ou la plupart des connaissances. Et de toutes les façons, il n'y avait pas d'amis à inviter.

L'église se trouva quasiment vide. Même le prêtre n'était pas celui que la famille avait fini par apprendre à connaître mais un jeune remplaçant tout juste ordonné, grand maigre sans chaleur.

Il n'y eut donc comme participants à la cérémonie funèbre que Robert, Laurent, les grands-parents, Aurélien, sa mère et sa sœur.

De façon étonnante, c'était-elle, toute jeune fille qu'elle était, qui avait pris les choses en mains avec résolution et un réel sens de l'organisation. On aurait dit qu'elle avait fait ça toute sa vie.

Le croque-mort crut qu'elle enterrait sa propre mère. La demoiselle qui n'était pas encore tout à fait une jeune femme savait se montrer résolue, précise, ferme et exigeante. Elle tenait ses listes, faisait signer les chèques par Robert.

C'est elle qui après l'appel téléphonique de Laurent auquel elle avait répondu, s'était prise au jeu devant le peu d'enthousiasme de sa propre mère et d'Aurélien.

Celui-ci était partagé entre la pitié et la crainte de revoir Laurent. François, Xavier, leur mère. La calamité s'abattait sur cette famille.

Alors, sa sœur avait tout organisé. Une façon comme une autre d'occuper ses vacances avait-elle dit presque joyeuse à cette idée.

Le cercueil était sobre mais de bonne facture. Tout était conforme et aussi parfait que possible, sauf cette ostentatoire et entêtante remugle d'algues, de goémon fermenté même, qui accompagnait la bière et envahissait tout.

Il sembla que l'odeur flottait encore une fois le cercueil descendu à côté de ceux de ses fils. Robert resta debout longtemps près du tombeau. Il avait mis une veste et une casquette américaine. Personne n'avait osé lui dire que la chemise à fleurs n'était pas une très bonne idée. Il manquait juste une chose sur la tombe. Il n'avait pas été possible de faire une plaque un léger doute subsistant sur le prénom de la nouvelle colocataire.

C'est Laurent qui décréta le signal du départ. Il ne s'était guère exprimé mais arborait un petit sourire en coin.

La sœur d'Aurélien avait tout bien fait comme il fallait et il y eut malgré tout une collation à la maison dans la salle à manger. La table avait été débarrassée et les stores légèrement remontés. Mais il ne fallut pas beaucoup de temps aux invités pour constater que la maison était dans un sale état. Le désordre envahissait tout comme la crasse. On ne reconnaissait plus ce qui faisait la marque des lieux, cette propreté impeccable et ces rangements parfaits.

— Tu pourras peut-être trouver une femme de ménage en ville pour vous aider et nettoyer tout ça, remarqua la mère de Robert en prenant les autres à témoin.

— Je passerai demain pour dégrossir, reprit la sœur d'Aurélien, si Laurent et son papa sont d'accord bien sûr, renchérit-elle en prenant la main du garçon étonnamment pataud et touché.

Robert ne répondit pas, mais Laurent approuva en hochant de la tête. Aurélien en retrait, regardait la scène, effaré. Sur le chemin du retour, il tenta de convaincre sa sœur de ne pas s'embarquer à la légère. De prendre garde à Laurent. Elle ne voyait pas le problème. Pour son frère, elle était en vacances et avait autre chose à faire que vouloir nettoyer la crasse dans cette maison qui ressemblait à un dépotoir. Mais sa sœur répliqua que justement, elle était en vacances, libre de son temps !

Mais quel est son prénom déjà ?

Ça l'amusait vraiment d'utiliser toutes les machines formidables et les produits dont disposait la maison. Ce n'était pas comme chez eux avec le vieil aspirateur toussotant et les trois chiffons sales.

Aurélien capitula. Leur propre mère semblait indifférente à l'histoire.

À peine la collation terminée, chacun rentré chez soi, le père et le fils reprirent place devant la télévision et leur feuilleton juste inquiets de savoir ce qu'ils avaient manqué dans le dernier épisode.

On aurait dit que la cérémonie n'avait été qu'une formalité, un interlude, un écran publicitaire un peu long. Aucun des deux n'avait fait de commentaire. Ils se retrouvaient simplement à présent seuls dans la grande maison vide et sale.

Mais quel est son prénom déjà ?

Une Colocation

L'ambiance étant trop lourde chez lui, Aurélien décida d'aller retrouver les Camille comme il le faisait de plus en plus souvent.

Depuis peu de temps, Camille et Camille avaient pris possession des deux chambres de bonne et d'un cabinet de toilette sous les toits de l'immeuble où habitait Camille, la fille, et qui dépendaient de l'appartement de ses parents juste en dessous. Ceux-ci n'en ayant pas l'usage, trouvaient très bien que les deux jeunes occupent les lieux. Cela leur permettait de conjuguer indépendance et sécurité puisqu'ils n'étaient pas loin.

Les Camille avaient tout repeint dans un jaune brillant et pétant, installé à même le sol des matelas disposés en L, recouverts de tissus indiens et d'une foultitude de coussins multicolores. Camille avait apporté sa collection de photos en noir et blanc.

Mais quel est son prénom déjà ?

Elle les avait fixées une à une avec grand art sur l'un des petits murs sous la soupente. Camille avait trouvé lui le classique poster du Che mais dans un très grand format qui tenait tout juste entre le sol et le plafond et recouvrait un mur à lui tout seul.

Face aux matelas, se trouvait déjà dressée la guitare d'Aurélien, un tourne-disque, une collection de trente-trois tours plus ou moins usés avec beaucoup de Bob Dylan et de Joan Baez. Des cônes d'encens brûlaient en permanence sur une petite table chinoise. Ils sentaient un peu fort presque à piquer le nez. Une sorte de grosse malle de voyage accueillait en vrac leurs vêtements.

Aurélien adorait l'ambiance des lieux et surtout le plancher qui craquait sous les pieds. Ses amis avaient pris soin de le nettoyer et le cirer. Il brillait dès qu'un peu de soleil entrait par les fenêtres de toit ou lorsqu'on allumait l'ampoule qui restait bizarrement nue.

Camille et Camille savaient que leur ami revenait d'un enterrement. Le garçon pratiquait l'humour noir et Aurélien répliqua volontiers. Mais la fille comprit qu'il avait passé tout de même un sale moment et tenta de le reconforter. Il se retrouva entre eux deux, à moitié avachi dans les coussins.

— Tu sais que tu peux tout nous dire ?

— Je sais

Alors il raconta. Il passa rapidement sur l'enterrement, mais il revint sur ce qui le liait à François et Xavier. François qui restait comme une sorte de frère pour lui, la première personne à l'avoir accepté tel qu'il était.

Il se sentait redevable. Puis il évoqua Xavier que les deux autres avaient croisé. Sa délicatesse, sa tendresse, sa grâce. Leur regard. Le manque terrible.

Puis il vint à parler de sa sœur. D'abord de sa tristesse de la voir s'acoquiner avec le gros Laurent.

Camille se moqua un peu. Demanda si Aurélien pensait qu'ils avaient déjà « vu le loup » ensemble... Aurélien ne connaissait pas l'expression. Mais le garçon comprit dans les yeux d'Aurélien qu'il y avait autre chose à propos de Laurent qui ne tenait pas qu'à son apparence ou ses manières. Il encouragea son ami à parler. Entre rires et larmes qui venaient, Aurélien soudain confondu n'osait pas avouer. Il leur fit promettre de garder le secret. Il dit qu'il n'était même pas sûr que tout cela soit arrivé... Personne ne savait.

Avouer est une chose, recevoir la confiance en est une autre. C'est la fille surtout qui ruminait de colère, prête à en découdre. Elle aurait été capable d'aller dire deux mots à Laurent. Mais Aurélien implora qu'on se taise, qu'on laisse tomber.

— Alors mon vieux dans ce cas, il va falloir que tu nous laisses nous occuper de toi. On ne pourra remplacer personne ni rien effacer, mais on ne va pas te laisser tomber.

Mais quel est son prénom déjà ?

— Et nous on aime tes poèmes et on t'aime. Et d'ailleurs, on voulait te demander si tu voulais venir habiter avec nous. Il y a de la place.

Aurélien leva les yeux vers l'une, vers l'autre, comme pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une blague. « Une coloc quoi ! ». Les deux Camille hochèrent la tête ensemble.

Sûr de son accord, Aurélien promit d'en parler à sa mère. Pour lui c'était la meilleure nouvelle depuis longtemps. Il se laissa doucement enclorre dans la bulle de douceur des Camille.

Il s'endormit comme un bébé entre leurs bras.

Mais quel est son prénom déjà ?

Le Retour De L'ordre

Alors la sœur d'Aurélien fit comme elle avait dit. Elle ne demanda rien aux deux hommes. Dès le lendemain le petit bout de femme reprit les choses en mains et fit vrombir aspirateur et cireuse, machine à laver et à essorer. Elle avait trouvé dans le petit bureau à l'étage des guides de conseil et les modes d'emploi des machines. Sans timidité aucune, elle avait méthodiquement attaqué le nettoyage et la remise en ordre de la maison. Elle remplissait d'immenses sacs poubelle tous les déchets abandonnés par Laurent dans l'escalier, les chambres et même la salle de bains.

Elle avait ramassé avec dégoût les vêtements sales et les sous-vêtements souillés. Elle avait pris sur elle de jeter chaussettes et slips épouvantables. Elle surmontait les odeurs avec le courage d'un soldat. Elle attaquait implacable chaque trace ou tache.

Incontestablement, elle avait su remettre la maison en ordre. Le parfum piquant de l'eau de javel et du vinaigre ménager vinrent se substituer aux odeurs saumâtres laissées par les aliments putréfiés.

Quant aux deux hommes dont l'hygiène était désastreuse surtout par ces temps chauds, elle sut à ce propos, avec délicatesse, suggérer délicatement qu'ils puissent se laver et se changer en disposant serviettes et savons dans les salles de bains et en préparant pour eux des vêtements qu'elle disposait sur les lits.

Chose incroyable, Laurent n'avait pas osé s'opposer à ce qu'elle attaque sa propre chambre. Elle avait là aussi pris le pouvoir et réinstauré ordre et propreté. Les draps avaient fini à la poubelle tant ils étaient irrécupérables. Il avait fallu frotter le carrelage de la chambre recouvert de produits visqueux ou d'aliments décomposés. Décrocher des restes de pizza agglutinés dans le soda renversé, récupérer la vaisselle, gratter pour ravoir le sol où se mêlaient cartons souillés, sous vêtements sales, éléments pas toujours identifiables...

La jeune fille sut vaincre à chaque épreuve.

Mais quel est son prénom déjà ?

Et plus elle réussissait à restituer aux pièces leur ordre d'antan, plus elle jubilait et se sentait à l'aise pour prendre de nouvelles initiatives.

Elle obtint l'autorisation de faire livrer des courses, elle prépara des repas leur laissant en partant le soir la table mise. Ils n'avaient plus qu'à prendre place et se servir.

Elle vint et revint ainsi chaque jour, fidèle au poste, assurant de huit à dix-neuf heures sans que les deux hommes ne songent à la rémunérer ou même vraiment à la remercier.

Ils se laissaient faire et servir comme au bon vieux temps. Ils reprirent eux aussi l'apparence qu'on leur connaissait avant. Les choses redevenaient normales.

Les vacances touchaient à leur fin en tout cas pour Robert. Laurent l'avait informé que compte tenu des circonstances, ce n'était pas la peine qu'il retourne au lycée. Il viendrait travailler avec son père.

Robert écouta la nouvelle comme une fatalité mais ne répondit rien à son fils.

Mais quel est son prénom déjà ?

Les Colères

Les ouvriers, surtout les plus vieux, accueillirent leur patron avec des sentiments contradictoires. Le deuil implacable qui frappait la famille les effrayait presque. Ils étaient tristes pour Robert. Mais ils ne voyaient pas d'un bon œil l'arrivée de Laurent dans l'entreprise.

Pour eux, il n'était qu'un gamin imbu de lui-même. Celui-ci se montra prétentieux. Il paradait, entraît sans frapper dans le bureau de la comptable. Capable de plaisanter avec les apprentis, il se moquait ouvertement des vieux contremaîtres en leur affirmant sans savoir lui-même à quoi il songeait, « qu'on allait enfin appliquer des méthodes modernes » et « que de toutes façons, son père prendrait bientôt sa retraite. » Cela laissait les autres circonspects. À mi-voix certains ne cachaient pas qu'ils iraient postuler ailleurs, d'autant que le nombre de chantiers fléchissait. L'ambiance était morose.

Comme la sœur d'Aurélien continuait de venir à la maison, Laurent avait décidé pour la remercier de lui faire visiter l'entreprise.

Il l'avait invitée solennellement. Elle en fut ravie et promit de passer après s'être acquittée de son « tour de ménage » habituel.

Elle les rejoignit en fin de matinée avec un panier repas qu'elle déposa dans la petite salle attenante aux bureaux qui servait de cantine au patron et au personnel administratif. Laurent lui fit faire le tour des locaux comme s'il en était déjà le propriétaire. Dans la cour certaines équipes rentraient de chantier, d'autres n'étaient pas revenues ou resteraient à l'extérieur. On se regroupait comme à l'habitude pour le déjeuner. Il la présenta aux hommes comme « son amie qui les aidait beaucoup avec les épreuves qu'il venait de traverser ». Les gars, le regard en dessous, restèrent taciturnes, mutiques, répondant au mieux par un bref salut de la tête à l'adresse de la jeune fille. Ils allumaient leur cigarette au pied des camionnettes. D'une voix douce, la sœur d'Aurélien fit la remarque à Laurent « que le tabac ce n'était pas très bon pour la santé et surtout que les mégots dans la cour, n'étaient pas du meilleur effet si des clients venaient ». Rebondissant sur ces paroles, tout heureux de trouver un prétexte pour se mettre en avant, Laurent lança péremptoire à la cantonade qu'elle avait bien raison et qu'il faudrait que ça change ! Que si son père avait laissé faire n'importe quoi, on allait remettre de l'ordre dans l'entreprise et rapidement.

Il avait élevé la voix assez fort. Aucun ne répondit. Ceux qui fumaient écrasèrent leur mégot ostensiblement sur le sol.

Mais quel est son prénom déjà ?

Un seul apprenti ramassa le sien en adressant un sourire obséquieux à son jeune patron . Ils avaient plus ou moins le même âge.

Les ouvriers tournèrent le dos et partirent déjeuner. Sans commenter, la sœur d'Aurélien attira l'attention de Laurent sur la voiture de son père garée devant la petite pancarte « direction ».

La Peugeot qui n'avait pas été nettoyée depuis leur départ en Normandie était dans un drôle d'état, très sale et abîmée. « Robert pouvait-il aller voir les clients comme ça ? »

Laurent n'avait pas encore le permis de conduire. Et pour cause. Il n'avait pas l'âge. Mais elle avait raison. C'était du plus mauvais effet. Pas possible d'aller voir des maires ou de riches clients avec cette épave dégoûtante !

Histoire de montrer son autorité, tel un petit coq, il l'invita à le suivre. Il décida de se rendre derechef dans le bureau de la comptable pour « régler cette affaire ». Il en faisait un point d'honneur. C'était juste de l'orgueil. L'employée n'y était pas. C'était l'heure de la pause repas pour elle aussi. Elle déjeunait dans la petite salle voisine en compagnie de la secrétaire et de Robert qui contemplait pensif le panier repas sans oser l'ouvrir.

Laurent tout énervé fit irruption dans la salle et s'adressa vigoureusement à la comptable, sans même regarder son père :

— Ça fait un moment que je vous cherche ! C'est incroyable, vous n'êtes jamais dans votre bureau !

— Il est midi, monsieur, nous déjeunons avec ma collègue répondit la comptable aussi courtoisement que possible.

— Oui, oui, ne me contredisez-pas. Prévenez-moi avant de vous sauver, je peux avoir besoin de vous ! Figurez-vous que j'ai des urgences importantes. Il faut qu'on fasse nettoyer la voiture pour la vendre et en commander une autre !

Le mot de voiture alluma l'œil éteint de Robert et le réveilla soudainement comme s'il sortait du coma.

— Non, non ! La voiture c'est mon problème ! C'est moi qui m'en occupe. On reprendra la même, de toute façon, il n'y a pas encore de nouveauté chez Peugeot. On pourrait même faire nettoyer et réparer celle-là, c'est ce que ta mère aurait voulu !

— Je veux plus la voir cette voiture, elle me rappelle trop de mauvais souvenirs ! Justement, c'était le dernier voyage de maman cette voiture ! Alors on la change ! On tourne la page !

Robert tenta de répliquer. Mais il y avait la présence des trois femmes et la sœur d'Aurélien qui le fixait étrangement calme. Comme son fils insistait lourdement, on interrompit le repas de la comptable qui grommela quelque peu. Il fallut appeler la concession. Mais celle-ci était fermée ce qui était logique jusqu'au début de l'après-midi.

La comptable fit entendre le répondeur automatique qui tournait. « Devait-on laisser un message ? »

Ce fut alors la première colère soudaine et mémorable de Laurent qui s'en prit personnellement à la comptable, affirmant que si elle l'avait attendu, ils auraient pu joindre le garage à temps. Il se mit à hurler et surtout s'empara de tout ce qu'il trouva sur le bureau : classeurs, tampons, cahiers, crayons et gommes... tout vola en un instant aux quatre coins de la pièce. La pauvre employée tétanisée sur sa chaise versa une larme, chose qu'elle n'avait pas dû faire depuis trente ans et jamais au bureau.

Laurent sortit furibard en claquant la porte. La sœur d'Aurélien aida sans rien dire la comptable à tout ramasser et lui souhaita une bonne journée en souriant comme si l'évènement avait été un épisode anodin. Robert qui avait tout entendu de la pièce voisine, s'était décidé à ouvrir le panier repas.

— Tu aurais pu venir me soutenir ! Tu ne te fais pas respecter par ton personnel ! Ce n'est pas parce qu'elle est là depuis trente ans qu'elle doit se croire la reine cette morue !

Mais Robert mangeait. Il avait trouvé cette échappatoire. La sœur d'Aurélien leur avait préparé une délicieuse salade piémontaise, des charcuteries. Elle avait pensé à apporter de quoi boire. Robert commençait à trouver de réelles qualités à la jeune fille.

Elle qui se tenait en retrait discrète, se contenta de quelques miettes tout en observant attentivement chacune et chacun.

Cette fois-là, Laurent s'apaisa à son tour en dévorant ce qu'elle avait cuisiné. En le contemplant manger avidement ce qu'elle avait préparé, elle pensait à l'Ogre des contes.

Mais les colères de Laurent allaient revenir comme des orages imprévisibles, dont la fréquence augmentait régulièrement. Dans l'entreprise, à la maison et même parfois devant des clients.

Elles finirent par s'installer. D'abord invitées surprise, se nourrissant du moindre prétexte, elles devinrent quotidiennes. Les unes fusaient brèves, cinglantes telles des grenades ou des missiles lancés à l'improviste sans que l'on sache sur qui cela allait tomber.

Les autres plus problématiques et lourdes, étaient de gros orages qui pouvaient durer une demi-heure et s'accompagnaient de portes claquées, d'objets lancés dans toutes les directions, de verre brisé, d'insultes.

À l'entreprise les femmes prenaient plus que tous les autres mais aussi Robert et de plus en plus fréquemment devant les ouvriers.

Un jour le plus vieux des contremaîtres tenta de s'en ouvrir à son patron.

Avec toute la délicatesse dont l'homme était capable, il lui confia « que cela devenait impossible, qu'il y aurait bientôt des démissions que même du temps de son père à lui, les choses ne se passaient jamais comme ça ».

Robert bredouilla que son fils avait beaucoup souffert ayant perdu sa maman et ses deux frères. Il s'excusait auprès du contremaître et de l'équipe, les choses allaient finir par s'arranger. Puis il tourna les talons car Laurent l'appelait pour se faire conduire chez un client. Robert était devenu le chauffeur de son fils et s'exécutait par crainte des crises.

Il y eut ce jour où Laurent découvrit qu'en plus de sa retraite, son grand-père touchait une sorte de pension de l'entreprise. Il comprit aussi que le logement occupé par les grands-parents était propriété de la boîte et mis à leur disposition. C'est la sœur d'Aurélien qui lui avait permis de comprendre tout cela en l'aidant à faire l'inventaire des biens de la famille.

Alors Laurent se mit en tête de suspendre ce versement et de faire payer un loyer aux grands-parents. Sans prévenir son père, il débarqua chez sa grand-mère. Celle-ci dut s'agripper à la table de sa cuisine. Jamais elle n'aurait cru que son petit fils autrefois si amorphe puisse se transformer en cette sorte de monstre. Cette visite la terrorisa. Elle ne trouva rien à répondre et tenta d'intercéder auprès de Robert. Son fils lui parut éteint, incapable de réagir.

La seule façon que Robert avait trouvée pour tenir le coup était de s'empiffrer plus que jamais de tout ce que la sœur d'Aurélien préparait de toujours plus riche et délicieux. Il redoutait le moment où avec la rentrée, elle devrait certainement s'éloigner un peu, le laisser plus souvent seul avec Laurent.

Car si Laurent se mettait en colère de plus en plus souvent, à n'importe quel moment et contre n'importe qui, – ce pauvre client qui refusait un devis trop élevé à ses yeux et qui se prit tous les papiers dans le visage, la caissière du supermarché jugée trop lente, cet enfant dans la rue parce que Laurent l'accusait de se moquer de son physique –, jamais il ne s'en prenait à la jeune femme.

Leur relation restait platonique. Elle lui faisait la bise en arrivant le matin et en repartant le soir. D'humeur toujours égale, elle l'aidait à remettre un bouton défait. Elle lui apportait un verre d'eau fraîche après chaque colère.

Elle contemplait les crises de Laurent avec un calme absolu. Elle ramassait les objets brisés, aidait les personnes à se remettre... mais elle ne commentait pas et suivait toujours Laurent dans ces moments-là, en accompagnatrice discrète, fidèle et dévouée.

Laurent voyait en elle un véritable soutien. Parfois il la prenait à partie sollicitant son approbation ou son assentiment. Elle clignait des yeux, hochait de la tête sans un mot.

Quand elle comprit le caractère soupe au lait de Laurent, elle sut avec discrétion suggérer subtilement, pointer le défaut, le problème, le détail qui allait permettre d'allumer l'étincelle de la prochaine colère. Elle était parfois étonnée de voir à quel point il réagissait vite et prenait argument de la moindre de ses remarques pour agiter ciel et terre.

Une porte qui fermait mal, une affiche mal écrite, un véhicule garé de travers dans la cour, la persistance de mégots au sol, un retard... Elle murmurait à l'oreille de Laurent et lui s'emparait du prétexte pour exploser et faire une scène.

Semblant d'une neutralité parfaite, elle était devenue pour Laurent sa seule alliée. Il s'appuyait sur elle pour trouver de nouveaux prétextes à colère et pensait-il ainsi renforcer son pouvoir. Il prenait sa revanche. Laurent pouvait enfin avoir le premier rôle, attirer l'attention et s'imposer.

Elle regardait cela à distance, le manipulant en douce mais pas sans délectation.

Deux ouvriers venaient de rendre leur tablier. Il les raccompagna en les insultant jusqu'à la grille de la boîte.

Mais quel est son prénom déjà ?

Père Et Fils

Pour Robert, le moment le plus difficile était probablement le soir, une fois le repas terminé, lorsqu'ils se retrouvaient seuls dans la maison.

Robert appréciait la présence de la sœur d'Aurélien non seulement parce qu'elle préparait d'excellents repas, gérait la maison comme un chef, mais parce qu'il sentait bien qu'elle apaisait son fils.

Incapable de se projeter, démuné plus que jamais, buvant trop, mangeant beaucoup, Robert se trouvait comme aux aguets chaque soir, craignant ce qu'il pourrait se passer. Il se sentait harcelé et mis à mal par ce double qui n'avait de cesse de le dénigrer, pointer ses défauts en visant juste.

Laurent lui ressemblait, était son clone. Mais il était pour lui une sorte de miroir grimaçant qui pointait avec acidité sa goinfrerie, sa laideur, sa veulerie, sa mollesse.

Laurent avait déjà confisqué la grande télévision du salon pour l'installer dans sa chambre. Le petit poste qu'il lui avait laissé en bas était en noir et blanc, plus ancien et fonctionnait moins bien. Il arrivait tout de même que Laurent veuille rester dans le salon après le repas du soir. Il imposait alors son programme ou ses chansons idiotes qu'il beuglait en mettant le son au maximum.

Et puis il y eut ce soir-là où justement les hauts-parleurs hurlaient un tube à la mode. Robert rivé à son fauteuil n'osait pas se lever pour rejoindre sa chambre. Il tenait les bras de son siège de cuir comme il se serait accroché à une bouée dans la mer en rage. Et devant lui Laurent dansait et rugissait la chanson, obscène et grimaçant, lançant de grands gestes dans tous les sens.

Jusqu'à ce moment où soudain Laurent renversa le tourne-disque et la chaîne d'un coup de pied et massacra les hauts parleurs qu'il propulsa à plusieurs mètres. Le silence absolu s'abattit dans la pièce.

Le garçon grimaçant s'approcha du visage rouge et transpirant de son père effrayé, sa face gélatineuse, inexpressive, dont les yeux éteints se cachaient derrière les gros verres sales de ses lunettes humides de buée.

— Elle te plaît pas ma musique ! ? T'aimes pas mes chansons ! ? Espèce de gros vieux porc. Tu te crois beau dans ton fauteuil ?

T'es vraiment devenu qu'une grosse limace gluante imbibée d'alcool qui ne pense qu'à bouffer, à t'empiffrer. Tu t'imagines que je vais te nourrir toute ta vie ? Jusqu'à la fin de tes jours ? Que je pourrais t'entretenir ? Regarde-toi, mais regarde-toi ! T'es plus rien sans maman. Elle te supportait plus, voilà la vérité ! C'est pour ça qu'elle est partie nager un peu trop loin. J'aurais pu la retenir et aller la chercher, mais tu aurais été trop content de la retrouver, qu'elle s'occupe de toi comme un gamin. C'est elle qui a fait de toi tout ce que tu es, qui t'a permis de t'enrichir et t'acheter tes grosses Peugeot. Sans elle tu n'es rien ! Tu as bien profité gros plein de soupe, tas de merde ! Tu crois qu'elle t'aimait ? Qu'elle pouvait t'aimer ? Tu t'es bien regardé dans le miroir ? Un tas de saindoux qui pue la transpiration. Un mou !? Et tu n'as jamais su prendre la moindre décision ni t'occuper de nous... Pas même de mes frères, les chouchous... Ah ! Tu aurais préféré que ce soit moi qui crève plutôt que François le bel intello ou la tapette de Xavier ! Tu parles d'un intelligent l'ainé de la famille, la fierté nationale ! Même pas capable de voir qu'il y avait du brouillard et qu'il fallait faire demi-tour ! Il a foncé droit dans le rocher, le champion de ski ! Tu penses que j'allais l'en empêcher ? J'aurais pu. Mais à trop me traiter comme un handicapé tout ça parce que je te ressemble espèce d'énorme tas de graisse, fallait pas compter sur moi pour lever le petit doigt !

Et Xavier, Xavier la chochette avec ses yeux de faon qui allait minauder chez Aurélien... T'as rien compris mon pauvre Robert ? Xavier la chochette avec son cancer.

Mais quel est son prénom déjà ?

Dès le début je le voyais avec ses malaises. Mais toi tu étais au resto avec tes clients. À t'empiffrer... Toi et maman vous n'avez rien vu, moi j'ai su parfaitement qu'il était malade dès le premier jour et qu'il allait bien en baver, crever. Lui aussi il me traitait de haut. Il préférait aller avec les autres, traîner avec les filles à jouer à la poupée.

Vous étiez tous à me traiter comme un boulet, comme un crétin incapable. Un gros plein de soupe, un attardé. Mais dans cette maison qui s'intéressait à moi ? Même pas toi. Alors vous pensez si j'avais envie de vous prévenir. Tu crois que je te ressemble ? On est deux gros lards toi et moi, mais je suis ton contraire espèce de déchet ! Exactement ton image inversée. Toi tu es mou, moi j'ai décidé de reprendre ma place ! Tu comprends ? Je vais pas me laisser faire ! J'en ai assez bavé avec vous quatre...

Plus que les mots, plus que les cris, plus que les gestes menaçants, c'était la haine dans les yeux de Laurent qui exprimait la pire des violences. Ce regard haineux dont l'intensité s'était décuplée au fil des années comme si le garçon se trouvait à présent possédé par la seule volonté de vengeance.

Face à ce déferlement Robert ressentait l'accablement mais la peur le submergeait et le tétanisait.

Dans cette haine, il n'y avait pas seulement l'expression de la détestation absolue du père.

Le ressentiment haineux et poisseux. Il y avait la détestation de se voir en lui dans quelques années. Ce miroir effrayant qui renvoyait à Laurent la laideur, le gras, la bêtise, l'incapacité. Le fils en hurlant contre son père, gueulait tout autant contre lui-même, sa propre image qui lui répugnait, contre son destin...

Laurent gueula son échec à Robert qui ne pouvait nier : il ne leur restait plus que cette maison froide, cette entreprise qui commençait à mal marcher, ces grands-parents parasites, cette vie de merde !

Il savait le dire, ou plutôt le vociférer. Pour Robert c'était foutu. Laurent non seulement lui faisait l'inventaire terrible de ses échecs passés, le renvoyait à tout ce qu'il avait perdu et surtout implacable le désignait dans la déchéance d'un obèse incapable de se débrouiller seul et dont personne ne voudrait. Un Robert détesté par le dernier fils qui lui restait, celui qui lui ressemblait le plus et le haïssait lui qui n'avait jamais eu vraiment confiance en lui-même...

Il hurlait Laurent, il criait crescendo et sa voix résonnait dans toute la maison. Sa colère se déversait dans un flot terrible, inextinguible...

Son visage grignant et baigné de sueur n'était plus qu'à quelques centimètres de celui de son père. Son père plus rouge et humilié que jamais, complètement défait de trouille lâche, incapable de la moindre réaction. Son père qui s'oublia sous lui-même comme un vieillard incontinent.

Ce que la colère aiguisée du fils sut repérer instantanément. Laurent en rajouta alors en s'esclaffant sardonique dans le dégoût contre son père qui baignait à présent sans bouger dans sa pisse. Il redoubla d'assauts haineux, de paroles vexatoires, postillonnant littéralement au visage tuméfié de son père.

On aurait dit que Robert gonflait sur place, qu'il allait implorer sans pour autant montrer la moindre capacité de réagir, de se dégager, se lever ou repousser son fils. Sa respiration semblait coupée. Son cou s'élargissait. Laurent n'arrêtait pas pour autant. Tortionnaire sadique il avait lâché les chiens de sa colère qui se poursuivait ignominieuse, allant chercher plus que les insultes toutes les disqualifications, tout ce qui pouvait avilir son père, il lui demanda comment il avait pu bander un jour et grimper sur sa mère sans l'étouffer, il répéta mille fois qu'il était certain qu'elle n'avait jamais pu aimer un imbécile comme lui qui ne pensait jamais qu'à bouffer et qui puait de la gueule...

N'en pouvant plus, Robert qui s'étouffait tenta dans un sursaut d'ouvrir le col de sa chemise pour trouver un peu d'air. Le bouton sauta tout seul. Ses bras retombèrent lourdement de chaque côté du fauteuil. Son fils vomissait toujours sa haine à deux doigts de cogner. Robert s'effondra. Sans un mot. Brutalement. Directement. Sur lui-même. Dans son fauteuil. Sa lourde tête tomba sur son épaule droite comme s'il avait été assommé avant de rester renversée sur le côté. Ses lunettes étaient tombées sur son ventre.

Mais quel est son prénom déjà ?

Laurent les lui remit. Il lui fallait se frayer un chemin avec les branches dans le gras de tempes. Il contempla son travail. Redressa la monture.

Il s'était tu. En un instant il avait retrouvé son calme. Le silence envahit la pièce obscurcie.

Il fixa longuement le regard éteint de son père, puis il quitta le salon et monta l'escalier vers sa chambre en chantonnant.

Mais quel est son prénom déjà ?

L'anniversaire

La sœur d'Aurélien arriva au matin vers les huit heures comme à son habitude. L'air était doux et tiède, on entendait même des oiseaux chanter dans le jardin. Elle avait sa clé. Elle prit le temps de poser son sac près du téléphone sur le petit meuble, d'accrocher sa veste tranquillement. Pourtant, elle avait tout vu depuis l'entrée, mais elle ne montra pas de surprise particulière en découvrant Robert mort dans le fauteuil. Encore moins d'émotion. Juste une forme de curiosité. Elle s'approcha tranquillement. Ce qui l'étonnait et aiguïsait sa curiosité, c'était la rigidité absolue du corps. Elle s'empara d'une fourchette qui traînait sur la petite table avec des restes de pizza et vint le picoter doucement prise d'une sorte d'un intérêt presque scientifique. Non tant pour s'assurer de la mort de l'homme que du fait que tous les membres, le visage, le ventre même, s'étaient parfaitement rigidifiés. Elle avait entendu parler de la rigidité cadavérique mais pouvoir la découvrir « en vrai » l'intéressait vraiment.

Le visage de Robert d'ordinaire si rouge avait en revanche curieusement blanchi.

Ses lèvres molles étaient translucides et dure. Elle les tapota de la pointe... puis se retira prestement en poussant un tout petit cri de frayeur.

Ce faisant, elle allait comme chaque jour à présent appuyer sur l'interrupteur automatique qui déclenchait les volets pour les faire remonter quand elle se ravisa. Elle venait de remarquer la chaîne et les hauts parleurs renversés. L'un des caissons avait un éclat. Elle prit le temps de tout remettre en place soigneusement puis ouvrit les volets tranquillement.

Elle se dirigea sereinement vers la cuisine et tout en préparant un petit déjeuner remit de l'ordre comme elle le faisait chaque matin. Ses gestes étaient à la fois calmes, ordinaires et précis. Elle se montrait efficace s'étant bien appropriée les machines et les rangements de cette cuisine dont elle appréciait la modernité. Une bonne odeur de café emplît rapidement la maison.

Elle sortit un plateau, y disposa tasse, petite assiette, toasts, confiture. Elle versa le café sans renverser la moindre goutte puis juste avant de monter se dirigea vers son sac posé dans l'entrée. Elle en sortit un petit paquet cadeau rouge avec son ruban doré qu'elle posa à côté du café puis contente de son effet, monta à l'étage.

N'entendant pas de réponse après avoir frappé, elle poussa doucement la porte.

Laurent dormait encore tel un pacha étalé au milieu des oreillers. Elle déposa doucement le plateau à côté du lit puis ouvrit les volets. La journée allait être belle. Laurent commençait à s'étirer...

— Bon anniversaire ! lui dit-elle en lui tendant le cadeau.

— Tu y as pensé ! Merci. Il l'embrassa délicatement sur les lèvres pour la première fois.

— Un anniversaire ! Ça ne s'oublie pas ! J'espère qu'elle va te plaire !

Il déballa le carton sous ses yeux. C'était une belle montre sport. Grosse et clinquante. Elle l'aidera à la fixer à son poignet. Il était visiblement content. La montre un peu lourde brillait joliment dans le soleil matinal.

— Bois ton café avant qu'il ne refroidisse. Je vais appeler le médecin de ma mère pour qu'il vienne faire le constat de décès et après je m'occuperai des formalités. Après, on sera enfin seuls !

— Oui merci, tu es gentille, j'y connais rien avec les papiers. Alors, il est bien mort, c'est ça ?

— Oui, oui, aucun doute là-dessus. J'ai rangé la pièce en bas. Si tu es d'accord on fera changer le fauteuil, il m'a l'air tout sali.

— Oui merci tu es gentille de t'occuper de ça. Tu pourras prévenir la comptable ? Je suppose que j'ai droit à des vacances avec le décès.

— C'est prévu. Ne t'inquiète de rien.

Elle prit sa grosse main dans la sienne puis approcha le plateau. Ils restèrent ainsi, gentil couple paisible, lui mangeant son petit déjeuner, elle, le regardant assise.

C'était la scène calme et anodine montrant deux jeunes gens visiblement paisibles et heureux d'être réunis. Tous les malheurs du monde semblaient écartés au loin. Elle était là, simplement, tranquille, présente. Elle se sentait utile à ce garçon qu'elle trouvait presque vulnérable malgré son allure. Il se sentait rasséréné d'avoir su gagner la confiance d'une amie. Les voilà qu'ils faisaient à présent équipe.

De temps à autre, hochant de la tête pour marquer son contentement, il lui jetait des regards en souriant. Elle était loin d'être laide, mais pour autant on n'aurait pas été jusqu'à dire qu'elle était vraiment jolie. Elle n'était pas très grande sans être petite. Un peu trop mince, surtout par rapport à lui. Son style était a contrario de celui de son frère beaucoup plus banal et discret. Presque passe-partout. Ses cheveux étaient retenus en arrière. Ils n'étaient pas ternes, mais ils n'étaient pas comme ceux des blondes accortes que l'on remarque de loin. Sa robe sans être stricte, n'avait rien qui attire spécialement l'attention. Un côté jeune demoiselle sage qui ignore tout du maquillage, du rouge aux lèvres ou des parfums capiteux. Il n'y connaissait pas grand-chose. Il s'en fichait un peu. Et puisqu'il avait cette chance qu'elle s'intéresse à lui... C'était là la source de sa joie.

Il la contemplait ainsi longuement en mangeant ses toasts avec sourire et bonne humeur. C'est vrai qu'il ne l'avait jamais autant dévisagée, mais elle n'en paraissait absolument pas gênée. Elle le regardait terminer son plateau avec contentement et patience. Ils étaient bien tous les deux. En dévorant son cinquième toast, il se demanda quel était son prénom, il avait un doute, mais ne trouvait pas opportun de lui demander à présent.

Comme il terminait enfin son petit déjeuner, elle s'apprêta à débarrasser le plateau tout en pensant mentalement à la longue liste des choses qu'elle aurait à faire, à commencer par appeler le médecin de sa mère. Elle se releva emportant les restes du petit déjeuner.

— Eh, dis-moi ! Tu voudras avoir des enfants plus tard toi ?

— Oui ce serait bien. Trois. Il y a trois chambres ici. Trois garçons.

© Vincent Breton, 2023.
auteur et éditeur
8, bis rue du Colonel Manceau, 56400 Auray. France (U.E)

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

illustration de couverture : Vincent Breton

Mise en ligne – mai 2023
ISBN : 78-2-9588090-1-0

Dépôt légal : via robots BNF
Prix : gratuit
Site de l’auteur
<https://vincentbreton.net>